

LA LÉGENDE
DES
NIBELUNGEN



12-Dec. 42

line 1



LA LÉGENDE
DES
NIBELUNGEN



Quinzième édition

IL A ÉTÉ TIRÉ DE
CET OUVRAGE CINQ
CENTS EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR
PAPIER JAPON

A. EHRHARD

LA LEGENDE
DES
Nibelungen



PARIS

L'ÉDITION D'ART H. PIAZZA

19, RUE BONAPARTE

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București

Cota I 120250

658/13

B.C.U. "CAROL I" BUCURESTI



C20136503



INTRODUCTION

UN drame d'amour, l'éternelle et lamentable aventure de la femme délaissée qui se venge, l'ivresse du bonheur que submergent des flots de sang, voilà le thème initial de la légende des Nibelungen. Elle prit naissance sur les bords du Rhin, parmi les populations franques du V^e siècle de notre ère. On se la représente, à ses débuts, éclairée par le soleil plus doux de la Germanie du Sud, frémissante d'une passion dont la véhémence n'ignore pas la tendresse, mais vite assombrie par le contact avec la sauvagerie mérovingienne et donnant à ses héros l'âpreté d'une époque qui n'avait aucun respect de la vie humaine.

Ensuite l'histoire enveloppa la fiction, la féconda et l'agrandit jusqu'à lui donner l'ampleur d'un choc de nations. Les invasions des barbares la placèrent dans une atmosphère de bataille. Les hordes qui se précipitaient à la curée sur les pays riches se condensèrent dans des personnages que tourmentait la soif de l'or. Sur un horizon d'orage que rougissaient des lueurs d'incendie, se détacha le farouche profil d'Attila.

Emigrée vers les pays scandinaves, la légende s'enrichit de fables mythologiques. Les scaldes de

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

Norvège et d'Islande mêlèrent des divinités et des monstres aux destinées humaines. Leur imagination revêtit la trame franque de broderies comparables à ces fantastiques fleurs de glace que l'hiver dessine sur les vitres. Le Walhall septentrional faisait son entrée au milieu des fictions de la Germanie, avec son cortège de dieux vagabonds, de guerriers issus des rencontres d'Odin avec des mortelles, de guerrières, demi-déeses, dont le regard prophétique sondait l'avenir. Les vestiges du drame primitif, les explosions d'amour, le désespoir de l'abandonnée, la vengeance, les atrocités des temps barbares, le paganisme des latitudes boréales, s'amalgamèrent en une masse prodigieuse, effervescente et trouble, qui, soumise aux lois du rythme, forma les chants héroïques de l'Edda.

Pendant ce temps, la légende continuait de vivre et de prospérer sur le sol où elle était née. Elle fit la fortune des conteurs populaires, qui rassemblaient autour d'eux, sur les places publiques, dans les carrefours, des oreilles avides. Ces jongleurs, authentiques héritiers des traditions nationales, étaient frappés d'anathème par le clergé chrétien, qui flétrissait, en même temps que leurs mœurs libres de nomades, leurs récitations tout imprégnées encore d'esprit païen et accompagnées généralement d'exhibitions un peu trop profanes. Plus tard, ils eurent à lutter contre la mode qui préférait aux rudes récits d'origine germanique les poèmes chevaleresques venus de France ou

INTRODUCTION

copiés sur des modèles français. Mais la légende des Nibelungen portait en elle-même une telle puissance de vie, qu'elle triompha aussi bien de l'hostilité du clergé que du dédain des châteaux où régnait le goût étranger. Elle se fraya une entrée dans la société aristocratique, et le vaste poème qui la raconta, la Chanson des Nibelungen, prit place victorieusement à côté des romans d'inspiration française. Ce ne fut pas sans sacrifices, sans concessions à l'esprit du temps. Rédigée en Autriche, dans un milieu de culture relativement avancée, la Chanson des Nibelungen essaya de briser les attaches avec un passé barbare, d'apprivoiser ses héros et de les baptiser au nom du Dieu chrétien.

Ni l'Edda, ni la Chanson des Nibelungen ne nous ont transmis la légende complète. Le vénérable manuscrit de la première porte une plaie béante; des chants d'un intérêt capital ont été perdus. L'auteur de la seconde a sacrifié de parti pris l'enfance de Siegfried et la magnifique histoire de ses premières amours. Heureusement, deux récits norvégiens en prose, du XIII^e siècle, servent à combler les lacunes, la Vølsunga saga et la Thidrekssaga.

C'est en combinant les données fournies par ces quatre documents essentiels et en y ajoutant des traits empruntés à des œuvres secondaires telles que l'Edda en prose, que l'on peut tenter de reconstituer l'ensemble de la légende. Une première tâche sera de

faire un choix parmi la variété souvent discordante des traditions. Nos préférences iront à celles qui paraissent avoir gardé le plus fidèlement la substance primitive, avec une poésie fruste et une naïveté parfois voisine de la barbarie. Puis il faudra enchaîner les épisodes sans user de petites habiletés, sans établir de force des liens logiques là où les vieux conteurs ont laissé subsister des disparates.

Notre première partie, Siegfried, s'appuiera principalement sur les versions scandinaves, puisque ce sont elles qui nous renseignent le plus abondamment sur les origines du héros et nous rapportent, de sa vie, des péripéties pittoresques ou émouvantes, négligées par l'auteur de la Chanson allemande. Seulement, comme la clarté exige que chaque personnage conserve le même nom d'un bout à l'autre de notre récit et comme la préséance doit appartenir aux formes allemandes, les plus anciennes et les plus répandues, il nous faudra substituer dans nos transcriptions de l'Edda ou de la Vœlsunga saga la nomenclature du Sud à celle du Nord. Sigurd s'appellera de son nom germanique Siegfried, Gudrun Kriemhilde, Hœgni Hagen, Gjuki Gibich, Gunnar Gunther; la femme de Gjuki, la reine mère que les Scandinaves nomment Kriemhilde, redeviendra Uote.

La seconde partie, la Vengeance de Kriemhilde, serrera de près la seconde partie de la Chanson, mais celle-ci paraîtrait mortellement longue, si l'on n'en supprimait les descriptions de fêtes qui char-

INTRODUCTION

maient les auditeurs du XIII^e siècle et si l'on ne réduisait aux incidents les plus caractéristiques les épouvantables tueries de la fin. La Thidrekssaga fournira quelques traits savoureux.

Le diptyque présentera deux panneaux de couleur dissemblable. Si l'on réussit à peu près dans le détail à enchaîner les épisodes, une tonalité générale distinguera, quoi qu'on fasse, le côté qui reflète l'Edda de celui qui s'inspire de la Chanson des Nibelungen. Du premier, l'on ne saurait effacer l'empreinte païenne; le second, quoique le ressort de l'action soit le sentiment peu chrétien de la vengeance, plante du moins devant nos yeux un décor chrétien; un évêque apparaît; un chapelain accompagne le roi; les reines se querellent devant le portail d'une cathédrale. Les héros de l'Edda et de la Völsunga saga vivent au sein de la nature, presque fraternellement avec les bêtes et les plantes; ceux de la Chanson des Nibelungen ont les mœurs courtoises de la chevalerie. Les récits scandinaves acceptent le merveilleux le plus absurde. La Chanson cherche une explication rationnelle des événements.

Cette inévitable dissonance doit-elle décourager l'adaptateur ? Nous ne l'avons pas pensé. L'opposition même des tons a son charme et ce n'est peut-être pas une folle entreprise de vouloir composer une gerbe où les fleurs du Nord se mêlent aux fleurs du Sud.

*L'ornementation de cet ouvrage
a été spécialement dessinée par H. Zworykine*





I

LES ANCÊTRES DE SIEGFRIED



LE dieu Odin, maître du monde, aimait à descendre de son palais du Walhall où il buvait de l'hydromel avec des guerriers valeureux, tués dans les batailles et conduits auprès de lui par les Walkyries. Il parcourait alors la terre, le plus souvent sous l'aspect d'un vieillard borgne, enveloppé d'un grand manteau et coiffé d'un chapeau à larges bords. De ses relations avec une mortelle était née une race intrépide, et le roi Woelsing était son digne descendant. Ce héros glorieux avait dix fils et une fille. L'aîné s'appelait Siegmund et la fille Signy. C'étaient des jumeaux, les plus beaux des enfants des hommes.

Au delà de la mer, en Gothie, régnait un roi puissant, Siggeir. Il avait entendu parler de la beauté de Signy et alla la demander en mariage. Woelsing et ses fils auraient été heureux de s'allier à un prince qui commandait à de nombreux guerriers, mais Signy devint fort triste et versa

des larmes abondantes. Cependant, comme elle était une fille docile, elle se soumit et le mariage fut célébré par de grandes fêtes.

Le soir, les invités étaient réunis autour de feux allumés dans une vaste salle dont le toit reposait sur un chêne vigoureux, placé au milieu. Un vieillard entra; il n'avait qu'un œil; un chapeau à larges bords couvrait son front; sous son manteau taché il portait des braies de lin; il marchait pieds nus. Sa main tenait une épée. Il l'enfonça jusqu'à la poignée dans le tronc du chêne en disant : « Celui qui retirera cette épée la gardera comme un don de moi et il reconnaîtra qu'il n'a jamais manié une arme meilleure. » Après ces mots, il sortit et disparut. Personne ne comprit que c'était le dieu Odin.

Aussitôt les invités se levèrent et voulurent arracher l'épée, mais elle ne céda point jusqu'à ce que s'avancât Siegmund, fils de Woelsung. Il la tira du tronc sans aucune peine, comme si elle avait été simplement posée dans une large fente. Tous s'écrièrent que c'était la plus belle arme qu'ils eussent jamais vue. Siggeir offrit à Siegmund de la lui payer trois fois son poids d'or. Mais le fils de Woelsung refusa de la lui céder. Siggeir, violemment irrité, songea aussitôt à se venger.

Le lendemain matin, il partit pour la Gothie, emmenant Signy, après avoir obtenu de Woelsung

et de ses fils la promesse qu'ils iraient le voir. Woelsung équipa trois vaisseaux et aborda un soir en Gothie avec ses fils. Signy courut au-devant de son père et de ses frères. Elle leur apprit que Siggeir avait rassemblé une puissante armée pour les massacrer; elle leur conseilla de rentrer en hâte chez eux et de revenir avec de nombreux guerriers afin de punir le traître. Mais Woelsung dit : « J'ai juré de ne jamais fuir comme un poltron devant le feu ni devant le fer. J'ai tenu ce serment toute ma vie. L'oublierais-je dans ma vieillesse ? Je ne veux pas non plus que les jeunes filles raillent un jour mes fils d'avoir eu peur de mourir. Ne faut-il pas que chacun meure un jour ? » Signy rentra tristement chez elle. Dès l'aube, Siggeir conduisit son armée sur le rivage. Une bataille acharnée s'engagea. Woelsung tomba et ses dix fils furent faits prisonniers.

On les mit dans une forêt, avec des entraves aux pieds. La première nuit, à minuit, une vieille louve tua l'un des frères et le dévora. Pendant neuf nuits de suite elle revint, et chaque fois elle mangea l'un des prisonniers. Restait Siegmund. Quand elle vint s'attaquer à lui, il l'étreignit, lui arracha la langue et la mit à mort. La louve, dit-on, était la propre mère de Siggeir, qui pouvait, par sorcellerie, se changer en bête. Siegmund, dégagé de ses entraves, prit pour asile un terrier où Signy, prévenue, lui envoya des aliments.

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

La fille de Woelsing ne songea plus désormais qu'à venger son père et ses frères. Elle craignait que Siegmund, seul survivant de la race, ne pût sans secours châtier Siggeir. Elle voulut voir si deux enfants qu'elle avait eus de cet époux détesté auraient assez de sang héroïque dans les veines pour participer un jour à la vengeance. Elle envoya l'aîné dans la forêt. Siegmund, pour éprouver la bravoure de l'enfant, lui demanda de pétrir de la farine dans laquelle était caché un serpent. L'enfant ayant pris peur, Signy le fit tuer par Siegmund. Le second fils ne subit pas mieux l'épreuve; il fut tué, lui aussi.

L'aide dont avait besoin Siegmund ne pouvait être, pensa dès lors Signy, qu'un jeune héros dans les veines duquel coulerait le sang pur de la race de Woelsing, et ce héros ne pouvait naître que d'elle-même et de son frère. Elle vit un jour venir chez elle une magicienne à qui elle proposa de prendre l'une la forme de l'autre. Sous les traits de Signy, la magicienne partagea la couche de Siggeir, tandis que Signy, devenue méconnaissable pour son frère, passa trois nuits avec lui dans le terrier. Neuf mois après, elle mit au monde un garçon, grand, robuste et beau, qu'on appela Sinfioetli. Quand il eut dix ans, elle l'envoya dans la forêt. Siegmund lui ordonna de préparer la pâte, pendant que lui-même irait chercher du bois. A son retour, le fils de Woelsing demanda

LES ANCÊTRES DE SIEGFRIED

à l'enfant s'il n'avait rien trouvé dans la farine. « Je soupçonne, répondit Sanfioetli, qu'il y avait dedans quelque chose de vivant, mais j'ai pétri tout ensemble. » Siegmund lui apprit qu'il avait mis dans le pain le serpent le plus dangereux du monde.

L'homme et l'enfant vécurent pendant plusieurs années ensemble dans les bois. Lorsque Siegmund se fut assuré que son jeune compagnon était assez fort et assez vaillant pour l'aider à se venger, il l'emmena au palais de Siggeir. Tous deux se cachèrent dans un vestibule derrière des tonneaux de bière, guettant l'heure propice. Deux enfants de Siggeir et de Signy s'amusaient à faire rouler des anneaux d'or sur le pavé de la grande salle. Un anneau roula dans le vestibule; un des enfants courut le chercher, puis revint, tout éfrayé, dire à son père qu'il avait vu derrière les tonneaux deux hommes qui portaient des casques et des cuirasses blanches. Signy fit savoir aux deux guerriers qu'ils étaient découverts et, dans sa fureur, elle les excita à tuer ses deux enfants. Siegmund refusa, mais Sinfioetli les abattit avec son épée et jeta leurs cadavres dans la salle aux pieds du roi. A l'appel de Siggeir, ses guerriers accoururent et, après un violent combat, ils s'emparèrent des deux étrangers.

Pour soumettre à une mort cruelle les deux prisonniers, Siggeir les fit jeter dans une fosse sépa-

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

rée en deux par une haute dalle plate, chacun d'un côté, de sorte que l'un entendît les plaintes de l'autre sans pouvoir le secourir, pendant qu'on les étoufferait sous des mottes de gazon. Mais Signy fit parvenir à Sinfioetli l'épée de Siegmund cachée dans de la paille. Avec cette arme, le jeune héros perça la dalle; Siegmund saisit la pointe et, ensemble, ils scièrent la pierre. Sortis de la fosse, ils coururent au palais de Siggeir et y mirent le feu. Ils crièrent à Signy de s'échapper vite, mais elle répondit que, son père et ses frères étant vengés, elle n'avait plus de raison de vivre. Elle apprit à Siegmund qu'il était le père de Sinfioetli, puis, leur ayant dit adieu, elle périt avec Siggeir dans les flammes.

Alors Siegmund retourna dans le royaume de son père. Il épousa une femme nommée Borghild. Celle-ci, animée d'une haine farouche contre Sinfioetli, lui fit boire un breuvage empoisonné qui le tua sur-le-champ. Siegmund chassa la meurtrière et prit une nouvelle épouse, la belle Hjoerdis, fille du roi Eylime. Un rival, le roi Lynges, fils de Hunding, voulant se venger d'avoir été repoussé par Hjoerdis, envahit le royaume de Siegmund. Au milieu d'une grande bataille, un homme parut, coiffé d'un chapeau à larges bords et enveloppé d'un manteau bleu. C'était le dieu Odin, qui avait déjà recueilli Sinfioetli au Walhall et qui voulait maintenant appeler à lui le père du jeune héros.

Il s'avança vers Siegmund en brandissant son javelot. L'épée du guerrier se brisa contre l'arme du dieu. Aussitôt la fortune du combat fut contraire au fils de Woelsing; il tomba mortellement blessé, ainsi que le roi Eylime.

La nuit, Hjoerdis arriva sur le champ de bataille. En voyant son époux blessé, elle voulut lui donner des soins, mais il dit : « Le bonheur m'a abandonné; c'est pourquoi je ne veux pas guérir. Il ne plaît pas à Odin que je manie plus longtemps l'épée; elle est brisée. » Hjoerdis insista : « Ma joie serait complète, dit-elle, si tu guérissais et vengeais mon père. » Mais Siegmund répondit : « Cette vengeance est réservée à un autre. Tu portes dans ton sein un fils. Aie grand soin de lui; ce fils sera le rejeton le plus célèbre de notre race. Conserve aussi les tronçons de l'épée, ils serviront à forger une arme qui s'appellera Gram. Notre fils la portera et, avec elle, il accomplira des exploits qui ne seront jamais oubliés, et son nom sera prononcé aussi longtemps que durera le monde. » Ces mots dits, il expira.

Au matin, des vaisseaux passèrent près du rivage. Ceux qui les montaient étaient des Danois commandés par Alf, fils du roi Hialprek. Comme ils virent qu'une bataille s'était livrée sur la côte, ils débarquèrent. Alf traita Hjoerdis avec beaucoup d'égards; il la fit monter sur un des bateaux et emporta en même temps les trésors de Sieg-

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

mund. En Danemark, Hjoerdis mit au monde un fils. Lorsqu'on présenta l'enfant au roi Hialprek, celui-ci se réjouit à la vue de ses yeux brillants et déclara qu'il n'aurait jamais son égal. On arrosa d'eau lustrale le nouveau-né et on lui donna le nom de Siegfried.

II

L'ENFANCE DE SIEGFRIED

En ce temps-là Regin, fils de Hreidmar, vint chez le roi Hialprek. Il avait l'esprit avisé et des mains habiles. Sa taille était celle d'un nain. C'est lui que Hialprek chargea d'instruire Siegfried. Regin enseigna à l'enfant des arts divers, des jeux, les runes et plusieurs langages, comme il convenait alors aux fils de rois.

Le nain était plein de convoitise, mais trop chétif et trop poltron pour conquérir lui-même des trésors. Il se dit : « Siegfried a plus de courage qu'un homme d'âge mûr ; je mets mon espérance en cet audacieux louveteau. »

Il voulut exciter son élève contre Alf qui avait emporté l'or de Siegmund et contre Hialprek. Il lui demanda s'il savait quelles richesses son père avait possédées et qui les détenait à présent. Siegfried répondit qu'il savait fort bien que c'étaient Alf et Hialprek. « As-tu confiance en eux ? » demanda Regin. « Oui, répondit Siegfried ; il est

bon qu'ils gardent les trésors; ils en auront mieux soin que moi. »

Un autre jour, le nain tint à l'enfant ce propos : « Je m'étonne que tu t'abaisses à soigner les chevaux des rois et à faire un métier de valet! — Telle n'est pas du tout ma condition, répondit Siegfried. Tout ce qui appartient aux rois est également à moi, si je le désire. — Alors, réclame-leur un cheval », continua Regin. Aussitôt Siegfried alla trouver Hialprek et le pria de lui donner un cheval. « Va toi-même, dit le roi, choisir dans le troupeau celui qui te plaira. » Comme l'enfant se rendait au pacage, il rencontra un vieillard à longue barbe, vêtu d'un vaste manteau et coiffé d'un large chapeau, qui lui demanda où il allait. « Je vais choisir un cheval, répondit Siegfried; conseille-moi, si tu veux bien. » L'homme lui montra un jeune étalon de couleur grise, grand et beau, que personne n'avait jamais monté. « Prends celui-là, dit-il, et élève-le avec soin, car de tous les étalons il sera le plus parfait. » Après avoir parlé ainsi, le vieillard disparut. Siegfried saisit le cheval par la crinière et monta sur son dos; il l'appela Grani. L'homme au grand manteau et au large chapeau qui le lui avait indiqué était Odin, et Grani était l'excellent rejeton du meilleur coursier du dieu.

Une autre fois encore, Regin dit à l'enfant : « Il te manque trop de choses. Cela me fait de la peine

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

de te voir aller comme des gamins pauvres. Cependant je puis t'indiquer un moyen d'acquérir des richesses et de te couvrir en même temps de gloire. » Siegfried voulut savoir où étaient ces trésors et qui les possédait. « Celui qui les détient, répondit Regin, s'appelle Fafnir; il habite la lande toute proche d'ici, la Gnitahéide. Ecoute son histoire. »

III

LE RAPT DE L'OR

Regin raconta ceci :

« Mon père s'appelait Hreidmar; c'était un homme puissant et riche. Son fils aîné s'appelait Fafnir, le second Otr; j'étais le troisième, plus petit et plus faible que mes frères. Je savais travailler le fer, l'argent et l'or. Mon frère Otr était chasseur. Il lui arrivait souvent de prendre la forme d'une loutre; plongé dans la rivière, près d'une cascade, il attrapait des poissons et les mangeait.

— Trois dieux qui voyageaient pour voir le monde, Odin, Hœnir et Loki, aperçurent, en passant près de la cascade, une loutre qui dévorait un saumon. Loki la tua d'un coup de pierre. C'était Otr qu'il avait tué. Heureux de leur chasse, les dieux écorchèrent la bête et montrèrent la peau le soir à Hreidmar, quand ils vinrent lui deman-

LE RAPT DE L'OR

der un gîte. Irrités d'avoir perdu Otr, nous nous jetâmes sur les trois étrangers, Hreidmar, Fafnir et moi; nous les fîmes prisonniers et il fut convenu qu'ils ne seraient rendus à la liberté que s'ils remplissaient d'or la peau de la loutre et s'ils la couvraient également d'or à l'extérieur. Loki, le dieu rusé, fut chargé de trouver l'or. Il se rendit auprès de la déesse Ran et obtint d'elle un filet qu'il plaça devant une cascade où séjournait, sous forme de brochet, le nain Andvari. Le brochet courut dans le filet. Loki, sachant qu'il avait pris le possesseur de grands trésors, lui promit la liberté en échange d'une rançon. Le nain reprit sa forme humaine et conduisit le dieu dans une caverne toute pleine d'or. Il donna toutes ces richesses à Loki, voulant seulement garder un petit anneau qui aurait le pouvoir de lui en procurer d'autres. Mais le dieu rapace s'empara aussi de l'anneau. Alors Andvari lança une terrible malédiction. « Cet or, s'écria-t-il, causera la mort
« de deux frères et mettra aux prises des chefs
« illustres. De ce bien qui m'est enlevé, personne
« ne tirera profit. »

— Quand Loki fut revenu chez Hreidmar, les dieux remplirent d'or la peau de la loutre. Ensuite, ils la dressèrent sur ses pieds et entassèrent de l'or tout autour, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement couverte. Quand ils eurent fini, Hreidmar s'avança. Un poil de la barbiche était encore

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

visible. Hreidmar exigea que ce poil fût, lui aussi, couvert d'or. Il ne restait plus à Odin que l'anneau d'Andvari; il dut s'en servir pour cacher complètement la barbiche.

— Loki dit alors à Hreidmar : « Le trésor est
« donc à toi; c'est une lourde rançon que je t'ai
« payée. Mais cet or te portera malheur ainsi qu'à
« tes fils, et je prévois le temps où il fera naître
« d'âpres luttes entre des princes du même sang.
« — Tes menaces ne me font pas peur, répondit
« Hreidmar. Allez-vous-en d'ici et rentrez chez
« vous. »

— Fafnir et moi, nous demandâmes à notre père la part qui nous revenait de la rançon payée pour notre frère Otr. Comme il nous la refusa, Fafnir le transperça d'un coup d'épée pendant son sommeil. Je voulus partager avec Fafnir l'héritage paternel, mais le mauvais frère garda tout pour lui. Il s'en alla vers la lande appelée Gnitahéide, s'y fit un lit et, s'étant changé en dragon, se coucha sur son or. »

Telles sont les choses que Regin fit connaître à Siegfried.

IV

L'ÉPÉE GRAM

Regin forgea une épée, dans l'espoir que Siegfried s'en servirait pour tuer le dragon. Le jeune

homme, voulant essayer l'arme, en donna un coup vigoureux sur l'enclume. Aussitôt la lame vola en morceaux. Siegfried ordonna au nain de lui fabriquer une autre épée. Le nain obéit et lui en fit une seconde, qu'il lui remit en disant : « Celle-ci va te plaire, mais c'est un dur métier que de travailler le fer pour toi. » Siegfried essaya de nouveau l'arme en donnant un grand coup sur l'enclume. La lame se brisa comme la première. Alors le jeune homme se rendit auprès de sa mère Hjoerdis et lui demanda s'il était vrai, comme on le lui avait raconté, qu'elle avait les tronçons de l'épée de son père Siegmund. Hjoerdis répondit qu'on lui avait dit la vérité. « Alors, donne-moi ces morceaux, demanda Siegfried; j'en ai grande envie. » Hjoerdis jugea que son fils était digne de posséder l'épée de Siegmund; elle la lui donna. Siegfried remit les tronçons à Regin et lui ordonna de les employer avec le plus grand soin pour en faire une arme parfaite. Le nain entra dans une violente colère; cependant il obéit et s'appliqua de son mieux. Il présenta la nouvelle épée à Siegfried en disant que, si celle-là se brisait, il n'entendait plus rien au métier de forgeron. Siegfried frappa de nouveau sur l'enclume; cette fois, celle-ci se fendit du haut jusques en bas, sans que l'épée eût aucun dommage.

Siegfried, voulant voir en outre si la lame était bien affilée, s'en alla au Rhin et planta l'épée dans

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

le fleuve. Ensuite, en amont, il jeta des flocons de laine dans l'eau. Le courant les poussa sur le tranchant de la lame, qui était si acérée qu'elle les coupa en deux.

Maintenant que Siegfried possédait une arme si merveilleuse, Regin lui proposa d'attaquer le dragon. « Je veux bien, répondit Siegfried. Seulement j'ai autre chose à faire auparavant. Ils riraient bien, ceux qui ont tué mon aïeul Eylime et mon père si, oubliant que je suis roi, je songeais plutôt à m'emparer de l'or rouge de Fafnir qu'à me venger. »

V

SIEGFRIED VAINQUEUR DU DRAGON

Siegfried alla dire aux deux rois qui avaient eu soin de son enfance que le moment était venu pour lui de châtier le roi Lynge et les autres fils de Hunding, qui avaient tué son aïeul Eylime et son père Siegmund. Hialprek et Alf lui confièrent une armée et des vaisseaux, qui le transportèrent au pays de Lynge. Une bataille terrible s'engagea. Siegfried, avec l'épée Gram, abattait les hommes et les chevaux; ses deux bras étaient rouges de sang jusqu'aux épaules. Il fendit le casque de Lynge, la tête et la cuirasse; il coupa en deux un frère de Lynge; il tua tous les fils de Hunding et détruisit la plus grande partie de l'armée enne-

mie. Quand il fut rentré chez lui, chargé de butin et de gloire, Regin lui dit : « Maintenant que tu as vengé ton père et les hommes de ta race, tu vas attaquer Fafnir, ainsi que tu l'as promis. — Je n'ai pas oublié ma promesse, répondit Siegfried ; je la tiendrai. »

Siegfried et Regin montèrent à la lande appelée Gnitahelde. Ils y trouvèrent la trace que laissait Fafnir, quand il allait boire. Sous ce chemin habituel de la terrible bête, Siegfried creusa une fosse où il se cacha. Le dragon sortit de la caverne, où il vivait couché sur son or. Sa gueule lançait un souffle empoisonné. Au moment où il passa sur la fosse, Siegfried lui plongea son épée dans le cœur. Fafnir se débattit en faisant de grands mouvements avec sa tête et avec sa queue. Quand il vit Siegfried sorti de la fosse, il lui dit : « Compagnon ! compagnon ! De quelle race es-tu, toi qui as rougi ta brillante épée en l'enfonçant dans le cœur de Fafnir ? — Je m'appelle Siegfried, répondit le héros, et mon père s'appelait Siegmund. — Pourquoi, demanda Fafnir, t'es-tu laissé entraîner à m'ôter la vie, jeune homme aux yeux brillants, fils d'un père redoutable ? — Pourquoi ? répondit Siegfried. Parce que mon humeur m'y a poussé. Quand on a été poltron dans son enfance, il ne faut pas s'attendre que le courage vienne avec les années. — Laisse-moi te donner un conseil, continua Fafnir. Monte sur ton cheval et éloigne-

C. 20136503

toi d'ici. L'or au son éclatant et les anneaux fauves causeront ta perte. Regin te trahira, de même qu'il m'a trahi. Adieu; vaincu par toi, j'exhale mon dernier souffle. »

Regin s'était éloigné pendant le combat. Quand il revint, il vit Siegfried qui essuyait le sang de son épée. « Salut à toi, lui dit-il, héros victorieux, qui nous a délivrés de Fafnir ! De tous les hommes qui foulent le sol de la terre, je te proclame le plus intrépide. » Il s'approcha ensuite du dragon, but le sang de la blessure et enleva le cœur. « Maintenant, dit-il, je vais dormir. Pendant ce temps, Siegfried, tiens le cœur de Fafnir devant le feu et fais-le cuire afin que je le mange à mon réveil. »

Siegfried s'assit devant le feu et fit rôtir le cœur. Au bout d'un moment, il toucha la chair du doigt pour voir si elle était assez cuite; il se brûla et porta vivement le doigt à sa bouche. A peine sa lèvre eut-elle goûté le sang de Fafnir, qu'il comprit le langage des mésanges qui jasaient sous la feuillée.

« Regin est couché là, disait l'une, méditant une trahison; il veut se défaire du jeune homme qui se fie à lui. Ce forgeron de malheur songe à venger son frère. — Que l'adolescent raccourcisse d'une tête le vieux radoteur, disait une autre. Qu'il l'envoie de la terre aux enfers. Alors il possédera seul l'or sur lequel Fafnir était vautré. » Une troisième disait : « L'enfant agirait sagement s'il écoutait

SIEGFRIED VAINQUEUR DU DRAGON

notre conseil amical. Qu'il songe à lui-même et donne Regin en pâture aux corbeaux. »

Siegfried dit alors : « Les destins ne permettront pas que Regin tire gloire de m'avoir mis à mort. Les deux frères vont passer, l'un aussitôt après l'autre, de vie à trépas. » Et il trancha la tête à Regin. Il mangea une partie du cœur de Fafnir et but de son sang.

Comme ses mains étaient arrosées du sang du dragon, il s'aperçut qu'elles devenaient dures comme de la corne. Alors il quitta ses vêtements et baigna dans le sang tout son corps, et toute sa peau devint de corne, sauf à un endroit entre les deux épaules où s'était posée une feuille de tilleul.

De nouveau Siegfried entendit ceci que disaient les mésanges : « Une salle se dresse au sommet de Hindarfiall, entièrement entourée de flammes. Des hommes habiles l'ont bâtie et recouverte d'or étincelant. Sur la montagne, dort la vierge experte aux combats, protégée par le cercle de feu. Odin l'a piquée un jour avec l'épine qui endort, elle, la Walkyrie, lorsqu'elle voulait conduire au Walhall les guerriers préférés de son cœur. Tu la verras, ô héros, couverte de son casque, telle qu'elle était au moment où elle a quitté le champ de bataille sur son coursier. Elle, qui donnait la victoire, ne peut rompre les liens du sommeil. Ainsi l'ont décrété les Nornes. »

Siegfried, monté sur son cheval, suivit les

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

traces de Fafnir jusqu'à la caverne, qu'il trouva ouverte. Les portes et leurs piliers étaient de fer; de fer aussi étaient toutes les poutres. Sous la terre, était cachée une énorme masse d'or; Siegfried, l'ayant découverte, en remplit deux caisses. Il prit aussi un heaume qui répandait l'effroi, une cuirasse d'or, une épée et beaucoup d'objets précieux. Il chargea Grani de tous ces trésors, mais le cheval ne consentit à se mettre en marche que lorsque son maître fut remonté sur son dos.

VI

LE RÉVEIL DE BRUNHILDE

Siegfried, venu à cheval à Hindarfiall, vit sur la montagne des flammes qui montaient jusqu'au ciel. Quand il se fut approché, il se trouva devant un château dont les murs et le toit étaient recouverts de boucliers et qui portait une bannière à son sommet. Étant entré, il aperçut, couché sur le sol, un guerrier qui dormait, revêtu de toutes ses armes. Il commença par lui enlever le casque et reconnut que le guerrier était une femme. La cuirasse tenait bon, comme si elle avait été collée à la chair. Siegfried la fendit avec son épée Gram, en coupant d'abord l'ouverture du cou, puis les manches. Au moment où il enlevait la cuirasse, la guerrière se réveilla; elle se mit sur son séant, re-

LE RÉVEIL DE BRUNHILDE

garda Siegfried et dit : « Qui a fendu mon armure ? Comment suis-je tirée de mon sommeil ? Qui a fait tomber mes entraves ? — C'est le fils de Siegmund, répondit le héros ; c'est l'épée de Siegfried, celle qui a donné, il n'y a pas longtemps, de la pâture aux corbeaux. — Long fut mon sommeil dit la guerrière ; longues sont les souffrances des mortels. La colère d'Odin me tenait endormie. »

Siegfried s'assit et lui demanda son nom. Avant de répondre, elle remplit une corne d'hydromel et la tendit au héros en signe de bienvenue, puis elle s'écria :

« Salut au Jour et aux fils du Jour ! Salut à la Nuit et à la Terre, sa fille ! Que le ciel abaisse sur nous deux des regards cléments et nous donne la victoire ! Salut aux dieux ! Salut aux déesses ! Salut à la Terre nourricière ! Donnez-nous à tous deux la parole qui persuade, et la sagesse, et des mains qui guérissent, aussi longtemps que nous vivrons. »

Elle raconta ensuite qu'elle était une Walkyrie nommée Brunhilde. Elle assistait un jour au combat de deux rois. L'un, Hialmgunnar, était vieux ; Odin lui avait promis la victoire. L'autre, Agnar, plus jeune, n'avait personne pour le protéger. Brunhilde fit en sorte que Hialmgunnar tombât dans la bataille. Odin, pour la punir de sa désobéissance, l'endormit en la piquant avec une épine ; il lui annonça que jamais plus elle ne serait victo-

rieuse dans les mêlées et qu'elle subirait la servitude du mariage. Elle fit le serment de ne jamais épouser un homme qui serait capable d'avoir peur.

Siegfried la pria, puisqu'elle était instruite des choses de l'univers, de lui enseigner la sagesse. Elle lui promit de lui faire connaître les runes, celles qui donnent la victoire, celles qui protègent contre la perfidie des femmes et celles qui soulagent les femmes à l'heure de l'enfantement, les runes qui sauvent les navires dans la tempête, celles qui guérissent les blessures, celles qui dicent au juge des sentences équitables, les runes de l'esprit qui donnent la maîtrise sur les autres hommes. « Ces runes sont merveilleuses, dit-elle, pour celui qui sait les employer dans leur force pure et bien ordonnée. A toi de choisir ! Décide si tu veux la gloire ou le silence. » Siegfried répondit qu'il n'était pas venu au monde avec une âme basse et qu'aucun danger ne le ferait fuir. Il voulait toute sa vie obéir aux leçons de Brunhilde. Celle-ci lui tint ce langage :

« Évite tout reproche de la part des gens de ta race ; s'ils ont des torts envers toi, ne te hâte pas de te venger. Ne prête jamais de faux serment. Dans l'assemblée du peuple, garde-toi d'engager une dispute avec des hommes peu sensés. Si une sorcière au cœur corrompu habite au bord de la route, ne lui demande pas l'hospitalité pour la nuit, quelque tard qu'il soit. Si tu vois de belles

femmes réunies dans une salle, ne laisse pas l'argent dont elles sont parées troubler ton sommeil; ne les excite pas à te donner un baiser. Abstiens-toi de te quereller dans l'ivresse du vin. Il vaut mieux régler un différend les armes à la main que de se laisser brûler vif dans sa maison par ses ennemis. Aie en horreur toute malice et les flatteries trompeuses; ne séduis ni la jeune fille ni la femme mariée. Prends soin des morts que tu trouves dans la campagne; lave-les et donne-leur la sépulture. Ne te fie pas aux serments de celui dont tu as tué le père ou le frère; un loup se cache en lui, même si tu lui as payé une rançon. Une brume me voile l'avenir. J'ignore, ô prince, si ta vie sera longue. Ce que je puis te dire, c'est que tu as à craindre de terribles inimitiés. »

Siegfried, transporté d'admiration, s'écria : « Où trouverait-on sur terre un être humain plus sage que toi? C'est à toi, je le jure, que je veux unir ma destinée ; c'est toi, la femme selon mes vœux. » Elle répondit par ces mots : « Moi aussi, je t'aimerais plus que tout autre, quand même j'aurais à choisir parmi tous les hommes de la terre. » Tous deux confirmèrent ces tendres paroles par des serments solennels. Comme gage de son amour, Siegfried remit à Brunhilde l'anneau d'or d'Andvari. Puis, après un nouvel échange de serments, il prit congé d'elle pour aller s'occuper des affaires de son royaume.

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

VII

LE RÊVE DE KRIEMHILDE

Il y avait sur les bords du Rhin un royaume qui, habité jadis par les Nibelungen, fut conquis dans la suite par les Burgondes et par les Francs. Ces deux peuples étaient souvent appelés du nom des anciens possesseurs du sol, les Nibelungen. Les rois des Burgondes avaient leur palais à Worms sur le Rhin.

Les coutumes de ce pays ne ressemblaient pas à celles du pays de Siegfried. Le roi, dont la résidence était magnifique, commandait à de nombreux vassaux et serviteurs de tout rang. Des prêtres enseignaient qu'Odin n'existait pas, qu'il fallait croire au Dieu des chrétiens et pardonner à ses ennemis.

Le roi des Burgondes, Gibich, et la reine Uote avaient trois fils, Gunther, Gernot et Giselher, et une fille, Kriemhilde. Le premier vassal des princes s'appelait Hagen, seigneur de Tronege, fils d'Uote et d'un elfe qui avait surpris la reine pendant son sommeil.

Kriemhilde rêva une nuit que deux aigles mettaient en pièces sous ses yeux un faucon superbe qu'elle élevait. Elle en éprouva une douleur extrême. Elle alla raconter son rêve à sa mère. Celle-ci le lui expliqua en ces termes : « Le faucon que tu élèves est un mari de haut lignage. A moins que

SIEGFRIED A WORMS ÉPOUSE KRIEMHILDE

le ciel ne daigne le protéger, il faudra bientôt que tu le perdes. — Que me parlez-vous de mari, mère bien-aimée? répliqua la jeune fille. Je compte bien passer toute ma vie sans amour et arriver à mon dernier jour sans connaître les tourments que causent les hommes. — Ne sois pas si rebelle, reprit Uote. Si tu veux être profondément heureuse en ce monde, c'est par l'amour d'un homme que tu le seras. Quelle belle épouse tu feras, si le sort t'envoie un vaillant guerrier! — Ne parlez pas ainsi, ô ma mère, dit Kriemhilde. L'exemple de beaucoup de femmes a montré comment la joie se paie finalement par de la peine. Joies et peines, je veux les éviter. »

Ainsi, dans le fond de son âme, Kriemhilde renonçait à l'amour. Elle passa des jours heureux sans que la vue d'un homme jetât de l'émoi dans son cœur. Le destin voulut cependant qu'elle prît un époux. C'était lui, ce faucon qu'elle avait vu en rêve, ainsi que sa mère l'avait expliqué. De ce que cet homme périt, tué par ses proches, combien de femmes eurent à pleurer leurs fils!

VIII

SIEGFRIED A WORMS ÉPOUSE KRIEMHILDE

Siegfried, monté sur Grani, vint à Worms. Un des hommes de Gibich, le voyant entrer au palais, dit au roi : « Je crois qu'un dieu vient ici. Ce

guerrier est tout paré d'or; son cheval est beaucoup plus grand que les autres chevaux; ses armes sont merveilleusement belles et sa taille dépasse celle des autres hommes. » Hagen donna son avis. « J'affirmerais volontiers, dit-il, quoique je n'aie jamais vu Siegfried, que c'est lui, le preux qui s'avance d'une si fière allure. Il faut que nous fassions à ce héros le meilleur accueil, de peur de nous attirer sa haine. Il a, par sa force et son courage, accompli mainte merveille; nous avons intérêt à le tenir en amitié. » Le roi sortit avec sa suite, salua l'étranger et demanda : « Qui es-tu, toi qui viens à cheval dans mon palais, chose que personne encore n'a osé faire sans la permission de mes fils ? » L'autre répondit : « Je m'appelle Siegfried et suis le fils du roi Siegmund. » Gibich dit : « Sois le bienvenu parmi nous et use à ton gré de tout ce qui nous appartient. » Siegfried entra dans la grande salle; tous paraissaient chétifs à côté de lui; tous s'empressèrent à le servir.

La reine Uote remarqua que le bel étranger se plaisait à parler de Brunhilde et qu'il paraissait l'aimer tendrement. Ce serait un grand bonheur, songeait-elle, s'il se fixait ici et prenait pour femme la fille du roi Gibich. Elle voyait que personne ne pouvait lui être comparé; elle jugeait aussi qu'il devait posséder d'immenses trésors. Le roi le traitait comme ses propres fils et ceux-ci l'estimaient plus qu'eux-mêmes. Un soir, comme les princes

buvaient ensemble, la reine se leva, s'avança vers Siegfried et lui adressa ces paroles : « Notre joie est grande de te posséder parmi nous et nous voulons te procurer tout agrément. Prends cette corne et bois. » Elle lui tendit un breuvage qu'elle avait préparé pour changer ses pensées. Siegfried prit la corne et la vida. La reine dit alors : « Il faut que le roi Gibich soit ton père et moi ta mère. » Siegfried entendit ce langage avec plaisir. Parce qu'il avait bu le breuvage, il ne se souvenait plus de Brunhilde.

Peu de temps après, Uote alla vers le roi, lui passa les bras autour du cou et lui dit : « Nous avons maintenant dans notre palais le plus grand héros qui soit au monde. De lui nous pourrions tirer gloire et profit. Donne-lui ta fille avec de grandes richesses et toute la puissance qu'il désirera. Ce sera le moyen de le retenir ici. — Ce n'est pas l'usage d'offrir sa fille, fit observer le roi. Cependant il y a plus d'honneur à l'offrir à Siegfried qu'à la voir demander par d'autres. »

Un soir Kriemhilde servit à boire. Siegfried vit qu'elle était belle et que dans tous ses mouvements il y avait grâce et noblesse.

Pendant deux ans et demi, le fils de Siegmund resta chez Gibich. Les princes vivaient en bonne amitié, accomplissant de beaux exploits. Gibich dit un jour : « Tu nous a rendu de grands services, Siegfried, et pour notre royaume tu as été un

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

ferme appui. » Gunther ajouta : « Nous ne reculerons devant rien pour que vous restiez ici. Nous vous offrons à la fois le pouvoir et notre sœur, sans que vous la demandiez, alors que nous la refuserions à d'autres qui la demanderaient. » Siegfried répondit : « Soyez remerciés de l'honneur que vous me faites. J'accepte volontiers votre offre. » Alors les princes firent jaillir du sang de leurs veines et, en le mêlant, ils jurèrent d'être frères, comme s'ils l'avaient été par la naissance.

Une fête magnifique fut préparée, qui dura beaucoup de jours. Siegfried but avec Kriemhilde le breuvage de noces. On ne voyait que joie et divertissements de toutes sortes, et chaque jour les festins étaient plus beaux que la veille. Ensuite les princes firent des expéditions en de lointains pays. Après s'être couverts de gloire en tuant beaucoup de fils de rois, ils rentrèrent à Worms avec un riche butin.

Siegfried fit manger à Kriemhilde un morceau du cœur de Fafnir. Depuis ce temps, elle fut plus farouche qu'auparavant et son esprit plus inventif. Les deux époux eurent un fils qu'ils appelèrent Siegmund.

IX

SIEGFRIED CONQUIERT BRUNHILDE

La reine Uote se rendit auprès de son fils Gunther et lui tint ce langage : « Tu es puissant et

SIEGFRIED CONQUIERT BRUNHILDE

respecté; une seule chose te manque : tu n'es pas marié. Je te conseille d'épouser Brunhilde. Elle est la femme la plus digne de toi. Siegfried te conduira auprès d'elle. » Gunther répondit : « Brunhilde est fort belle, à ce qu'on assure, et ton projet ne me déplaît pas. » Il consulta son père, ses frères et Siegfried. Tous l'approuvèrent et l'encouragèrent.

L'expédition fut soigneusement préparée. Bientôt Gunther et Siegfried, suivis d'une troupe de guerriers, chevauchèrent par monts et par vaux.

Quand ils furent arrivés au château revêtu d'or et entouré de flammes où demeurait Brunhilde, Gunther éperonna son cheval pour franchir le cercle de feu; mais le cheval recula. « Pourquoi t'arrêtes-tu, Gunther? » demanda Siegfried. « Mon cheval refuse de traverser les flammes, répondit le fils de Gibich, prête-moi Grani. » Siegfried s'empressa de donner son cheval à Gunther, mais Grani, à son tour, refusa d'avancer.

Les deux compagnons résolurent alors de se substituer l'un à l'autre en échangeant leurs formes, ainsi qu'Uote leur avait appris à le faire. Siegfried, de tout point semblable à Gunther, monta sur Grani, l'épée à la main, des éperons d'or aux pieds. Maintenant que le cheval sentit les éperons, il franchit d'un bond la barrière de flammes. Un grand fracas s'éleva; la terre se mit à trembler; des jets de feu s'élancèrent en mugis-

sant vers le ciel; la fumée tournait en noirs tourbillons. Aucun autre que Siegfried n'aurait osé se risquer dans une pareille fournaise. La rage du feu se calma; le héros descendit de son coursier et entra dans une salle splendide où était assise Brunhilde.

Il se tint debout devant elle, la main appuyée sur le pommeau de son épée. « Quel homme es-tu? » demanda Brunhilde. Siegfried répondit qu'il était Gunther, fils de Gibich, et qu'il venait la prendre pour femme. « Je te paierai, ajouta-t-il, une riche dot en or et en bijoux précieux. » Elle devint triste comme le cygne qui, sur les flots, sent sa mort prochaine. « Gunther, dit-elle, ne me tiens pas ce langage, à moins que ton cœur ne soit d'une valeur incomparable. J'ai trempé mes armes dans le sang de nombreux héros et je suis encore d'humeur à livrer bataille. » Elle se dressa dans toute sa force, l'épée à la main, le casque sur la tête, la cuirasse autour du corps. Siegfried lui rappela qu'elle avait promis un jour d'appartenir à l'homme qui serait assez valeureux pour franchir l'enceinte ardente. Elle avoua qu'elle avait fait ce serment et qu'il était juste qu'elle se soumit à la volonté de celui qui avait osé pénétrer dans son palais. Alors Siegfried partagea la couche de Brunhilde et passa trois nuits auprès d'elle. Mais il eut soin de poser entre elle et lui son épée nue. Elle lui demanda pourquoi il agissait de la

LA NUIT DE NOCES DU ROI GUNTHER

sorte. Il répondit qu'une loi sévère lui ordonnait de célébrer ainsi son mariage, sinon il serait frappé de mort.

Le quatrième jour, il traversa avec elle les flammes qui cernaient le palais et rejoignit ses compagnons. A ce moment Gunther et lui reprirent chacun sa forme habituelle.

Quand les hardis coureurs d'aventures rentrèrent à Worms avec leur conquête, Kriemhilde accueillit Brunhilde avec de grandes effusions de tendresse. «Soyez la bienvenue en ce pays, lui dit-elle. Nous nous réjouissons de vous voir, moi, ma mère et tous ceux qui nous sont dévoués.» Les deux princesses s'embrassèrent plusieurs fois. La reine Uote ne reçut pas avec moins d'empressement que sa fille la fiancée de son fils; elle baisa plus d'une fois les douces lèvres de Brunhilde.

Les noces eurent lieu en grande pompe; il y vint une foule nombreuse; elles durèrent quatre jours. Quand elles eurent pris fin, la mémoire revint tout à coup à Siegfried; il se rappela qu'il avait juré fidélité à Brunhilde. Mais il cacha au fond de lui-même son trouble violent.

X

LA NUIT DE NOCES DU ROI GUNTHER

A la table du festin, Gunther était assis avec Brunhilde à son côté. Celle-ci, voyant Kriem-

hilde assise auprès de Siegfried, en eut une grande peine ; des larmes brûlantes roulèrent le long de ses joues. « Qu'avez-vous, mon épouse, demanda le roi, pour laisser troubler ainsi l'éclat de vos yeux rayonnants ? Ne devriez-vous pas plutôt vous réjouir, puisque vous régnez maintenant sur mes terres, mes châteaux et beaucoup de riches vassaux ? — J'ai grand motif de pleurer, répondit la reine. Ta sœur me fait pitié, quand je la vois devenue l'épouse d'un serf. N'est-il pas déplorable qu'elle puisse ainsi déchoir ? — Gardez le silence là-dessus, dit Gunther. Je vous ferai savoir un autre jour pour quelles raisons j'ai donné ma sœur à Siegfried. Soyez sûre seulement qu'elle n'a pas fait un malheureux mariage. — Je fuirai loin de toi, insista Brunhilde, si tu ne me dis immédiatement comment il se fait que Kriemhilde soit la femme de Siegfried. — Vous allez l'apprendre tout de suite, répondit Gunther. Siegfried est un roi puissant, qui possède autant de terres et de châteaux que moi. Pour cette raison, je pouvais consentir à ce qu'il épousât ma sœur. » Ces paroles n'apaisèrent pas la tristesse de Brunhilde.

La fête parut longue à Gunther. Il était impatient de rester seul avec sa belle épouse. Les invités furent priés de cesser leurs jeux. Alors un cortège, éclairé par des flambeaux, conduisit les nobles souverains à leur appartement. Dès que

les seigneurs et les dames se furent retirés, Gunther se hâta de fermer la porte de sa chambre. Il espérait passer de doux moments, mais hélas ! il devait attendre longtemps encore son bonheur.

Vêtue d'une blanche chemise de lin, Brunhilde se dirigea vers le lit. Le roi, charmé par sa beauté, pensa que maintenant tous ses vœux allaient être comblés. Il cacha les lumières et, rejoignant sa femme, il l'entoura de ses bras. Mais la fière épouse repoussa ses caresses avec colère. Quand il s'attendait à beaucoup d'amour, il ne rencontra que haine violente. « Ne me touchez pas, seigneur, dit-elle. Ce que vous avez l'intention de faire ne se peut. Je veux rester vierge, tenez-vous la chose pour dite, jusqu'à ce que je sache ce qu'il en est de Siegfried. » Gunther lui devenait odieux.

Il lutta pour vaincre sa résistance et mit son vêtement en désordre. Alors la superbe fille saisit une ceinture, un solide galon de soie tramé d'or qu'elle portait autour de ses hanches. Sans respect pour la dignité royale, elle lia les pieds et les mains de Gunther et le pendit à un clou fixé au mur. Puisqu'il l'empêchait de dormir, elle l'empêchait de l'importuner de son amour. Il s'en fallut de peu que vigoureuse comme elle l'était, elle ne le tuât.

Celui qui s'était imaginé être le maître se mit à geindre. « Détachez mes liens, noble reine, supplia-t-il. Je n'espère plus, ma toute belle, triom-

pher de vous et je n'essaierai plus à l'avenir de vous approcher de trop près. » Mais ce qu'il devenait la laissait indifférente, car elle reposait très doucement. Il fallut qu'il restât pendu toute la nuit jusqu'à ce que le clair matin vînt luire à travers les fenêtres. S'il avait eu jamais de la vigueur, il lui en restait bien peu maintenant.

« Dites-moi donc, seigneur Gunther, demanda Brunhilde, ne seriez-vous point fâché que vos serviteurs, en entrant dans cette chambre, vous trouvassent lié par la main d'une femme ? — Cela donnerait aux gens une mauvaise idée de vous, répondit-il, et, moi aussi, j'en aurais peu d'honneur. Si vous avez quelques bons sentiments, laissez-moi me mettre à votre côté. Puisque ma tendresse vous répugne, mes mains ne toucheront plus votre vêtement. » Elle le détacha rapidement et le remit sur ses pieds. Il entra dans le lit, mais resta loin de Brunhilde, sans la toucher, selon la défense qu'elle lui avait faite. Les serviteurs arrivèrent, apportant les nouveaux habits qu'ils avaient préparés pour le matin. Tous avaient un air de fête. Seul, le souverain était profondément marri, et cependant, ce jour-là, il portait la couronne.

Siegfried était d'humeur toute différente. Le noble et brave compagnon se doutait de l'infortune du roi. Il alla vers lui et lui demanda : « Comment avez-vous réussi cette nuit ? ConteZ-moi la

chose. — Je n'ai que honte et dommage, répondit Gunther. C'est le méchant diable que j'ai amené dans ma résidence. Lorsque j'espérais jouir de son amour, elle me ligota solidement et me suspendit à un clou fixé haut dans le mur. Là je suis resté en grande angoisse toute la nuit jusqu'à ce que, au matin, elle me déliât. Pendant ce temps, combien doucement elle reposait ! Je te confie mon malheur, à toi mon ami, sûr que tu me plaindras. — Oui, j'en suis sincèrement peiné, déclara Siegfried, et je vous en donnerai la preuve, si vous me laissez faire sans vous défier de moi. Je ferai en sorte cette nuit de l'amener si près de vous qu'elle ne pourra pas refuser plus longtemps de répondre à votre amour. » Ces paroles sonnèrent agréablement aux oreilles de Gunther, après sa dure épreuve. « Dès cette nuit, continua Siegfried, je pénétrerai dans votre chambre si secrètement, enveloppé de la cape qui me rend invisible, que personne ne s'apercevra de ma ruse. J'éteindrai les lumières portées par les enfants du cortège. Ce signal vous indiquera que je serai dans la chambre, prêt à vous servir. Je forcerai votre femme à vous aimer cette nuit, ou j'y laisserai ma vie. — Pourvu que tu ne prennes pas toi-même possession d'elle, dit le roi, je serai satisfait. Agis envers elle comme il te plaira. La ferais-tu mourir, que je n'en aurais pas grand souci ; c'est une femme terrible. — Je vous donne ma parole d'honneur, af-

firma Siegfried, que je n'abuserai pas d'elle. Votre sœur si belle passe dans mon cœur avant toutes les femmes que j'ai jamais vues. » Gunther ajouta pleinement foi aux paroles de son beau-frère.

Bercé de douces espérances, le roi était assis joyeusement à table. Il songeait à la promesse de Siegfried. Cette seule journée lui parut en durer trente. Toute sa pensée avait pour seul objet l'amour de son épouse. Il attendit avec impatience la fin du festin. La belle Brunhilde et Kriemhilde se rendirent alors, précédées d'un nombreux cortège, chacune dans son appartement.

Siegfried, invisible dans sa cape, pénétra dans la chambre de Brunhilde. Il éteignit les lumières que portaient les jeunes serviteurs, avertissant par ce signal Gunther de sa présence. Le roi, sachant maintenant à quoi s'en tenir, pria les dames et les demoiselles de se retirer; de sa propre main il ferma la porte et vivement poussa deux verrous.

Siegfried s'étendit au côté de la jeune fille. « Laissez cela, Gunther, lui dit-elle, si vous ne voulez pas souffrir les mêmes peines que la première fois. » Il se comporta comme s'il était le roi; il voulut serrer Brunhilde dans ses bras, mais elle le jeta hors du lit sur un banc avec tant de violence que sa tête retentit en heurtant un escabeau. D'un bond vigoureux le héros se redressa, prêt à faire un nouvel essai. Mais de ce qu'il tenta de la maîtriser, que de mal lui advint! Jamais, je m'ima-

gine, aucune femme ne fera aussi belle défense. Comme il s'obstinait à vouloir la dompter, elle se dressa brusquement. « Je vous défends, s'écria-t-elle, de froisser ma chemise si propre. Vous avez des façons grossières et vous en serez puni, comme je vais vous le faire voir... »

Elle enlaça de ses bras le superbe guerrier, avec l'intention de le ligoter comme elle avait fait du roi, afin de pouvoir dormir tranquillement dans son lit. De quoi servait à Siegfried sa grande force? Brunhilde lui montra qu'elle lui était supérieure. Elle le porta vigoureusement, combien qu'il se débattît, et le serra brutalement entre le mur et un bahut. « Hélas! pensa le guerrier, si je dois périr de la main d'une jeune fille, toutes les femmes à l'avenir seront insolentes envers leurs maris, même celles qui ne l'ont jamais été. »

Le roi entendait tout; il tremblait pour son ami. Siegfried était plein de honte; la colère le gagna. Avec une force impétueuse, il se raidit contre Brunhilde; il fit contre elle des efforts désespérés. Le roi trouva qu'il mettait longtemps à la dompter. Elle lui broyait les mains avec telle force que le sang jaillissait des ongles et qu'il en éprouva grande souffrance. Cependant il brisa la volonté rebelle de la fière jeune fille; il la serra contre le lit si fort qu'elle jeta un cri perçant; la vigueur de Siegfried lui causait une vive douleur. Alors elle saisit la ceinture qui lui entourait les

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

hanches, afin de le ligoter, mais la main de Siegfried se défendit si bien que les membres et tout le corps de Brunhilde en craquèrent. Cela mit fin au combat; dès lors Brunhilde devint la femme de Gunther.

Siegfried, laissant la reine couchée, se retira; il lui enleva du doigt un anneau d'or, sans qu'elle s'en aperçût; en outre, il lui prit sa ceinture faite d'un solide galon de soie tramé d'or. Je ne sais s'il le fit par orgueil. Il donna l'anneau à Kriemhilde, cadeau fatal qu'il eut à regretter dans la suite.

XI

LA DISPUTE DES DEUX REINES

Il advint un jour que Brunhilde et Kriemhilde s'en allèrent au Rhin pour laver leurs cheveux. Quand elles arrivèrent au fleuve, Brunhilde alla se placer en amont, en disant qu'elle ne pouvait pas supporter de recevoir sur sa tête l'eau qui avait passé dans les cheveux de Kriemhilde, parce que son mari à elle était de meilleure qualité. Alors Kriemhilde la rejoignit dans le fleuve et dit qu'il appartenait à l'épouse de Siegfried de laver ses cheveux en amont, parce que son mari, qui avait tué Fafnir et Regin et saisi leurs trésors, dépassait en bravoure Gunther et tout autre homme au monde. Brunhilde répondit : « Gunther a plus

de mérite, parce qu'il a traversé la muraille de flammes; Siegfried n'a pas osé en faire autant. » Kriemhilde se mit à rire. « Tu t'imagines donc, dit-elle, que c'est Gunther qui a traversé la muraille de flammes ? Je pense, moi, que l'homme qui a partagé ta couche est celui qui t'a enlevé l'anneau que voici, nommé Andvaranaut. Le reconnais-tu ? » Brunhilde regarda l'anneau et le reconnut. Elle pâlit comme si elle était morte; elle rentra chez elle et, de tout le soir, ne dit pas un mot.

Lorsque Siegfried alla se coucher, Kriemhilde demanda : « Pourquoi Brunhilde est-elle triste ? » Siegfried répondit : « Je ne le sais pas au juste, mais j'ai idée que nous l'apprendrons bientôt. — Pourquoi, continua Kriemhilde, n'est-elle pas satisfaite de sa richesse, de son bonheur, des hommages de tous les hommes ? — Lui a-t-on jamais entendu dire, fit observer Siegfried, qu'elle eût pour mari le plus remarquable des hommes ou celui qu'elle aimât le plus ? » Kriemhilde répondit : « Je lui demanderai demain quel est celui qu'elle préfère. — Garde-t'en bien, reprit Siegfried; si tu parles, tu t'en repentiras. »

Au matin, les deux reines étaient dans la chambre de Brunhilde; celle-ci gardait le silence. « Sois gaie, lui dit Kriemhilde. Qu'est-ce qui manque à ton bonheur ? » Brunhilde répondit : « C'est par pure méchanceté que tu me poses cette

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

question; tu as un cœur cruel. — Ne crois pas cela, dit Kriemhilde; confie-moi plutôt ta peine. M'en veux-tu de quelques chose ? T'ai-je fait du mal ? — La faute que tu dois expier, répondit Brunhilde, c'est de posséder Siegfried. C'est un bonheur dont je ne veux pas te laisser jouir. — J'ignorais, affirma Kriemhilde, qu'il y eût un accord entre Siegfried et toi. Il eût été facile à mon père de me donner un mari qui t'aurait été complètement étranger. — Aucun accord secret ne m'a unie à Siegfried, dit Brunhilde; cependant nous avons échangé des serments. Vous m'avez trompée sciemment et c'est de cela que je veux tirer vengeance. » Des paroles acérées, lancées par les deux reines, se croisèrent comme des javelots.

KRIEMHILDE

Tu es mieux mariée que tu ne le mérites ; ton orgueil finira mal et beaucoup d'hommes en pâtiront.

BRUNHILDE

Je serais satisfaite, si tu n'avais pas un mari de meilleure qualité que le mien.

KRIEMHILDE

Tu as un mari si haut placé qu'on trouverait difficilement un plus grand roi.

LA DISPUTE DES DEUX REINES

BRUNHILDE

Siegfried a vaincu Fafnir et cette victoire vaut plus que tout le royaume de Gunther. Ton frère, au contraire, n'a pas eu le courage de s'élancer à travers les flammes.

KRIEMHILDE

Grani n'a pas voulu s'élancer dans le feu, monté par le roi Gunther ; mais Gunther aurait osé franchir la barrière ; c'est un courage qu'on ne peut lui nier.

BRUNHILDE

Une chose aussi qu'il est impossible de taire, c'est que j'ai peu d'estime pour ta mère, Uote.

KRIEMHILDE

N'insulte pas ma mère ; elle te traite comme sa propre fille.

BRUNHILDE

C'est d'elle que vient tout le mal qui nous ronge. Elle a versé à Siegfried un breuvage funeste qui lui a fait oublier mon nom.

KRIEMHILDE

Tu prononces des paroles inconsidérées et tu dis un affreux mensonge.

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

BRUNHILDE

Goûte en paix le bonheur de vivre avec Siegfried, si je n'ai pas été trahie. Votre union est criminelle, mais je ne veux pas me laisser aller à des paroles irritées.

KRIEMHILDE

La colère t'a emportée contre moi. Maintenant tu fais semblant de désirer la concorde, alors que la haine gronde dans ta poitrine.

BRUNHILDE

Laissons cet inutile discours. Pendant longtemps j'ai caché le tourment qui me rongait le cœur. Maintenant je ne veux plus avoir d'autre amour que pour ton frère.

KRIEMHILDE

Au fond de ton âme tu as d'autres pensées.

Il en naquit de grandes calamités, de ce que les deux reines allèrent ensemble au fleuve et de ce que Kriemhilde montra l'anneau.

XII

LE DÉSESPOIR DE BRUNHILDE

Après ce violent entretien, Brunhilde se mit au lit et la nouvelle parvint au roi Gunther qu'elle

LE DÉSESPOIR. DE BRUNHILDE

était malade. Il alla auprès d'elle et lui demanda ce qu'elle avait. D'abord elle ne répondit rien et resta étendue comme si elle était morte. Enfin elle rompit le silence et dit : « J'avais promis d'appartenir à celui qui viendrait sur Grani chargé de l'héritage de Fafnir et qui traverserait le cercle de feu. Personne n'osa faire cette chevauchée, excepté Siegfried; il a courageusement franchi les flammes après avoir tué le dragon, Regin et nombre de rois. Tu n'en aurais pas fait autant, Gunther, toi qui étais pâle comme un cadavre; tu n'es ni un roi, ni un héros. Or, moi, j'ai fait le serment d'aimer celui-là seul qui serait l'homme le plus accompli venu jamais sur terre, et cet homme est Siegfried. Me voici maintenant parjure, parce qu'il n'est pas mon époux, et pour cette raison il faut que je désire ta mort. » Elle se précipita sur Gunther pour le tuer, mais Hagen accourut et la ligota. Le roi ordonna à son vassal de laisser la reine en liberté. « A quoi bon m'ôter mes entraves ? dit-elle. Jamais je n'irai plus aux fêtes dans la grande salle du palais; tu ne me verras plus quand on s'assemblera pour boire, pour jouer aux dames, ou pour causer entre amis. Je ne veux plus broder d'or de riches vêtements, ni te donner un conseil. » Elle répéta que sa plus grande douleur était de ne pas avoir Siegfried pour époux. S'étant levée, elle se mit à tisser; elle le fit avec des mouvements si violents que la trame se déchira. Elle

ordonna d'ouvrir les portes de la chambre, de sorte que l'on put entendre ses longs gémisséments d'un bout à l'autre du palais.

Un soir que Siegfried revenait de la chasse, sa femme lui dit : « Mon seigneur et maître, il se passe chez Brunhilde d'étranges choses; voilà déjà sept jours et sept nuits qu'elle dort, et personne n'a osé la réveiller. — Elle ne dort pas, répliqua Siegfried; elle médite contre nous des projets de meurtre. » Kriemhilde s'écria, en versant des larmes : « Quel affreux malheur, si tu devais mourir! Va plutôt auprès d'elle; regarde si elle se calme; offre-lui, s'il le faut, de l'or pour apaiser sa colère. »

Quand Siegfried sortit le lendemain matin, il trouva ouverte la porte de la chambre de Brunhilde. Il entra, rejeta en arrière les couvertures du lit et dit : « Réveille-toi, Brunhilde; le soleil brille déjà sur tout le palais; secoue ton chagrin, sois joyeuse. » Elle parla ainsi : « Comment peux-tu avoir l'audace de venir me voir? Personne, dans toute cette trahison, ne m'a fait plus de mal que toi. » Siegfried répondit : « Un sortilège t'égare, si tu t'imagines que j'ai envers toi des pensées malveillantes. D'ailleurs, n'as-tu pas pour époux l'homme de ton choix ? — Non, s'écria-t-elle, ce n'est pas Gunther qui est venu vers moi au travers des flammes. L'homme qui a pénétré dans ma demeure avait tes yeux; je croyais les recon-

LE DÉSESPOIR DE BRUNHILDE

naître, mais un voile couvrait toutes choses. » Siegfried dit : « Je ne vaudrais pas plus que les fils de Gibich ; ils ont tué le roi de Danemark et d'autres chefs puissants. — Ne me parle pas des fils de Gibich, reprit Brunhilde ; je les hais. Toi, Siegfried, tu as terrassé le dragon, tu as traversé le feu, et c'était à cause de moi. Gunther et ses frères auraient été incapables d'un tel courage. » Siegfried lui rappela qu'elle n'avait jamais été sa femme et la pria de considérer quel roi puissant l'avait prise en mariage. « Jamais, répondit Brunhilde, quand je vois Gunther, mon cœur ne lui sourit ; il m'est odieux, quoique je m'efforce de n'en rien laisser paraître. — C'est chose inouïe, dit Siegfried, de ne pas aimer un roi semblable. Son amour, à mon sens, devrait avoir pour toi plus de prix que tout l'or du monde. » Brunhilde gémit : « Le comble de ma misère, c'est de ne pouvoir tremper dans ton sang une épée acérée. » Elle ne voulait pas survivre à l'homme qui l'avait trahie et poursuivie de sa haine. « La vérité est tout autre, avoua Siegfried ; je t'aime plus que moi-même. Seulement j'ai été victime d'une fraude. Lorsque je me suis de nouveau rendu compte des choses, je me suis désespéré de ne point t'avoir pour femme. Je cachais mon chagrin de mon mieux, tant que j'étais dans la salle du palais ; j'avais du moins la satisfaction d'être auprès de toi. » Brunhilde dit : « Tu as trop tardé à me révéler que tu compatis-

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

sais à ma peine. Maintenant il n'y a plus de remède. » Elle rappela ensuite comment ils s'étaient rencontrés sur la montagne et liés par des serments. Puisqu'il ne restait plus rien de cet ancien amour, elle n'avait plus qu'à souhaiter la mort. « Je ne me suis souvenu de ton nom, dit Siegfried, et je ne t'ai reconnue qu'au moment où tu étais mariée, et c'est là une immense misère. Plutôt que de te voir mourir, je veux abandonner Kriemhilde et te prendre pour femme. » Comme il parlait ainsi, sa poitrine se souleva si puissamment que les mailles de sa cuirasse se rompirent. « C'est trop tard, répondit Brunhilde, je ne veux plus de toi, ni d'aucun autre homme. »

Siegfried sortit. Quand il fut revenu dans la grande salle, Gunther retourna auprès de la reine pour essayer de la consoler. Mais elle s'écria : « Je ne veux plus vivre, car Siegfried m'a trahie ; toi aussi, il t'a trahi, lorsque tu lui as permis d'entrer dans mon lit. Eh bien, je ne peux pas supporter d'être à deux hommes à la fois. Pour ce motif, il faut que Siegfried meure, ou toi, ou moi. Il a tout raconté à Kriemhilde et elle me jette ma honte à la face. »

XIII

COMMENT SIEGFRIED FUT TRAHI

Hagen, le seigneur de Tronege, se rendit à son tour dans la chambre de la reine Brunhilde. Après

avoir entendu le récit de son malheur, il jura de faire expier à Siegfried l'affront dont elle se plaignait. Ortwin et Gernot étant arrivés avec Giselher, Hagen proposa de mettre à mort l'époux de Kriemhilde. Mais Giselher, l'adolescent loyal, demanda : « Pourquoi, mes amis, agir ainsi ? Siegfried a-t-il mérité une telle haine qu'il doive en perdre la vie ? N'attachons pas trop d'importance à des querelles de femmes. — Faut-il que nous élevions des bâtards ? » s'écria Hagen. Il en résulterait peu d'honneur pour de nobles guerriers. Du moment que Siegfried s'est vanté d'avoir eu les faveurs de la reine, je veux mourir, s'il ne lui en coûte pas la vie. » Le roi Gunther essaya de calmer son farouche vassal. « Siegfried, dit-il, est né pour notre bonheur et notre gloire. De plus, sa vigueur est si redoutable que, s'il avait vent de notre projet, personne n'oserait lui tenir tête. — Il ne s'apercevra de rien, affirma Hagen, pour peu que vous sachiez vous taire. Je pense combiner si bien les choses qu'il se repentira d'avoir fait pleurer Brunhilde. »

Le roi lui ayant demandé d'expliquer son dessein, Hagen répondit : « Voici. Nous allons nous dépêcher à nous-mêmes, ici à Worms, des messagers inconnus à la cour, qui nous déclareront publiquement la guerre au nom des rois ennemis. Vous vous direz, devant les étrangers, prêts à vous battre. Aussitôt Siegfried vous offrira ses ser-

vices. Ce sera sa mort, car j'aurai l'occasion de me faire révéler par sa femme un secret important. »

Au quatrième matin, l'on vit trente-deux cavaliers se diriger vers le palais. Conduits auprès de Gunther, ils déclarèrent qu'ils étaient vassaux de Ludiger, le roi que Siegfried avait vaincu jadis et amené en otage dans le royaume des Burgondes. Gunther salua les messagers et les pria de s'asseoir. L'un d'eux prononça ces paroles : « Seigneur, laissez-nous debout, jusqu'à ce que nous vous ayons dit l'objet de notre mission. Ludegast et Ludiger, à qui vous avez causé autrefois de cruels dommages, vous déclarent la guerre; ils se disposent à envahir votre royaume avec une armée. »

Gunther fit semblant de se mettre en colère en entendant ce langage. Il se concerta secrètement avec ses amis. Quelques-uns auraient voulu qu'on renonçât au criminel projet, mais Hagen le maintint de toutes ses forces.

Siegfried, ayant remarqué l'air inquiet de Gunther et de ses vassaux, en demanda le motif au roi. « J'ai grande raison d'avoir du souci, répondit Gunther. Ludegast et Ludiger m'ont déclaré la guerre; ils sont sur le point d'envahir mon royaume. » Siegfried le rassura. « Nous saurons les en empêcher, dit-il. Je traiterai ces gens comme je les ai déjà traités jadis. Je ne prendrai de repos qu'après avoir rasé leurs châteaux forts et ravagé

leur territoire; de cela je mets ma tête en gage. » Le roi perfide laissa paraître une grande joie, comme s'il se réjouissait sincèrement de la promesse de Siegfried.

On fit des préparatifs, comme si l'on allait partir en guerre. Hagen se rendit auprès de Kriemhilde, disant qu'il désirait prendre congé d'elle. « Quel bonheur et quel sujet de fierté pour moi, s'écria l'épouse de Siegfried, d'être la femme du héros qui va protéger avec tant de courage ma famille! Cher ami Hagen, vous savez que je n'ai jamais eu de haine pour vous. Répondez à mon amitié en veillant sur mon époux bien-aimé. Faites en sorte que, si j'ai eu quelque tort envers Brunhilde, ce ne soit pas lui qui ait à en souffrir. » Hagen affirma que la querelle des deux reines serait bien vite oubliée et demanda de quelle façon il pourrait protéger la vie de Siegfried. « Je serais sans aucune crainte, dit la noble dame, que quelqu'un le tuât dans la bataille, s'il voulait ne pas obéir à son audace insensée. » Hagen déclara : « Je le garderai sans cesse, à pied et à cheval. Si vous craignez qu'il puisse être blessé, indiquez-moi le moyen de le garantir. »

Alors elle révéla des choses qu'il eût mieux valu tenir secrètes. Elle raconta ceci : « Le jour où mon mari tua le dragon au pied de la montagne, il se baigna dans le sang tout chaud qui avait coulé des plaies du monstre, mais une large feuille de til-

leul se posa entre ses épaules. C'est à cet endroit qu'on peut le blesser. Pour ce motif, je suis en souci quand il s'avance dans la mêlée et que les combattants lancent des nuées de javelots. Hélas ! en quelle terrible angoisse je suis souvent pour Siegfried ! » Hagen lui proposa de coudre un petit signe sur le vêtement du héros. « De la sorte, dit-il, je saurai où je devrai le protéger dans le tumulte de la bataille. » Kriemhilde croyait conserver la vie de Siegfried ; Hagen préparait sa mort.

Elle dit : « Avec de menus fils de soie je coudrai sur son vêtement une croix peu visible, pour marquer l'endroit que ta main devra garantir, quand mon mari sera au milieu des ennemis. » Hagen promit de veiller sur la place désignée et s'en alla tout joyeux.

Le lendemain matin, Siegfried, plein d'allégresse, était prêt à partir en guerre avec mille de ses hommes. Hagen s'approcha de lui et s'assura que la croix était cousue sur le vêtement. Maintenant que le vassal de Gunther savait où le héros pouvait être blessé, il fit apparaître deux nouveaux messagers qui annoncèrent que Ludiger avait changé d'avis et renonçait à envahir le royaume des Burgondes. Siegfried conçut de cette nouvelle un vif déplaisir. Combien il aurait désiré venger l'affront fait à ses amis ! On eut de la peine à l'empêcher de partir. Gunther remercia le héros de mettre tant d'ardeur à le servir.

LA MORT DE SIEGFRIED

« Maintenant que nous n'avons plus à partir en guerre, continua le roi, je propose d'aller chasser l'ours et le sanglier dans la forêt des Vosges, ainsi que nous l'avons fait souvent. » (C'était Hagen, le traître, qui lui avait donné cette idée.) « Qu'on fasse savoir à tous nos héros que nous nous mettons en route de bon matin. Que ceux qui veulent être de la partie se tiennent prêts. S'il en est qui préfèrent rester à la maison pour courtoiser les femmes, ils en auront le loisir. »

Siegfried dit aussitôt son désir d'accompagner le roi; il demanda qu'on lui prêtât un veneur et quelques braques. « De veneurs, répondit Gunther, je vous en prêterai quatre qui connaissent à fond la forêt et les pistes suivies par le gibier; ils vous empêcheront de vous égarer et vous ramèneront au rendez-vous des chasseurs. »

Pendant que Siegfried s'en retournait auprès de Kriemhilde, Hagen confia au roi la ruse qu'il avait imaginée pour venir à bout du héros. Jamais homme ne devait se rendre coupable d'une aussi noire trahison.

XIV

LA MORT DE SIEGFRIED

Siegfried baisa sur les lèvres sa chère femme et dit : « Fasse le ciel que je te retrouve en bonne santé et que tu me revoies de même! Tu tâcheras

de te distraire avec ta famille. Il ne m'est pas possible de rester à la maison. » Kriemhilde songea, sans oser l'avouer à son mari, au secret qu'elle avait confié à Hagen. Elle fondit en larmes et supplia le héros de renoncer à la chasse. « J'ai fait un mauvais rêve cette nuit, dit-elle; j'ai vu comment deux sangliers te poursuivaient sur la lande; les fleurs étaient rougies de ton sang. Je redoute fort un complot. Je me demande si nous n'avons pas offensé quelqu'un qui excite maintenant des haines contre nous. Reste, mon maître bien-aimé; je te le demande de toute mon âme. » Il répondit : « Ma chère femme, en peu de jours je serai de retour. Je ne connais personne ici qui me veuille du mal. Toute ta famille me montre de l'amitié. Les services que j'ai rendus ici méritent d'ailleurs cette récompense. — Non, non, mon maître, insista Kriemhilde; je tremble que tu ne succombes. J'ai fait un mauvais rêve cette nuit; j'ai vu comment deux montagnes s'écroulaient sur toi; tu disparus pour jamais à ma vue. Si tu me quittes, j'en serai meurtrie au fond du cœur. »

Siegfried serra dans ses bras sa vertueuse épouse, il la couvrit de tendres baisers; puis, rapidement, il prit congé d'elle. Hélas! elle ne devait plus le revoir vivant.

Une troupe nombreuse de chasseurs accompagna Gunther dans la forêt. Gernot et Giselher restèrent au logis. Des chevaux franchirent le

Rhin, chargés de pain, de vin, de viandes, de poissons et de maintes autres provisions, comme il était convenable qu'un roi si puissant les servît à ses invités. Les tentes furent dressées dans une vaste clairière, en face de l'endroit où débouchait le gibier.

Un vieux veneur, accompagné d'un bon limier, mena Siegfried dans une partie de la forêt où les bêtes sauvages étaient nombreuses. Le chien découvrit un sanglier énorme et se mit à fuir. Le sanglier furieux se précipita sur le héros, mais celui-ci l'abattit d'un coup d'épée, avec une adresse dont d'autres chasseurs n'auraient pas été capables. « Hé! Siegfried, s'écrièrent les compagnons, permettez que nous vous demandions de laisser un peu de gibier en vie pour nous. Vous êtes en train de vider la montagne et la forêt. » Ces paroles firent sourire l'intrépide époux de Kriemhilde.

Le moment venu, le roi fit sonner vigoureusement du cor pour annoncer qu'on allait se mettre à table. Les chasseurs furent avertis par ce signal qu'ils trouveraient Gunther auprès des tentes. Siegfried voulut sortir, lui aussi, de la forêt. Son cheval le portait doucement, quand tout à coup apparut une bête effroyable, un ours. Siegfried dit à ceux qui le suivaient : « Voilà de quoi offrir un divertissement à notre troupe. Cet ours doit venir avec nous vers les tentes, à moins qu'il ne nous échappe par la fuite. » Comme l'ours se sau-

vait, le héros se lança à sa poursuite à cheval. La bête sauvage se réfugia derrière un tas d'arbres abattus, où elle se croyait en sûreté. Mais Siegfried sauta vite de sa monture, courut vers l'ours, le saisit et, sans lui faire aucune blessure, le garrotta. L'ours ne pouvait ni griffer, ni mordre. Siegfried l'attacha solidement à la selle, puis, remontant à cheval, il arriva joyeusement avec sa prise aux tentes, là où l'on faisait la cuisine. Il sauta à terre et défit les liens qui serraient les pattes et la gueule de la bête. Aussitôt les chiens se mirent à aboyer furieusement. L'ours, effrayé par le bruit, courut dans les cuisines. Ah ! combien de marmitons il fit se sauver loin du feu ! Maint chaudron fut renversé, beaucoup de tisons dispersés. Combien de bons morceaux tombèrent dans les cendres ! Gunther fit lâcher tous les chiens qui étaient à la corde. Devant la meute, l'ours s'enfuit si vite que personne ne put le suivre, excepté Siegfried. Celui-ci l'atteignit avec son épée et le frappa à mort. Les gens rapportèrent à la cuisine la belle pièce de gibier. Quelle joyeuse journée l'on aurait eue, si elle s'était bien terminée !

La troupe des chasseurs prit place dans la prairie. On leur servit des mets en abondance, mais les échansons, chargés d'apporter le vin, ne parurent pas. « Une chose m'étonne, dit Siegfried, c'est que, tandis que les cuisiniers nous font faire

si bonne chère, les sommeliers nous laissent sans boire. Si l'on ne traite pas mieux les chasseurs, je n'en suis plus. » Hagen s'excusa par ces paroles : « Je m'imaginai que la chasse se dirigerait aujourd'hui vers le Spessart ; c'est là que j'ai envoyé le vin. S'il nous faut aujourd'hui rester la gorge sèche, j'éviterai que le malheur n'arrive une autre fois. — La malepeste soit de vous ! s'écria Siegfried. Il m'eût fallu sept bêtes de somme avec leur pleine charge d'hydromel et de claret pour calmer ma soif. Du moment qu'il n'y avait pas moyen de les avoir, nous aurions dû nous installer plus près du Rhin. » Hagen fit alors une proposition : « Je connais dans le voisinage une source fraîche, dit-il. Si nous allions nous y désaltérer ? » Quand on fut d'accord pour aller vers le large tilleul qui abritait la source, Hagen ajouta : « On m'a souvent conté qu'il est impossible de vaincre Siegfried à la course. Il devrait bien nous en donner la preuve. — Soit, dit Siegfried, faites-en l'essai. Voyons lequel de nous arrivera premier au tilleul. Je demande qu'on donne un prix au gagnant. — C'est entendu », déclara Hagen. Siegfried dit encore : « Je parie que je serai couché dans l'herbe, avant que vous n'y posiez le pied. De plus, je courrai en gardant sur moi tous mes vêtements, mon épée, mon bouclier et mon équipement de chasse complet. » Il ceignit aussitôt son épée et se chargea de son carquois. Gunther et

Hagen au contraire se dévêtirent. Ne gardant sur eux que leur chemise, ils s'élancèrent avec la vivacité de deux panthères sauvages. Ils eurent beau se hâter, Siegfried arriva le premier à la source.

Le héros se défit aussitôt de son épée, déposa son carquois et appuya son puissant épieu contre une branche du tilleul. Quelque violente que fût sa soif, il refusa cependant de boire avant que le roi n'eût bu. Politesse dont Gunther devait lui savoir peu de gré ! La source était fraîche, limpide et agréable au goût. Le roi se baissa vers le flot. Quand il se fut désaltéré et relevé, Siegfried but à son tour ; Hagen fit disparaître l'arc et l'épée du héros, puis, après avoir emporté aussi l'épieu, il examina son vêtement, y cherchant un signe. Pendant que Siegfried buvait, penché sur la source, Hagen le frappa si violemment à l'endroit marqué par une croix que le sang jaillit par la plaie sur le vêtement du meurtrier. Laissant l'épieu enfoncé dans le cœur, Hagen prit la fuite avec épouvante, lui qui n'avait jamais fui devant aucun homme au monde.

Siegfried, se sentant mortellement atteint, se leva d'un bond, fou de colère. La longue hampe de l'épieu lui restait piquée droit entre les épaules. Il chercha son arc ou son épée. S'il les avait trouvés, Hagen eût été traité selon son mérite. Ces armes ayant disparu, le blessé n'eut d'autres ressource que son bouclier. Hagen ne put échapper

au châtement. Siegfried lui porta, avec le bouclier, des coups si vigoureux que les pierres précieuses s'en détachèrent et que le bouclier lui-même vola en morceaux. Hagen roula sur le sol; la clairière retentit du bruit de sa chute.

Siegfried avait pâli. Sa vigueur l'abandonnait; il ne pouvait plus se tenir debout; les signes de la mort apparaissaient sur son blanc visage. Il tomba parmi les fleurs, perdant son sang qui sortait en jets abondants de sa blessure. Alors il fit à ceux qui avaient comploté ce perfide assassinat les reproches qu'ils méritaient. « Méchants et lâches ! dit-il. A quoi me sert de m'être toujours dévoué pour vous, puisque vous m'avez tué ? N'ai-je pas toujours été votre loyal ami, et voilà comme vous me récompensez ! La honte en retombera sur tous ceux qui, à l'avenir, naîtront de votre race. Vous serez bannis avec opprobre du nombre des honnêtes guerriers. » Voyant des larmes dans les yeux de Gunther, le blessé continua ainsi : « Il ne convient pas à celui qui a commis le crime de montrer de la douleur. Si vous voulez agir loyalement envers quelqu'un en ce monde, laissez-moi recommander à votre sollicitude mon épouse bien-aimée. » Les fleurs de toutes parts étaient arrosées de sang. Siegfried luttait avec la mort; la lutte ne fut pas longue, car les armes de la mort l'avaient trop cruellement meurtri; les paroles expirèrent sur ses lèvres.

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

Lorsque les chasseurs remarquèrent que le héros avait rendu l'âme, ils le couchèrent sur un bouclier d'or éclatant. Ils se demandèrent comment on pourrait dissimuler le forfait de Hagen. Quelques-uns dirent : « Il faut nous mettre d'accord pour raconter que l'époux de Kriemhilde, parti seul à la chasse, a été tué par des brigands, pendant qu'il traversait la forêt. » Mais Hagen fut d'un autre avis. « Je ramènerai le corps à Worms, déclara-t-il. Peu m'importe que celle qui a si fort affligé l'âme de Brunhilde sache la vérité. Je me soucie peu des pleurs qu'elle versera. »

XV

LES LAMENTATIONS DE KRIEMHILDE

Les chasseurs attendirent la nuit pour passer le Rhin. Hagen fit placer le cadavre de Siegfried contre la porte de la chambre où couchait Kriemhilde, afin qu'elle le trouvât là quand elle sortirait, selon son habitude, avant le lever du jour. Au matin, le serviteur qui allait porter un flambeau à la reine découvrit le corps tout rouge de sang et revêtu d'habits ensanglantés ; il ne reconnut pas son maître. Comme Kriemhilde se disposait à sortir, le serviteur l'arrêta : « N'avancez pas, dit-il ; il y a sur le seuil de votre porte un guerrier assassiné. » La reine se rappela aussitôt que Hagen lui avait

demandé comment il pourrait veiller sur les jours de Siegfried. « Ce guerrier, s'écria-t-elle, c'est Siegfried, mon époux bien-aimé. Brunhilde a comploté sa mort et c'est Hagen qui a commis le meurtre ! » Elle se fit conduire auprès du corps inanimé; elle souleva de sa main blanche la belle tête du mort et, malgré le sang qui souillait le visage, elle l'eut vite reconnu.

Ecroulée devant le cadavre de son époux, Kriemhilde voulait se laisser mourir de douleur; elle ne délira pas, elle ne se tordit pas les mains, elle ne pleura pas comme font d'ordinaire les femmes. Des guerriers pleins de sagesse allèrent auprès d'elle pour l'arracher à ses sombres pensées. Elle ne pleura pas; sa douleur était trop forte; son cœur était sur le point d'éclater. Des dames de haut lignage, couvertes de parures d'or, racontèrent en gémissant leurs propres deuils, les plus amers qu'elles eussent éprouvés, afin de faire comprendre à Kriemhilde que d'autres femmes avaient souffert aussi cruellement qu'elle. La sœur de Gibich parla ainsi : « De toutes les femmes de la terre, j'affirme être la plus misérable. J'ai supporté la perte de cinq époux, de deux filles, de trois sœurs et de huit frères; seule je survivis. »

Cependant Kriemhilde ne réussit pas à pleurer; sa douleur était trop forte; elle contemplait, hagarde, le cadavre de son mari.

La reine Herborg fit entendre à son tour ses

lamentations : « J'ai à raconter misère plus navrante : mes sept fils et mon mari sont tombés dans la bataille, au pays du Sud. Mon père, ma mère et quatre frères ont été assaillis par la tempête sur mer ; la vague a défoncé la carène. Je dus moi-même les parer pour les funérailles et les ensevelir. Toutes ces épreuves, je les ai subies en l'espace de six mois, sans que personne ne m'ait apporté de consolation. Puis, je fus faite prisonnière et, à la fin de la demi-année, conduite en esclavage. Il me fallut préparer les vêtements et lacer chaque matin les souliers de la femme de mon maître. Jalouse, elle me menaçait et me battait durement. Nulle part je n'ai trouvé meilleur maître, nulle part pire maîtresse. »

Cependant Kriemhilde ne réussit pas à pleurer, tant était forte sa douleur auprès de son époux mort, tant elle était figée devant le cadavre.

Gullrond prit la parole la dernière : « Tu ne sais pas, ô Herborg, dit-elle, quelle que soit ton expérience, tenir à une femme le langage qui console. » Elle retira le voile dont on avait couvert le corps de Siegfried et posa la joue du mort contre les genoux de Kriemhilde en disant : « Regarde ton bien-aimé ; que sa barbe touche tes lèvres, comme si tu embrassais ton époux plein de vie. »

Kriemhilde leva les yeux ; elle vit les cheveux de son prince trempés de sang ; elle vit qu'il n'y avait plus de flamme dans son regard jadis si

LES FUNÉRAILLES DE SIEGFRIED

brillant; elle aperçut la plaie faite par l'épieu dans la poitrine du héros. Elle roula sur le sol; ses cheveux se défirent, ses joues s'empourprèrent. Kriemhilde enfin pleura; elle pleura si abondamment que ses larmes formèrent un torrent, et ses cris effrayèrent les oies dans la basse-cour.

XVI

LES FUNÉRAILLES DE SIEGFRIED

Brunhilde éclata de rire lorsque, de la chambre où elle était couchée, elle entendit les gémissements de Kriemhilde. « Ton rire, lui dit Gunther, ne vient pas d'une joie profonde de ton cœur, ô femme aveuglée par la colère. Pourquoi serais-tu si pâle, toi qui as poussé au crime ? Ne sentirais-tu pas l'approche de la mort ? » Brunhilde répondit : « Le malheur s'abattra sur vous, race de parjures. Vous avez fraternellement mélangé votre sang, Siegfried et toi, mais tu ne t'en es pas souvenu, puisque tu l'as trahi. Tu l'as bien mal récompensé des services qu'il t'a rendus et de sa courtoisie qui te laissait le premier rang. Lorsqu'il est venu dans mon palais, avec quelle loyauté n'a-t-il pas tenu son serment, puisqu'il a posé entre lui et moi son épée au tranchant affilé ! Vous, au contraire, vous n'avez pas attendu longtemps pour être criminels envers lui et envers moi. Il vous dépassait tous ; c'était à lui, c'était au fils de

Siegmond que je m'étais promise, et à aucun autre. Maintenant qu'il n'est plus, je veux mourir aussi.»

Gunther jeta les bras autour du cou de sa femme et la supplia de rester en vie. Si elle le désirait, il lui offrirait une riche rançon. Les autres chefs burgondes vinrent aussi pour détourner la reine de ses sombres pensées; mais elle refusa de les entendre, obstinée à vouloir suivre Siegfried dans la mort.

Gunther fit venir Hagen; il le pria d'aller auprès de Brunhilde et de voir s'il pourrait fléchir sa volonté. « Hâte-toi, dit-il; tâche de calmer son tourment en attendant que le temps la guérisse. » Mais Hagen répondit : « Que personne ne l'empêche de franchir le dernier pas et que jamais elle ne naisse à une vie nouvelle. Elle est sortie, sous de mauvais auspices, du sein de sa mère, cette femme destinée à faire le mal, à jeter les hommes dans le deuil. »

Maintenant Brunhilde ordonna qu'on apportât beaucoup d'or afin d'en distribuer à tous ceux qui voudraient recevoir des cadeaux. Elle prit ensuite une épée et se la plongea dans la poitrine. Retombée sur ses coussins, elle dit à son époux : « Écoute, ô Gunther, ma dernière prière. Fais dresser dans la plaine un grand bûcher pour Siegfried et pour moi. Qu'on étende dessus une couverture trempée dans du sang humain et des tapis welches. Que l'on me brûle au côté du héros. Que

LE TRÉSOR DE SIEGFRIED A WORMS

l'on brûle aussi quatre de mes esclaves, deux à la tête de Siegfried, deux à ses pieds et deux gervants. Ainsi les rites seront pieusement observés. Placez entre Siegfried et moi l'épée aux ornements d'or, à la lame acérée, comme elle était placée lorsque nous avons partagé la même couche et qu'on nous a donné le nom d'époux. Alors les portes de l'enfer, revêtues d'or, ne se refermeront pas sur ses étalons, quand mon cortège le suivra. Notre entrée ne passera pas inaperçue. Je voudrais ajouter encore d'autres paroles, si le maître du monde m'en laissait le temps. Mais ma voix s'éteint, mes blessures enflent. J'ai dit la vérité et bientôt je serai morte. »

Les funérailles de Siegfried eurent donc lieu selon l'ancien usage. On dressa un grand bûcher et, quand il fut enflammé, on posa tout en haut le cadavre du vainqueur de Fafnir, et celui de son fils, âgé de trois hivers, que Brunhilde avait fait tuer. Quand le bûcher fut entièrement embrasé, la reine y monta. C'est ainsi que, dévorée par les flammes, elle s'unit dans la mort à l'homme magnanime qu'elle avait aimé.

XVII

LE TRÉSOR DE SIEGFRIED AMENÉ A WORMS

Lorsque la noble Kriemhilde fut devenue veuve, le comte Eckewart resta auprès d'elle avec

ses hommes, toujours empressé à la servir et pleurant avec elle la mort de Siegfried. La reine Uote et ses suivantes entouraient à toute heure la malheureuse femme, afin de la consoler. Mais le cœur de Kriemhilde était si cruellement meurtri qu'aucune parole ne pouvait adoucir sa peine. Elle gardait à son cher héros la tendresse la plus navrée que jamais femme ait portée à son époux. Elle resta trois ans et demi sans adresser une parole à Gunther et sans voir Hagen, son ennemi.

Un jour, Hagen demanda au roi : « Pourriez-vous obtenir que votre sœur fit la paix avec vous ? Si vous y réussissiez, nous pourrions amener à Worms le trésor de Siegfried. La réconciliation avec Kriemhilde vous serait assurément très profitable. » Gunther pensa que l'on pouvait essayer. Ses deux frères, Gernot et Giselher, avaient accès auprès de la reine. Il les pria donc de la décider, par un langage amical, à calmer son ressentiment. Jamais une réconciliation entre gens de la même famille ne fut accompagnée de plus de larmes. Quelque cuisante que restât la blessure faite à Kriemhilde, elle accorda son pardon à tous, sauf à un seul, Hagen, car, si Hagen n'avait pas tué Siegfried, personne n'aurait osé le faire.

A quelque temps de là, les princes burgondes obtinrent de leur sœur qu'elle fît venir du royaume de Siegfried l'immense trésor que son époux lui avait offert en dot et dont elle devait pouvoir user

à son gré. Ces richesses merveilleuses furent aménées à Worms; elles remplirent des chambres et des tours.

Une fois en possession du trésor, Kriemhilde attira dans le royaume de Gunther beaucoup de guerriers étrangers; sa main généreuse leur fit de grandes largesses. Aux pauvres et aux riches, elle prodigua tant d'or que Hagen s'en inquiéta. « Dans quelque temps, pensa-t-il, elle aura un tel nombre de guerriers à ses ordres qu'il nous en arrivera nécessairement malheur. » Il dit au roi : « Un homme avisé ne devrait pas laisser une femme disposer librement de ce trésor. Avec ses cadeaux, Kriemhilde obtiendra des avantages dont les Burgondes auront à pâtir. » Gunther répondit : « Je me suis engagé par serment à ne jamais plus lui causer de peine. Ce serment, je le tiendrai. N'est-elle pas ma sœur ? — Laissez-moi faire, répliqua Hagen; je prends toute la faute sur moi. »

En dépit de tous les serments, on dépouilla la veuve de ses énormes richesses et Hagen garda toutes les clefs. Gernot, dès qu'il connut le vol, s'en irrita, ainsi que Giselher. « Hagen, s'écria l'adolescent, a causé un tort grave à ma sœur. S'il n'était pas mon parent, je l'en châtierais. » Gernot dit : « Plutôt que d'avoir de perpétuels ennuis avec cet or, il faudrait le jeter au fond du Rhin, pour qu'il n'appartienne plus à personne. »

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

Kriemhilde alla se plaindre à Giselher. « Frère bien-aimé, lui dit-elle, songe à moi; sois le défenseur de ma vie et de mes biens. » Le jeune homme lui promit de lui faire rendre justice, dès qu'il serait revenu d'une expédition projetée par les princes.

Le roi et ses frères quittèrent le pays avec une troupe nombreuse. Hagen resta seul à Worms; il agissait ainsi avec intention, par haine pour Kriemhilde. Profitant de l'absence des princes, il s'empara du trésor et le plongea dans le Rhin à Loche. Il comptait l'en retirer plus tard et en jouir, mais son espoir devait être déçu.







XVIII

LA MORT D'ERKA, FEMME D'ATTILA



CN ce temps-là, le puissant Attila régnait sur les Huns. Il avait épousé Erka, fille du roi Osantrix. A sa cour vivaient de nombreux guerriers. Le plus célèbre de tous était Dietrich, fils d'un démon, qui, chassé de son royaume de Bern par le cupide roi Ermanarich, avait été accueilli avec bonté par le roi et la reine des Huns. L'exilé avait amené avec lui ce qui lui restait de ses vaillants soldats, les Amelungen, et le vieux lutteur, maître Hildebrand. Au service d'Attila était un chevalier sans reproche, le margrave Rudiger, de Bechelaren. Le margrave avait été chargé par son maître de demander en mariage pour lui la fille d'Osantrix; au travers de nombreux obstacles, il avait réussi à conduire Erka chez les Huns. A la cour du puissant souverain avait vécu jadis comme otage Walther d'Aquitaine; ce héros s'était enfui, emmenant sur son cheval la belle Hildegonde, sa compagne de captivité. Hagen aussi, dans sa jeunesse,

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

avait été envoyé comme otage des Burgondes à la cour du roi des Huns; il y avait passé de longs jours.

Or il advint que la reine Erka tomba gravement malade. Elle appela son époux et lui dit : « Grand roi Attila, il peut se faire maintenant que nous ayons à nous séparer et que tu deviennes veuf, mais tu ne voudras pas le rester longtemps. Alors il faudra te chercher une femme aimable et bonne, digne d'être ton épouse, car si tu prends une femme méchante, tu pourras en souffrir, et beaucoup de gens avec toi. Bon maître Attila, ne prends pas une femme du pays des Nibelungen et de la race de Gibich, car, si tu le fais, tu en pâtiras, et d'aucune autre chose il ne t'arrivera pire malheur que de celle-là, à toi et à tes enfants. »

Quand elle eut achevé ces paroles, elle se tourna de l'autre côté, et bientôt elle expira.

Lorsque la nouvelle se répandit que la reine Erka était morte, jeunes et vieux pleurèrent et se lamentèrent dans tout le royaume des Huns. Tous dirent que jamais femme plus digne d'être aimée n'était venue dans le pays et que jamais personne n'avait fait du bien à plus de gens que la reine Erka.

XIX

ATTILA DEMANDE KRIEMHILDE EN MARIAGE

Lorsque la reine Erka fut morte, Attila se mit

en quête d'une autre femme. Ses amis lui recommandèrent une fière veuve du pays des Burgondes qui s'appelait dame Kriemhilde. « A qui d'entre vous, interrogea le roi des Huns, sont connus pays et gens des bords du Rhin ? » Rudiger, margrave de Bechelaren, répondit qu'il avait connu Kriemhilde quand elle était encore tout enfant. Alors Attila demanda : « Dis-moi, mon ami, si elle est digne de porter la couronne en mon royaume. Est-elle aussi belle qu'on me l'a raconté ? — Elle est égale en beauté, répondit Rudiger, à notre regrettée souveraine, à la puissante Erka. Je prétends qu'on ne saurait trouver en ce monde femme de roi plus belle. Celui qu'elle prendra pour époux coulera d'heureux jours. — Va donc la demander, Rudiger, dit Attila; je t'en prie au nom de l'amitié que tu me portes, et si jamais Kriemhilde partage ma couche, tu en seras brillamment récompensé. »

Rudiger quitta la Hongrie sept jours après, à la grande joie d'Attila. Dans la ville de Vienne, on équipa la troupe. Les préparatifs terminés, on se mit en route sans perdre de temps. A Bechelaren, la femme de Rudiger, Gotelinde, l'attendait. Leur fille eut un plaisir extrême à revoir son père entouré de superbes guerriers. Le margrave hébergea magnifiquement ses compagnons.

La nuit, lorsque Gotelinde fut couchée auprès

de son époux, elle lui demanda gentiment où l'envoyait le roi des Huns. Rudiger répondit : « Je te le ferai volontiers savoir. Mon maître me charge de lui chercher une autre femme, puisque la belle Erka est morte. Je me rends auprès de Kriemhilde sur le Rhin; c'est elle qui doit devenir la reine des Huns. — Fasse le ciel qu'il en soit ainsi, s'écria Gotelinde, puisque l'on parle d'elle avec tant de louanges! Peut-être nous consolera-t-elle un jour d'avoir perdu Erka. »

Au bout d'une semaine, le margrave et ses compagnons quittèrent Bechelaren. Solidement armés, ils traversèrent la Bavière sans que les brigands osassent les assaillir. Le douzième jour, ils arrivèrent au Rhin. Les gens se demandaient avec étonnement d'où venaient ces guerriers. Le roi Gunther fit appeler Hagen, pensant que celui-ci sans doute pourrait le renseigner. « Autant que je puis en juger, dit Hagen, car il y a longtemps que je n'ai vu ce seigneur, nous sommes en présence de Rudiger, du pays des Huns. — Comment pourrais-je croire, s'écria Gunther, que le margrave de Bechelaren soit venu en mon royaume ? » En peu d'instant Hagen eut reconnu Rudiger; il sortit en courant de la salle avec ses amis.

Cinq cents cavaliers, revêtus de somptueux costumes, descendirent de leurs montures. On leur fit un accueil empressé. D'une voix forte

Hagen prononça ces paroles : « Qu'ils soient les bienvenus, le seigneur de Bechelaren et tous ses hommes! » On conduisit les étrangers dans la salle où ils trouvèrent Gunther entouré d'une troupe brillante. Le roi se leva de son siège et fit asseoir Rudiger à ses côtés. Il donna l'ordre (et cet ordre fut suivi avec empressement) de verser aux voyageurs de l'excellent hydromel et le meilleur vin qui eût été récolté sur les bords du Rhin.

Gunther demanda : « Sans attendre davantage, apprenez-moi comment se portent les deux souverains des Huns, Attila et Erka. — Je vais vous le faire savoir, répondit le margrave. Le roi m'a chargé de vous faire le triste récit de sa peine. Son peuple est sans joie; ma souveraine, la puissante Erka, est morte. Elle laisse orphelines de nombreuses jeunes filles, enfants de nobles princes, qu'elle avait élevées. »

Le noble messager continua son discours en ces termes : « Avec votre permission, sire, je vous dirai en outre ce que vous mande mon cher maître, dont le cœur est en deuil, plein du regret d'Erka. On lui a fait savoir que Kriemhilde est sans époux, Siegfried étant mort. Si cela est vrai et si vous donnez votre consentement, elle doit porter la couronne chez les Huns. Voilà le message que mon seigneur et maître lui envoie par moi. »

Gunther fit cette réponse courtoise : « Si Kriemhilde accueille favorablement la demande d'Attila, elle apprendra quels sont mes désirs. Avant de l'avoir interrogée, de quel droit dirais-je non au roi des Huns ? Dans trois jours, vous serez informés de notre décision. »

Rudiger ayant promis d'attendre jusqu'au troisième jour, Gunther fort sagement réunit les hommes de sa famille pour prendre conseil. Il leur demanda s'il leur paraissait bon que Kriemhilde prît Attila pour époux. Tous furent de cet avis, excepté Hagen, qui dit à Gunther : « Si vous avez du bon sens, opposez-vous à ce mariage, même au cas où Kriemhilde y consentirait. — Pourquoi m'y opposerais-je ? demanda Gunther. S'il peut arriver une heureuse fortune à celle qui est notre sœur, notre devoir est d'y prêter la main. » Hagen répliqua : « Laissez ce discours. Si vous connaissiez Attila aussi bien que je le connais, vous comprendriez que, Kriemhilde étant devenue son épouse selon votre manifeste désir, vous seriez les premiers à en avoir légitime souci. » Le jeune Giselher prit la parole : « Ami Hagen, ce serait le moment de vous montrer loyal. Faites oublier à Kriemhilde le mal que vous lui avez fait. Il ne vous sied pas de prendre ombrage du bonheur qui lui échoit en partage. » Hagen répondit : « Je ne crains aucun démenti. Si Kriemhilde doit porter la couronne d'Erka, elle nous fera du mal,

d'une façon ou d'une autre. Renoncez à ce mariage; ce sera le parti le plus sensé. » Malgré ce langage, Gunther, Gernot et Giselher déclarèrent que, si leur sœur donnait son consentement, ils la laisseraient agir librement.

Le prince Gere offrit d'aller trouver Kriemhilde, afin de la décider à répondre favorablement à la demande d'Attila, en lui faisant comprendre que, devenue reine des Huns, elle jouirait d'une puissance qui compenserait ses souffrances passées. Il se rendit donc auprès de la reine, et, comme elle le reçut aimablement, il lui dit : « Vous avez raison de me faire bon accueil; j'ai droit à la récompense qu'on donne aux messagers de bonnes nouvelles. Le sort veut vous délivrer de toutes vos peines. L'un des hommes les meilleurs qui aient jamais conquis un royaume ou porté dignement la couronne vient d'envoyer de nobles guerriers pour demander que vous daigniez lui accorder votre amour. Voilà ce que votre frère me charge de vous faire savoir. »

Kriemhilde repoussa ce projet avec véhémence. Survinrent Gernot et Giselher, qui la prièrent avec tendresse de relever son courage et de rétablir sa puissance par un mariage illustre. Mais la veuve de Siegfried ne pouvait se décider à aimer un autre homme, quel qu'il fût. Ses deux frères insistèrent. « Consentez du moins, dirent-ils, si nous ne pouvons obtenir de vous autre chose, à

recevoir le messager. — Je ne cacherai pas, répondit Kriemhilde, que je verrai avec plaisir Rudiger en raison de ses nombreux mérites. A tout autre que lui j'aurais refusé un entretien. »

Le lendemain matin, Kriemhilde, dolente, attendit Rudiger. Elle le reçut, vêtue du costume qu'elle portait tous les jours, tandis que ses suivantes étaient superbement parées. Le margrave remarqua que, sur la poitrine, la robe de la reine était trempée par les larmes. Il tint ce discours : « Madame, dans un sentiment de grande et loyale amitié, Attila, le roi magnifique, a dépêché des messagers vers vous, afin qu'ils vous demandent de lui accorder votre amour. Par notre bouche, il vous offre du fond du cœur une félicité sans tristesse; il est prêt à vous témoigner une tendresse constante, comme il la témoignait à la reine Erka qu'il aimait profondément, à cette reine parfaite dont il ne peut se rappeler les vertus sans éprouver d'amers regrets. » Kriemhilde répondit : « Ma blessure est si cruelle, Rudiger, que, si vous vous en rendiez compte, vous ne me proposeriez pas d'aimer un autre homme. J'ai perdu le meilleur époux que jamais femme ait possédé. — Y a-t-il, demanda le margrave, un meilleur moyen d'oublier une peine que l'amitié, quand elle est sincère et quand on choisit quelqu'un à qui l'on s'attache fortement? Au chagrin qui ronge le cœur, il n'est meilleur remède. Ajoutez à cela que

mon maître (il m'a chargé de vous le dire) vous donnera, si vous acceptez de porter la couronne avec lui, la puissance la plus haute dont ait jamais joui Erka. Vous régnerez en souveraine sur les guerriers d'Attila. » La reine dit alors ces mots : « Restons-en là pour aujourd'hui. Revenez demain matin ; je vous donnerai ma réponse. »

Lorsque Rudiger se fut retiré, Kriemhilde manda sa mère et Giselher. A tous deux elle déclara qu'elle n'avait d'autre parti à prendre que de continuer à pleurer. Mais Giselher lui dit : « Attila saura te consoler. Du Rhône au Rhin, de l'Elbe à la mer, il n'est point de prince aussi puissant que lui. Tu auras le droit de te réjouir, s'il fait de toi son épouse. » Uote ajouta ces paroles : « Suis les conseils de tes frères, ma chère enfant ; écoute tes amis ; il t'en arrivera du bonheur. N'y a-t-il pas trop longtemps déjà que je te vois plongée dans la tristesse ? »

Kriemhilde arrêta là l'entretien. Pendant toute la nuit jusqu'à l'aube, dans son lit, elle roula mille pensées. Ses yeux brillants ne séchèrent pas. Au matin, les princes arrivèrent. Avec de nouvelles instances, ils pressèrent leur sœur de céder au désir d'Attila, mais elle resta morne. Les messagers du roi des Huns vinrent prendre congé d'elle ; il était temps, disaient-ils, de retourner dans leur pays, quelle que fût la réponse, favorable ou non. Rudiger supplia de nouveau la reine, sans obtenir

autre chose qu'un refus. Toutes les prières restèrent sans effet, jusqu'à ce que Rudiger prît Kriemhilde à part et lui promit de lui faire oublier toutes les peines qu'elle avait endurées. Ces mots adoucirent en partie la douleur de l'épouse fidèle. Elle pensa : « Puisque de nombreux amis seront disposés à me servir, ce que les gens diront de ma conduite m'importe peu. Mon seul désir est que mon cher époux soit vengé un jour. Si j'ai à mes ordres les guerriers d'Attila, je pourrai faire ce que je voudrai. En outre Attila possède de grandes richesses qui me permettront d'être généreuse, tandis qu'ici tout mon bien m'a été enlevé par l'odieux Hagen. » Elle dit à Rudiger : « J'accepte de vous suivre. J'irai chez les Huns, dès que mon départ sera possible, dès que j'aurai des amis qui me conduiront là-bas. » En signe d'engagement solennel, Kriemhilde mit sa main dans celle du margrave, en présence des guerriers. « Deux hommes vous suffiront, dit Rudiger. Avec tous les miens, nous saurons vous conduire, entourée de respect, au delà du Rhin. Ne vous attardez pas davantage ici chez les Burgondes. »

Les larmes aux yeux, Kriemhilde demanda : « Où sont mes amis, assez dévoués pour accepter d'aller en exil, pour m'accompagner au pays des Huns ? Qu'ils disposent du bien qui me reste pour s'acheter chevaux et vêtements. » Le margrave Eckewart se présenta en disant : « Entré dès le

KRIEMHILDE ÉPOUSE ATTILA

premier jour dans votre maison, je vous ai loyalement servie, et je veux faire de même jusqu'à ma mort. »

On fit avancer les chevaux, car Rudiger était pressé de partir. Des torrents de larmes coulèrent. Uote et les dames de la cour firent voir combien elles étaient affligées d'avoir à se séparer de Kriemhilde. Gernot et Giselher escortèrent pendant un temps leur sœur, avec mille de leurs guerriers. Avant de s'éloigner du Rhin, Rudiger envoya des messagers rapides au pays des Huns pour annoncer au roi qu'il lui amenait, décidée à l'épouser, l'auguste et noble reine.

XX

KRIEMHILDE ÉPOUSE ATTILA

Kriemhilde et son escorte, après avoir traversé la Bavière, arrivèrent à Everdingen. Des brigands en grand nombre auraient voulu dépouiller les voyageurs, mais ils n'osèrent le faire par crainte de Rudiger, qui commandait à une forte troupe. Après le passage de la Traun, près d'Ense, des tentes apparurent, dressées dans la plaine. C'est là que les voyageurs devaient passer la nuit. Rudiger avait fait préparer cet hébergement.

Gotelinde quitta le château de Bechelaren pour venir au-devant de son époux. Sur les chemins

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

trottèrent de beaux chevaux, agitant les sonnailles de leurs harnais. La rencontre fut douce, pour le plus grand plaisir de Rudiger. La margrave n'eut pas une joie moins vive à le voir revenir du Rhin en bonne santé. Elle salua courtoisement Kriemhilde en s'écriant : « Combien je suis heureuse, chère dame, de voir de mes yeux votre belle personne en ce pays ! Il ne pouvait rien m'arriver de plus agréable dans ma vie. » Kriemhilde remercia Gotelinde de ces aimables paroles.

Pendant ce temps, à Bechelaren, on faisait des préparatifs pour recevoir une si belle troupe d'hôtes de marque. On ouvrit les fenêtres et les portes du château. Les voyageurs entrèrent dans cette demeure, où ils étaient les bienvenus. La fille de Rudiger avec ses suivantes se porta au-devant de la reine et lui fit un gracieux accueil. Ces dames se prirent par la main et entrèrent dans une vaste salle sous laquelle coulait le Danube. Elles s'assirent, respirant le grand air et devisant joyeusement.

Lorsque l'heure de la séparation fut arrivée, la maîtresse du château promit à l'épouse d'Attila de lui être loyalement dévouée. Sa fille embrassa mainte et mainte fois la reine.

A Moelk, des gens vinrent à la rencontre des voyageurs avec des coupes d'or à la main ; ils les remplirent de vin et la troupe de Kriemhilde

les but sur la route. C'est de cette façon que la salua le maître de ces lieux, Astolt. Ce seigneur indiqua la route de l'Est, qui conduit à Mautern en descendant le Danube. On atteignit ensuite la Treisen. Sur tout le parcours, les hommes de Rudiger firent preuve de grande vigilance, jusqu'au moment où les Huns vinrent au-devant d'eux.

Sur les bords de la Treisen, Attila possédait un château magnifique, célèbre au loin, qui s'appelait Treisenmauer. C'est là que demeurait autrefois Erka, pratiquant des vertus que jamais personne ne pourra surpasser. Kriemhilde resta quatre jours en cette résidence.

Pendant ce temps une poussière pareille à la fumée d'un incendie ne cessa de se lever du sol de la route. Les guerriers d'Attila chevauchaient à travers l'Autriche. Russes et Grecs accouraient en foule. Polonais et Valaques galopaient sur leurs excellents coursiers qu'ils dirigeaient d'une main vigoureuse. Chaque cavalier gardait les coutumes de son peuple. Il vint des gens du pays de Kiew, il vint des sauvages Petchenègues. Ces hommes avaient l'habitude d'abattre à coups de flèches les oiseaux au vol; ils tendaient la corde si fort que les deux bouts de l'arc se touchaient.

Enfin apparut Attila qu'entourait Dietrich avec la troupe de ses guerriers, les fameux Amelungen. Kriemhilde descendit de son palefroi; Attila de son côté se hâta de mettre pied à terre et s'avança

joyeusement vers la reine. Elle l'embrassa fort aimablement.

Les deux souverains chevauchèrent ensemble de Tulln à Vienne. Dans cette cité, de nombreuses dames en beaux atours attendaient l'épouse du puissant Attila. La fête dura dix-sept jours. Jamais on n'a ouï parler d'un roi dont la noce ait été plus brillante. Tous les invités portaient des costumes resplendissants.

Kriemhilde se souvint du temps où, sur les bords du Rhin, elle était assise auprès de Siegfried. Des larmes lui montèrent aux yeux; vivement elle les cacha.

Au dix-huitième matin, les deux souverains et leur suite partirent de Vienne. Ils passèrent la nuit dans la vieille cité de Heimbourg. A Meisenbourg ils s'embarquèrent. Le fleuve, couvert de chevaux et d'hommes, semblait être de la terre ferme aussi loin qu'on voyait son cours. Les dames, fatiguées de la route, avaient maintenant repos et confort. Beaucoup de barques solides avaient été attachées ensemble afin d'être moins secouées par les vagues et le courant. On y avait dressé de nombreuses tentes. Aussi semblait-il aux voyageurs qu'ils avaient encore le sol sous leurs pieds.

La nouvelle de leur approche réjouit hommes et femmes dans la capitale d'Attila. Le couple royal était attendu par les nombreuses jeunes filles

KRIEMHILDE FAIT INVITER LES NIBELUNGEN

qui portaient le deuil d'Erka. Lorsque le roi eut débarqué, chacune de ces jeunes filles fut présentée à la reine.

Avec quelle puissance Kriemhilde prit la place d'Erka! De loyaux services s'offrirent à elle de toutes parts. Elle distribua généreusement de l'or et des vêtements, de l'argent et des pierres précieuses. Tous les parents et tous les guerriers d'Attila se mirent à ses ordres, de telle sorte que jamais Erka n'avait exercé un pouvoir comparable à celui que Kriemhilde exerça jusqu'à sa mort.

XXI

KRIEMHILDE FAIT INVITER LES NIBELUNGEN A VENIR A LA COUR D'ATTILA

Lorsque sept hivers furent passés depuis l'arrivée de Kriemhilde au royaume des Huns, il advint une nuit qu'elle dit à son époux: «Attila, mon seigneur et roi, c'est pour moi un grand chagrin d'être restée sept hivers sans voir mes frères. Ne veux-tu pas les inviter à venir ici? — Je consens volontiers, chère femme, répondit le roi, à ce que tu invites tes frères, si tel est ton désir, et je ne veux rien épargner pour que des fêtes magnifiques soient préparées en leur honneur.»

A peu de temps de là, Kriemhilde fit appeler deux de ses ménétriers, Werbel et Swemmel, et

leur donna pour mission de porter un message d'elle au pays des Nibelungen. « Pour ce voyage, dit-elle, je vous donnerai de l'or, de l'argent, de bons vêtements et de beaux chevaux. » Les ménétriers déclarèrent qu'ils feraient avec plaisir tout ce qu'elle leur ordonnerait. Alors elle prépara leur voyage de la manière la plus riche qu'elle put et leur remit des lettres cachetées avec le sceau d'Attila et le sien.

Werbel et Swemmel firent route jusqu'au moment où ils arrivèrent au pays des Nibelungen. Le roi Gunther était dans son palais à Worms; il fit bon accueil aux envoyés de son beau-frère. Lorsque les ménétriers se furent reposés un moment, Werbel se leva, s'avança vers Gunther et dit : « Le roi Attila et la reine Kriemhilde envoient salut et amitié au roi Gunther de Worms et à ses frères. Nous venons pour vous inviter à une fête et à un banquet d'amitié dans notre pays. Le roi Attila est vieux maintenant; il lui devient pénible de gouverner son royaume, et son fils est encore en bas âge. C'est à vous, semble-t-il, qu'il appartiendrait d'exercer le pouvoir avec votre neveu, aussi longtemps qu'il ne sera pas en âge de l'exercer lui-même. C'est pourquoi nous vous prions de vous rendre à notre invitation et de délibérer avec nous sur ce qu'il convient de faire en cette occurrence. Emmenez avec vous autant d'hommes que vous jugerez bon et portez-vous bien. »

KRIEMHILDE FAIT INVITER LES NIBELUNGEN

Après avoir entendu ce message, Gunther appela en conseil ses frères pour leur demander leur avis sur ce qu'il devait faire. Hagen donna le sien en ces termes : « Il se peut, seigneur, que tu désires te rendre à l'invitation de ton beau-frère Attila. Mais si tu pars chez les Huns, tu n'en reviendras pas, ni toi, ni aucun de ceux qui t'accompagneront, car Kriemhilde est une femme déloyale et rusée, et j'ai quelque idée qu'elle médite une trahison contre nous. »

Gunther répondit : « Attila, mon beau-frère, m'a envoyé un message en toute amitié pour m'inviter à me rendre au pays des Huns et ses ambassadeurs viennent ici avec un cœur sincère. Sans doute, Hagen, tu me conseilles de ne pas faire le voyage, mais je juge ce conseil détestable et je ne veux pas l'accepter. Je suis en vérité décidé à partir chez les Huns; je suis persuadé que je reviendrai quand il me plaira, et il se peut qu'avant mon retour tout le royaume des Huns soit en mon pouvoir. Quant à toi, Hagen, accompagne-moi, si le cœur t'en dit, ou bien reste à la maison, si tu n'as pas le courage de venir avec moi. — Si j'ai parlé comme j'ai fait, dit Hagen, ce n'est pas que je craigne pour ma vie plus que tu crains pour la tienne, ni que j'aie moins de courage pour le combat que tu peux en avoir. Je t'affirme que, si tu vas chez les Huns, soit avec beaucoup d'hommes, soit avec peu, pas un seul

ne reviendra vivant au pays des Nibelungen. Si tu persistes malgré tout à vouloir partir, je ne resterai pas à la maison. Aurais-tu par hasard oublié de quelle façon nous nous sommes séparés de Siegfried? Si tu l'as oublié, je connais chez les Huns quelqu'un qui s'en souvient. Kriemhilde se chargera de te remettre la chose en mémoire. » Gunther mit fin à l'entretien en disant : « Puisque la peur que tu as de Kriemhilde t'empêche de m'accompagner, je n'en suis pas moins décidé à faire le voyage. »

Hagen se leva plein de colère et entra dans une salle où se trouvait son ami Volker, un noble seigneur qui commandait à de nombreux guerriers burgondes et qu'on appelait le ménétrier, parce qu'il savait jouer de la viole. « Il faut, lui dit Hagen, que tu viennes avec nous chez les Huns, du moment que Gunther a décidé d'accepter l'invitation de Kriemhilde. Nous emmènerons avec nous tous nos hommes. Que chacun s'arme et s'équipe. Seuls les gens de cœur seront admis à faire partie de ce voyage. »

La reine Uote se rendit auprès de Gunther et lui dit : « Mon fils, j'ai fait un rêve qu'il faut que je te conte. Dans ce rêve j'ai vu tant d'oiseaux morts chez les Huns que le pays était entièrement dépeuplé d'oiseaux. Or, j'apprends maintenant que, vous autres Nibelungen, vous projetez d'aller chez Attila. Je sais que de ce voyage naîtra un

grand désastre pour les deux peuples. Je suis persuadée que, si vous y allez, beaucoup d'hommes laisseront leur vie là-bas. Agis sagement, seigneur, renonce au voyage. Il n'y aura que malheur si, malgré tout, vous partez. » Hagen interrompit Uote par ces mots : « Gunther a décidé l'expédition et nous nous moquons de vos rêves de vieille femme. Vous ne savez dire que des choses déplaisantes ; ce ne sont pas vos paroles qui nous traceront notre conduite. » La reine dit alors : « Vous êtes libres, Gunther et toi, Hagen, de décider si vous irez ou non chez les Huns, mais je tiens à ce que mon jeune fils Giselher reste à la maison. — Si mes frères partent, s'écria Giselher, je ne resterai pas assis au coin du feu. » Il se leva d'un bond et saisit ses armes.

Le chef des cuisines, Rumolt, donna son avis : « Si vous ne voulez pas écouter Hagen, voici ce que vous conseille Rumolt, votre fidèle et dévoué serviteur : Restez chez vous et laissez Attila vivre là-bas avec Kriemhilde. Où donc en ce monde auriez-vous plus d'agrément qu'ici ? Vous êtes en sûreté contre vos ennemis. Habillez-vous richement, buvez d'excellent vin, cajolez de jolies femmes. N'oubliez pas non plus que l'on vous sert ici les plats les plus délectables qui aient jamais paru sur la table d'un roi. Même s'il n'en était pas ainsi, restez à cause de vos femmes, plutôt que de risquer votre vie comme des enfants étourdis. »

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

« Nous ne voulons pas rester, s'écria Gernot, du moment que notre sœur et le puissant Attila nous ont gracieusement invités. Quelle raison donnerions-nous de notre refus? Si quelqu'un n'a pas envie de partir, il est libre de garder la maison. »

XXII

LE PASSAGE DU DANUBE

Gunther, roi du pays du Rhin, arma ses vassaux, au nombre de mille soixante, et neuf mille varlets pour les conduire aux fêtes. Lorsque les chevaux des princes et des guerriers furent prêts, beaucoup d'hommes, qui avaient jusque-là montré grand courage, prirent congé de leurs femmes, le cœur serré, en les embrassant tendrement. Les femmes, en les voyant monter sur leurs coursiers, furent accablées de tristesse; elles avaient le sombre pressentiment d'un immense malheur qui suivrait ces douloureux adieux.

La troupe de Gunther dirigea sa marche vers le Main, à travers la Franconie de l'Est. Hagen, qui connaissait bien la route, servait de guide. Au douzième matin, l'on atteignit le Danube.

Le fleuve avait débordé; aucun bateau n'était en vue. Les Nibelungen se demandèrent avec inquiétude comment ils traverseraient la vaste nappe d'eau. Beaucoup de cavaliers mirent pied

à terre. « Voici l'endroit, seigneur du Rhin, dit Hagen à Gunther, où malheur va sans doute t'arriver. Comme tu le vois, le fleuve a débordé, son courant est impétueux. Je m'imagine qu'aujourd'hui encore nous perdrons ici plus d'un brave guerrier. — A quoi bon me faire des reproches ? demanda le roi. Je fais appel à tes bons sentiments ; ne nous décourage pas. Cherche-nous le gué où nous pourrons passer et transporter sur l'autre rive nos chevaux avec nos bagages. — Ma foi, répliqua Hagen, je ne suis pas assez dégoûté de la vie pour avoir envie de me noyer dans cette énorme masse d'eau. J'ai la ferme intention d'abattre auparavant de mes mains pas mal de têtes au pays d'Attila. Braves compagnons, attendez au bord du fleuve pendant que je chercherai des passeurs qui nous transporteront sur l'autre rive. » Ayant parlé ainsi, Hagen prit son solide bouclier.

Comme il cherchait les passeurs en amont et en aval, il entendit un bruit de flots ; il prêta l'oreille. Le bruit venait d'une belle source ; il était fait par des femmes-cygnés, ces êtres qui savent l'avenir et qui tantôt revêtent un blanc plumage, tantôt apparaissent comme de belles jeunes filles. Hagen, les ayant aperçues, se glissa en cachette auprès d'elles. Quand elles le remarquèrent, elles s'enfuirent en toute hâte, heureuses de lui avoir échappé, mais en abandonnant entre ses mains leurs vêtements qu'elles avaient laissés sur le rivage.

L'une des ondines, nommée Hadeburg, revint vers Hagen et lui dit : « Noble chevalier, si vous nous rendez nos vêtements, nous vous ferons connaître ce qu'il adviendra de votre voyage chez les Huns. » En voyant ces femmes flotter devant lui sur les eaux comme des oiseaux, Hagen songea qu'elles avaient l'esprit pénétrant et avisé; il était disposé à croire ce qu'elles lui annonceraient. Elles répondirent à toutes ses questions. Hadeburg lui dit : « Vous ferez heureux voyage au pays d'Attila. En toute loyauté je vous affirme que jamais, en aucun royaume, guerriers n'ont été comblés de plus d'honneurs. C'est la vérité, ayez foi en moi. » Ce discours mit en joie le cœur de Hagen. Il rendit aux ondines leurs vêtements sans tarder davantage. Mais à peine eurent-elles repris leurs merveilleuses robes, qu'elles révélèrent en toute franchise ce que serait le voyage au royaume d'Attila.

L'autre ondine, qui s'appelait Sigelinde, dit : « Je tiens à te prévenir, Hagen. Pour que tu lui rendes sa robe, ma cousine t'a menti. Si tu vas chez les Huns, c'est que tu auras perdu tout bon sens. Retourne en arrière; il en est grand temps. On a invité les Nibelungen pour les exterminer. Tous ceux qui vont là-bas, la mort les tient déjà dans sa main. — Je ne puis vous croire, répondit Hagen. Comment se ferait-il que nous périssions tous, victimes de la haine de quelqu'un? » Alors

les deux femmes lui expliquèrent plus complètement les événements qui se préparaient. « C'est la volonté du destin, dit l'une, qu'aucun de vous ne reste en vie, si ce n'est le chapelain du roi. Nous en sommes certaines : celui-là retournera sain et sauf au pays de Gunther. » Hagen en grand courroux s'écria : « Ce serait une triste nouvelle que je porterais à mes maîtres, si je leur annonçais que nous devons tous périr chez les Huns. Montre-moi maintenant où l'on peut passer l'eau, toi, la mieux informée des femmes. » L'ondine lui dit : « Puisque tu ne veux pas renoncer à l'expédition, remonte le fleuve; tu rencontreras la maison d'un passeur, le seul du pays. Il est d'humeur farouche et ne t'épargnera que si tu le traites généreusement. Il ne te mènera sur l'autre rive qu'après avoir reçu son salaire. »

Hagen s'inclina devant les deux femmes sans mot dire, puis il remonta le fleuve en marchant sur la grève, jusqu'à ce qu'il aperçût une maison située sur l'autre bord. Il cria par-dessus l'eau : « Viens me prendre, passeur. Je te donnerai pour salaire un bracelet d'or rouge. Sache que j'ai absolument besoin de traverser. » Il tendit le bracelet tout au bout de son épée. Le passeur, homme maussade et cupide, songea qu'il pourrait s'emparer de toutes les richesses de l'étranger. Il traversa vivement le fleuve. Après avoir abordé sur la grève, il leva sa rame, longue et large, et en

frappa si violemment Hagen qu'il tomba sur ses genoux dans son bateau. Jamais le guerrier n'avait eu affaire à si terrible batelier. Enflammé de colère, Hagen tira son épée du fourreau, trancha la tête du passeur et la jeta dans l'eau. Tandis qu'il abattait ainsi le batelier, le bateau partit à la dérive, à son grand déplaisir. Il eut de la peine à le ramener dans le bon chemin. Il le manœuvrait vigoureusement, quand tout à coup la forte rame se brisa entre ses mains. Comment, sans rame, rejoindrait-il ses compagnons sur la grève? Vite, il attacha les bouts ensemble avec une solide courroie de bouclier, puis il descendit le courant, en se dirigeant vers une forêt où son maître se tenait debout sur le rivage.

Les Nibelungen l'accueillirent avec des cris de joie. Puis, quand ils virent dans le bateau fumer le sang qui avait coulé de l'énorme blessure faite au passeur, ils l'accablèrent de questions. Gernot, plein d'inquiétude, demanda si la vie de ses amis ne serait pas en péril, maintenant qu'on n'avait plus de batelier pour les transporter de l'autre côté. D'une voix forte, Hagen cria : « Varlets, déposez dans l'herbe les harnais des chevaux. Je me souviens d'avoir été le meilleur passeur qu'on trouvât sur les bords du Rhin. Je me fais fort de vous déposer sans encombre de l'autre côté du Danube. » On fouetta les chevaux pour leur faire traverser plus vite le fleuve. Ils nagèrent si bien

que les fortes vagues n'en enlevèrent aucun ; quelques-uns seulement, qui étaient fatigués, atterrèrent plus loin en aval.

On embarqua l'or et les vêtements, puisque personne ne voulait renoncer au voyage. Hagen dirigeait tout le travail. C'est lui qui déposa les guerriers sur le rivage de la terre étrangère. Il transporta d'abord les mille hommes de Gunther, puis ses soixante hommes à lui, enfin le reste de la troupe, les neuf mille varlets. Il n'eut pas la main paresseuse ce jour-là !

Pendant qu'il faisait passer sans accident le fleuve aux Nibelungen, Hagen se souvint des paroles merveilleuses que lui avaient dites les ondines. Le chapelain du roi faillit en perdre la vie. Hagen le saisit au milieu des objets sacrés et, d'un geste brusque, le lança hors du bateau. Les autres crièrent : « Arrêtez, seigneur, arrêtez ! » Le jeune Giselher se fâcha, mais Hagen ne l'écouta pas. Le prêtre se débattait dans l'eau ; il aurait pu être sauvé, si quelqu'un était venu à son secours, mais personne n'osa lui tendre la main, de peur d'irriter Hagen. Celui-ci poussa le chapelain au fond de l'eau. Tous le désapprouvèrent. Comme le malheureux prêtre vit que personne ne lui portait secours, il rebroussa chemin et regagna sain et sauf le rivage. Il resta là un moment, le pauvre homme, secouant ses vêtements.

Hagen s'aperçut qu'il était impossible d'em-

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

pêcher les événements d'arriver comme l'avaient annoncé les ondines. Il pensa que tous ses compagnons étaient voués à la mort. Quand on eut déchargé le bateau et emporté tout ce qu'y avaient déposé les vassaux des princes, Hagen le démolit et jeta les morceaux dans le fleuve. La troupe s'en étonna grandement. « Pourquoi fais-tu cela, Hagen? demanda Dancwart. Comment veux-tu que nous passions lorsque nous reviendrons de chez les Huns pour regagner le Rhin? » Hagen répondit qu'ils ne reviendraient jamais.

XXIII

CHEZ LE MARGRAVE RUDIGER

Les Nibelungen marchèrent tout le jour. Le soir, ils se couchèrent sur le sol, pendant que Hagen montait la garde. Quand tous furent endormis, Hagen s'éloigna pour explorer les environs. Il vint à un endroit où dormait un homme armé. Celui-ci avait placé son épée sous son corps, mais la poignée dépassait. Hagen tira l'épée et la jeta au loin. Donnant ensuite de son pied droit un coup dans le flanc du dormeur, il lui dit de se réveiller. L'homme se leva d'un bond, voulut saisir son épée et, comme il ne la trouva pas, il s'écria : « Maudit sommeil auquel j'ai succombé! Voici qu'une armée a pénétré sur le territoire de

mon maître, le margrave Rudiger! Après trois jours et trois nuits de veille, je n'ai pu tenir debout plus longtemps. » Hagen s'entretint avec lui et jugea que c'était un brave compagnon. « Tu m'as l'air d'un bon guerrier, dit-il. Vois mon anneau d'or, je te le donne en témoignage d'estime, et je te rends ton épée. » Ainsi fit-il ; l'homme le remercia. « Il ne faut pas, continua Hagen, avoir peur de cette armée, si tu gardes le pays du margrave Rudiger; il est notre ami; notre troupe marche sous la conduite de Gunther, roi du pays des Nibelungen, et de ses frères. Mais dis-moi, brave guerrier, où vas-tu nous indiquer un logis pour la nuit, et quel est ton nom ? » — « Je m'appelle Eckewart, répondit l'autre. Je m'étonne de te voir ici. Est-ce toi, Hagen, qui as tué mon maître, l'impétueux Siegfried? Alors tiens-toi sur tes gardes pendant que tu seras chez les Huns, car tu pourrais y trouver des ennemis. Pour la nuit prochaine je ne saurais t'indiquer meilleur logis que Bechelaren, chez le margrave Rudiger; c'est un fameux seigneur. » Hagen dit : « Tu nous indiques le lieu même où nous songions à nous rendre. Va au château et annonce notre arrivée; dis aussi que nos vêtements sont entièrement trempés. »

Sur ces mots, ils prirent congé l'un de l'autre. Eckewart monta à cheval pour rentrer à Bechelaren; Hagen retourna auprès des Nibelungen et raconta au roi Gunther tout ce qui s'était passé.

Les guerriers reçurent l'ordre de se lever en toute hâte pour aller à Bechelaren. C'est ce qu'ils firent.

Eckewart, après avoir chevauché à bride abattue, arriva dans la grande salle du château, à l'heure où Rudiger se levait de table et allait se mettre au lit. Il apprit au margrave qu'il avait rencontré Hagen, que le roi Gunther était en route avec une escorte nombreuse et venait lui demander l'hospitalité. Rudiger rassembla tous ses hommes; il leur commanda de revêtir leurs plus beaux costumes et de mettre le château en état de recevoir les étrangers. Puis il se fit amener son cheval pour aller au-devant des Nibelungen avec une nombreuse suite. Comme il sortait de sa demeure, il se trouva en présence de Gunther et de la troupe venue du Rhin. A tous il souhaita une cordiale bienvenue. Gunther se réjouit fort de ce bon accueil et Hagen offrit à Eckewart une bonne récompense pour avoir si bien rempli sa mission.

Gotelinde sortit du château, accompagnée de sa charmante fille. Avec elle vinrent aussi des femmes aimables et de jeunes beautés couvertes de bijoux et richement habillées. La fille de Rudiger embrassa les trois rois comme avait fait sa mère. Rudiger lui dit d'embrasser également Hagen. Elle regarda le guerrier; il avait un air si terrible qu'elle se serait volontiers dispensée de cet acte de courtoisie. Il lui fallut cependant obéir au désir de son père. Son teint se troubla; elle pâlit

et rougit. Elle embrassa aussi Dancwart et Volker le ménétrier.

Le margrave Rudiger ordonna d'allumer deux feux dans la cour, afin que les Nibelungen pussent sécher leurs vêtements. Près de l'un des feux s'assirent Gunther, ses frères, Hagen et une partie de leur troupe; l'autre partie prit place devant le second feu. Les hommes dont les vêtements étaient secs, Rudiger les conduisit dans la grande salle et les faisait asseoir sur des bancs.

Comme les Nibelungen retiraient leurs vêtements pour les faire sécher au feu, Gotelinde remarqua que, dessous, ils portaient des cuirasses. Elle pensa : « Les Nibelungen sont venus ici avec des armures brillantes, des casques résistants, des épées tranchantes et des boucliers neufs. Une chose m'inquiète : Kriemhilde pleure chaque jour Siegfried son époux. »

Quand les feux eurent fini de brûler, Gunther, ses frères et Hagen entrèrent dans la salle. Guerriers et dames prirent place sur des sièges. Aussitôt on fit servir du bon vin aux étrangers. Leurs yeux ravis contemplaient la fille de Rudiger, merveilleusement belle. Plus d'un la couvait de caresses en pensée. Elle en valait la peine, la noble enfant.

Ainsi que l'exigeait la coutume, on se sépara; les hommes et les femmes allèrent de côtés différents. Alors on dressa les tables dans la vaste salle

et un repas magnifique fut servi aux hommes venus du Rhin. Quand tous eurent bien bu et bien mangé, on rappela les dames dans la salle. Les propos plaisants allèrent bon train; Volker ne s'en priva pas, le brave et joyeux compagnon. Il dit à haute voix : « Puissant margrave, le ciel vous a grandement favorisé, puisqu'il vous a donné une femme si belle et, en plus, une vie si délicieuse. Si j'étais prince et si je portais couronne, je voudrais avoir pour épouse votre jolie fille. Ce serait mon vœu suprême, tant elle est agréable à voir, en même temps qu'elle a le cœur haut placé. » Hagen, de bonne humeur, exprima cet avis : « Ce serait le moment pour mon maître Giselher de prendre femme. La jeune margrave est de si noble lignage que nous la servirions volontiers, les Burgondes et moi, si elle devait porter la couronne en notre pays. »

Rudiger entendit avec plaisir ce discours; Gotelinde ne s'en réjouit pas moins. Quand on demanda à l'aimable jeune fille si elle voulait du jeune homme, elle éprouva un peu de gêne, quelque disposée qu'elle fût à prendre pour époux le superbe guerrier. La question la fit rougir, comme c'est l'habitude chez les jeunes filles. Son père lui conseilla de dire oui et de prendre de bon cœur Giselher. En rien de temps l'adolescent l'enlaça de ses mains blanches. Il ne devait cependant lui apporter qu'un court bonheur ! Le margrave

déclara : « Nobles et puissants rois, lorsque vous retournerez en Bourgondie, je vous donnerai, comme il sied, mon enfant, pour que vous l'emmeniez. » Des promesses solennelles furent échangées.

Le quatrième jour, il fallut se remettre en route. Rudiger était incapable de modérer sa générosité ; tout ce qui faisait envie à quelqu'un, il le lui accordait. Il fit don à Gunther d'une armure si belle que celui-ci, tout roi puissant qu'il était et quoiqu'il n'eût pas l'habitude de recevoir des cadeaux, put la porter sans honte. Gernot reçut une excellente épée, qu'il mania plus tard glorieusement dans les combats. La margrave vit avec plaisir cette arme passer aux mains de Gernot. C'est par cette épée que Rudiger devait périr dans la suite ! Gotelinde offrit un présent à Hagen ; il pouvait bien l'accepter, puisque son roi en avait accepté un ; elle ne voulait pas qu'il la quittât, les mains vides, pour aller à la fête chez les Huns ; cependant il refusa. « De tout ce que j'ai vu, dit-il, le seul objet que j'aurais envie d'emporter, c'est le bouclier suspendu là au mur. Je le prendrais volontiers avec moi au pays d'Attila. » Quand la margrave entendit ces paroles, sa douleur se réveilla. Elle avait des raisons de pleurer ; elle se souvint de la mort de son fils Nuodunc que Wittege avait tué ; de là sa peine profonde. Elle dit à Hagen : « Ce bouclier, je vais vous le donner. Ah ! plutôt au ciel qu'il vécût encore, celui qui le portait.

jadis ! Il a succombé dans la bataille. Je le pleurerai toujours ; j'en ai grand sujet, pauvre femme que je suis. » La noble margrave se leva de son siège ; de ses mains blanches elle enleva le bouclier du mur et le remit à Hagen, qui le passa à son bras. Le cadeau échut à un guerrier qui en était digne.

Volker, sa viole à la main, vint se placer courtoisement devant Gotelinde. Il joua de suaves mélodies et lui chanta ses chansons. C'était sa façon de prendre congé de ses hôtes de Bechelaren. La margrave se fit apporter un coffret. Écoutez un peu le joli cadeau qu'elle allait faire ! Elle prit dans le coffret douze bracelets et les passa au poignet de Volker. « Je désire, dit-elle, que vous les emportiez d'ici au pays d'Attila et qu'ils vous servent de parure à la cour, en souvenir de moi, afin qu'à votre retour on puisse me dire comment vous m'avez fait honneur pendant les fêtes. »

Rudiger dit à ses hôtes : « Votre voyage va être d'autant plus facile que je veux vous escorter et veiller à ce que personne ne vous moleste en route. » Il fit aussitôt charger ses bêtes de somme. Bien équipé, il s'entoura de cinq cents guerriers avec chevaux et bagages, qu'il emmena joyeusement à la fête. Pas un ne devait revenir vivant à Bechelaren.

Avec de tendres baisers le margrave dit adieu à Gotelinde et à sa fille. Giselher fit de même. De

LES NIBELUNGEN ARRIVENT CHEZ LES HUNS

tous les côtés les fenêtres s'ouvrirent au moment où Rudiger et ses hommes montèrent à cheval. Un sombre pressentiment pesait sur les cœurs ; femmes et jeunes filles versaient des larmes. Cependant, tout émus qu'ils étaient de quitter les êtres si chers qu'ils ne devaient plus revoir à Bechelaren, les cavaliers, en suivant la grève, descendirent gaîment le cours du Danube jusqu'au pays des Huns.

XXIV

LES NIBELUNGEN ARRIVENT CHEZ LES HUNS

La reine Kriemhilde, du haut d'une tour, vit s'approcher la troupe de ses frères. Elle dit : « Voici le bel été verdoyant. Mes frères arrivent avec des boucliers neufs et des cuirasses étincelantes, et moi je souffre toujours des énormes blessures faites à l'intrépide Siegfried. »

Dietrich de Bern partit à la rencontre des Nibelungen avec une troupe de preux. Il déplora leur voyage. Il espérait que Rudiger, connaissant les desseins de Kriemhilde, en aurait informé les étrangers. « Soyez les bienvenus, mes seigneurs, s'écria-t-il, Gunther et Giselher, Gernot et Hagen, Volker et Dancwart. Vous n'êtes donc pas prévenus ? Kriemhilde continue à pleurer amèrement Siegfried son époux. — Qu'elle le pleure aussi longtemps qu'elle voudra, répondit Hagen.

Voilà bien des années qu'il est mort. Elle ne doit plus avoir d'amour maintenant que pour le roi des Huns. Siegfried ne reviendra plus; il est mort bel et bien. — Ne parlons plus des blessures de Siegfried. Tant que la reine Kriemhilde restera en vie, un malheur sera à craindre. Toi, Gunther, qui es l'appui des Nibelungen, tiens-toi sur tes gardes.» Ainsi s'exprima Dietrich de Bern. «Quelle raison aurais-je de me méfier ? demanda le roi. Attila nous a envoyé des messagers pour nous inviter à venir dans son royaume. Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage ? Ma sœur Kriemhilde aussi nous a appelés auprès d'elle.» Le seigneur de Bern ajouta : « Que vous dirais-je de plus ? J'entends tous les matins l'épouse d'Attila pleurer et sangloter de ce qu'elle a perdu le valeureux Siegfried. — Rien ne peut être changé à notre destinée, dit Volker, l'intrépide ménétrier, après ce que nous venons d'entendre. Allons au palais et voyons ce que les Huns réservent à d'alertes compagnons comme nous. »

Les Burgondes se dirigèrent donc vers le palais. Ils défilèrent en brillant cortège, selon la coutume de leur pays. Chez les Huns, nombre de gens étaient curieux de voir comment était fait Hagen. Car on disait de ce guerrier (et cela suffisait pour attirer l'attention sur sa personne) que c'était lui qui avait tué le vigoureux Siegfried, l'époux de Kriemhilde. Aussi posait-on mille questions à son

sujet. C'était un homme fièrement bâti, ma foi! large de poitrine. Ses cheveux étaient mêlés de fils gris. Il avait les jambes longues, un regard terrible, une superbe allure.

On donna un logis aux étrangers. La suite de Gunther fut hébergée à part. C'était la reine qui avait imaginé cette disposition, afin de perdre son frère; il devenait plus facile de massacrer les varlets campés loin des chefs.

Kriemhilde, avec une escorte, se porta au-devant des Nibelungen, le cœur plein de perfidie. Elle embrassa Giselher et le prit par la main. En la voyant, Hagen ajusta son casque sur sa tête et en serra la courroie. « La reine, dit-il, nous fait un accueil qui nous engage à prendre nos précautions. Ce n'est pas un heureux voyage qui nous a conduits à cette fête. » Kriemhilde adressa ces paroles à son ennemi : « Soyez le bienvenu pour les gens qui peuvent avoir du plaisir à vous voir. Votre amitié pour moi ne vaut pas que je vous salue. Dites-moi, m'apportez-vous de Worms ce qu'il faut pour mériter que l'on vous reçoive ici ? — Ma foi! dit Hagen, si j'avais su que les Burgondes devaient vous apporter des cadeaux, j'aurais été assez riche pour venir les mains pleines; mais je n'y ai même pas songé. — Maintenant, poursuivit Kriemhilde, répondez à cette question : Où avez-vous mis le trésor des Nibelungen? C'était mon bien, vous le savez; vous aviez

le devoir de me l'apporter au pays d'Attila. — Voilà beau jour que je ne me suis occupé du trésor. Mes maîtres m'ont ordonné de le plonger au fond du Rhin. Il faut en vérité qu'il y reste jusqu'à la fin des temps. Je ne vous apporte pas un fétu. J'ai ma charge suffisante avec mon bouclier et ma cuirasse. Mon casque étincelle; je tiens ferme mon épée; celle-là, vous ne l'aurez pas. » Hagen ayant ainsi parlé, la reine dit à la troupe des guerriers : « Il ne sied pas d'entrer dans la salle avec des armes, seigneurs, remettez-les-moi; je les ferai garder. — Voilà qui ne sera pas fait, déclara Hagen. Je ne consentirai jamais, charmante princesse, à ce que vous me fassiez l'honneur d'emporter mon bouclier et mes autres armes pour les mettre en lieu sûr. Vous êtes reine. Mon père n'a pas fait de moi un être sans éducation; je serai moi-même mon valet. — Malheur! gémit Kriemhilde. Pourquoi mon frère et Hagen refusent-ils de se dessaisir de leur bouclier? Quelqu'un leur a donné l'éveil. Si je savais qui l'a fait, le traître le paierait de sa tête. — C'est moi, s'écria Dietrich en colère, c'est moi qui ai prévenu les nobles princes et le valeureux Hagen. Eh bien! monstre infernal, essaie de me le faire payer! » L'épouse d'Attila fut couverte de confusion; elle avait une peur extrême de Dietrich. Elle s'en alla précipitamment sans dire un mot, en lançant sur ses ennemis des regards courroucés.

HAGEN REFUSE DE SE LEVER

Deux guerriers se serrèrent les mains; l'un était Dietrich, l'autre Hagen. Le premier, l'aimable héros, dit : « Je suis désolé en vérité de votre arrivée chez les Huns, maintenant que j'ai entendu le langage de la reine. » Hagen répondit : « Qui vivra verra. »

XXV

HAGEN REFUSE DE SE LEVER DEVANT KRIEMHILDE

Les deux compagnons, Hagen et Dietrich de Bern, se séparèrent. Alors le vassal de Gunther jeta les regards autour de lui, à la recherche d'un frère d'armes. Il en eut vite trouvé un. Apercevant Volker debout près de Giselher, il pria le sagace ménétrier de l'accompagner, car il connaissait son farouche courage et savait qu'en toute occasion l'on pouvait compter sur lui. Les chefs burgondes étaient restés dans la cour. Seuls, Hagen et Volker traversèrent le large espace et se postèrent devant le grand palais. Ces deux lutteurs de choix ne craignaient la haine de personne.

Ils allèrent s'asseoir devant le palais sur un banc, face à une salle de l'appartement de Kriemhilde. Sur leurs corps brillaient leurs magnifiques armures. Ceux qui les virent auraient bien voulu savoir qui ils étaient. Les Huns venaient regarder comme des bêtes sauvages les hautains guerriers.

L'épouse d'Attila les aperçut par une fenêtre. Aussitôt sa peine se raviva; son malheur lui revint à la mémoire; elle se mit à pleurer. Les hommes d'Attila se demandaient avec étonnement quel motif avait si vite attristé son âme. « C'est Hagen qui en est cause », dit-elle. Les Huns l'interrogèrent : « Comment la chose est-elle arrivée, puisque tout à l'heure nous vous avons vue si joyeuse? Personne n'a pu être assez audacieux pour vous affliger. Si vous avez une offense à nous faire venger, le coupable paiera sa faute de sa vie. — Je serais reconnaissante jusqu'à la fin de mes jours à celui qui vengerait ma peine. Tout ce qu'il désirerait, je serais prête à le lui donner. Je me jette à vos pieds; vengez-moi de Hagen. Qu'il meure! » Ainsi parla l'épouse royale.

Aussitôt soixante guerriers s'armèrent. Pour plaire à Kriemhilde, ils voulurent aller tuer l'intrépide Hagen, ainsi que le ménétrier. Ils s'y prirent sournoisement. Quand la reine vit leur troupe si petite, elle leur dit avec dépit : « Renoncez à votre entreprise; vous ne pouvez en si petit nombre assaillir Hagen. Et puis, quelque fort et quelque hardi que soit ce guerrier, l'autre qui est assis à côté de lui, Volker le ménétrier, l'est encore beaucoup plus; c'est un homme terrible. » Quand ils eurent entendu ces paroles, un plus grand nombre s'arma. En voyant ses gens prêts au combat, la reine leur dit : « Attendez un moment;

tenez-vous tranquilles. Je veux, la couronne sur la tête, aller auprès de mes ennemis. Écoutez ce dont j'accuserai Hagen, le vassal de Gunther. Je le sais assez hautain pour ne rien nier. »

Le ménétrier vit la reine descendre l'escalier du palais. « Ami Hagen, dit-il à son compagnon, regarde comme elle s'approche, celle qui nous a déloyalement invités à venir en ce pays. Je n'ai jamais vu avec une reine tant d'hommes, l'épée à la main, prêts à se battre. Sais-tu, Hagen, s'ils te veulent du mal ? En ce cas, je te conseille de défendre vaillamment ta vie et ton honneur. Autant que je puis m'en rendre compte, ils ont de mauvaises intentions. Quelques-uns ont la poitrine trop large ; je m'imagine que sous leurs vêtements ils portent des cuirasses. A qui en veulent-ils ? je ne saurais le dire. Mais c'est le moment d'ouvrir l'œil. » Hagen répliqua en colère : « Je vois fort bien que tout cela, toutes ces épées luisantes qu'ils portent à la main, est dirigé contre moi. Mais ce ne sont pas ces gens-là qui m'empêcheront de retourner au pays des Burgondes. Dis-moi, Volker, veux-tu me prêter main forte au cas où les hommes à la solde de Kriemhilde m'attaqueraient ? Fais-moi savoir à quel point je te suis cher. Quant à moi, je t'assisterai toujours loyalement. — Sois certain que je t'aiderai, répondit le ménétrier. Quand même je verrais un roi venir à notre rencontre avec tous ses combattants, aussi

longtemps que j'aurai un souffle de vie, la peur ne me fera pas lâcher d'un pas mon poste à ton côté. — Que le ciel t'en récompense, noble Volker. S'ils viennent m'attaquer, que me faudrait-il de plus ? Du moment que je puis compter sur ton assistance, d'après ce que tu viens de dire, ces Huns, tout armés qu'ils sont, n'ont qu'à se montrer. »

« A présent, levons-nous de notre siège, dit le ménétrier. C'est une reine. Restons debout pendant qu'elle passera; nous devons cette marque de respect à une femme de son rang; nous donnerons ainsi une bonne opinion de nous-mêmes. — Non, de par ma vie, s'écria Hagen. Ces gens-là s'imagineraient, si je quittais ma place, que je cède à la peur. Aucun d'entre eux ne me fera lever de ce banc. Il nous sied à tous deux en vérité de ne pas bouger. Pourquoi serais-je tenu à des égards envers quelqu'un qui me déteste ? Je ne m'y résoudrai jamais de la vie. Je me moque de toute la haine que peut me porter la femme d'Attila. »

Le hautain Hagen posa en travers de ses genoux une épée brillante. Au pommeau étincelait un jaspé plus vert que le gazon. Kriemhilde reconnut aisément l'épée de Siegfried. A la vue de cette arme, elle éprouva une violente douleur et fondit en sanglots. C'était sans doute ce que voulait obtenir Hagen. L'audacieux Volker plaça sur

le banc à son côté un puissant archet de belle taille : cet archet, c'était son épée, tranchante et large. C'est ainsi qu'étaient assis sans peur les deux fiers compagnons. Ils se croyaient tous deux d'assez haut rang pour refuser de se lever de leur siège par crainte de qui que ce fût. Ce que voyant, la reine s'approcha d'eux et les salua, l'air haineux : « Répondez-moi, Hagen, dit-elle, qui donc vous a prié de venir et comment avez-vous eu l'audace de vous rendre en ce pays, alors que vous saviez fort bien le mal que vous m'avez fait ? Si vous aviez eu du bon sens, vous auriez renoncé au voyage. — Personne ne m'a prié de venir, répondit Hagen. On a invité trois princes à se rendre chez les Huns. Ce sont mes maîtres, je suis leur vassal. Jamais, quand ils sont partis en expédition, je ne suis resté en arrière. — Dites-moi maintenant, continua-t-elle, pourquoi avez-vous commis ce crime qui vous a mérité ma haine ? Vous avez assassiné Siegfried, mon époux bien-aimé. C'est un malheur qui me fera pleurer jusqu'à mon dernier jour. — A quoi bon en parler davantage ? répondit Hagen ; c'en est assez. Oui, c'est moi, ce même Hagen qui a tué Siegfried. Il a cruellement expié l'affront fait par Kriemhilde à la belle Brunhilde. C'est la vérité pure, puissante reine ; je suis la cause de tout, la cause de ce grand malheur. Tirera vengeance qui voudra, homme ou femme. Je mentirais, si je ne reconnaissais que je vous

ai beaucoup fait souffrir. » Kriemhilde dit : « Vous l'entendez, combattants ; il s'avoue l'auteur de toutes mes peines. Après cet aveu, que ferez-vous de lui, guerriers d'Attila ? » Les Huns se regardaient entre eux. L'un dit à ses compagnons : « Pourquoi me regarder ainsi ? Le serment que j'ai prêté tout à l'heure, je refuse de le tenir. Les cadeaux de personne ne me décideront à me faire tuer. L'épouse d'Attila veut nous envoyer à notre perte. » Un autre dit : « Tel est aussi mon sentiment. On me donnerait des monceaux d'or hauts comme des tours que je ne voudrais pas attaquer ce ménétrier, tant sont effrayants les regards qu'il m'a lancés. Je connais aussi Hagen depuis sa jeunesse ; il n'est donc pas nécessaire qu'on me parle de lui. Je l'ai vu dans vingt-deux batailles où il a mis en deuil nombre de femmes. Lui et Walther d'Aquitaine ont pris part à beaucoup d'expéditions du temps où ici, chez Attila, ils combattaient au service du roi. Leurs exploits sont nombreux. Il est juste de reconnaître que Hagen s'est couvert de gloire. »

La fin de l'aventure fut que personne ne se battit, au grand dépit de la reine. Les hommes se retirèrent, car ils avaient peur de la mort dont les menaçaient le ménétrier et son compagnon. Leur perte, en effet, eût été certaine.

HAGEN ET VOLKER MONTENT LA GARDE

On vit aller au palais avec les rois burgondes les mille hommes de leur suite, ainsi que les soixante combattants que Hagen avait amenés de son pays. Lorsque le prince du Rhin entra dans la salle, le puissant Attila se leva précipitamment de son siège et lui fit le plus bel accueil que jamais roi ait fait à quelqu'un. « Soyez les bienvenus, seigneur Gunther et vous, seigneur Gernot, ainsi que votre frère Giselher, vous à qui j'ai envoyé mes salutations loyales et empressées à Worms sur le Rhin. Que toute votre suite également soit la bienvenue. Soyez enfin les bienvenus, Volker et Hagen; mon épouse et moi, nous vous recevons avec plaisir en notre royaume. » Après ces paroles, le roi prit par la main ses chers hôtes et les mena sur le siège où il était assis lui-même. On s'empressa de verser aux étrangers de l'hydromel, de la liqueur de mûres et du vin dans de grandes coupes d'or.

La nuit étant venue, les voyageurs harassés désirèrent prendre du repos et se mettre au lit. Hagen donna le signal du départ; on se hâta de le suivre. Gunther dit au roi des Huns : « Que le ciel vous accorde vie joyeuse. Nous voulons aller dormir; permettez-nous de nous retirer. Si vous l'or-

donnez, nous viendrons demain matin de bonne heure. » Attila se sépara gaîment de ses invités.

De tous côtés des gens se pressèrent autour des étrangers. Le hardi Volker dit aux Huns : « De quel droit vous placez-vous sur le chemin des Burgondes ? Si vous ne voulez pas nous laisser tranquilles, vous le paierez cher. Quelques-uns d'entre vous recevront des coups si pesants de ma viole que les personnes qui les aiment verseront des larmes. Arrière, si j'ai un bon conseil à vous donner ! Il y a des hommes qui se disent guerriers et qui n'en ont point l'âme. » Quand le ménétrier eut prononcé ces paroles irritées, Hagen se retourna et dit : « Oui, vraiment, c'est un bon conseil que le joueur de viole vous donne. Héros aux gages de Kriemhilde, rentrez vous coucher. Votre projet, il n'est pas probable que quelqu'un l'exécute. Si vous avez envie de vous battre, venez demain matin ; mais, pour cette nuit, laissez-nous la paix. »

On conduisit les Burgondes dans une vaste salle, remplie de lits magnifiques, longs et larges. « Hélas ! gémit Giselher l'adolescent, la nuit sera mauvaise. Je plains nos amis venus avec nous. Quelque gracieux qu'ait été l'accueil de notre sœur, je crains qu'elle ne prépare notre mort. — Quittez vos soucis, dit Hagen ; je veux moi-même monter la garde cette nuit. Je me fais fort de veiller sur vous jusqu'à l'aube. Soyez sans crainte.

Seulement, le jour venu, que chacun se défende comme il pourra. » Tous s'inclinèrent et le remercièrent; ils allèrent ensuite vers leurs lits. Le temps qu'ils mirent à se coucher ne fut pas long. Quant à Hagen, il prépara ses armes.

Volker le ménétrier lui dit : « Si vous ne dédaignez pas mon assistance, Hagen, je monterai volontiers la garde avec vous cette nuit jusqu'à demain matin. » Le héros remercia vivement le joueur de viole. « Que le ciel vous récompense, très cher Volker. Si j'étais quelque part en détresse, il me suffirait de vous avoir pour être délivré de tout souci. Je vous paierai ce service, à moins que la mort ne m'en empêche. » Tous deux revêtirent leur brillante armure. Chacun saisit son bouclier; ils sortirent du palais et se placèrent devant la porte. C'est ainsi qu'avec dévouement ils veillèrent sur les Burgondes.

Volker déposa son excellent bouclier et l'appuya contre le mur. Puis il rentra dans la salle pour chercher sa viole. Il servit ses amis d'une façon digne de lui. Dans l'embrasure de la porte, sur le banc de pierre, il s'assit, ce ménétrier, le plus intrépide qu'on ait jamais vu. Lorsque les sons des cordes retentirent doucement, les fiers étrangers lui en surent gré. Les cordes vibrèrent si fort que tout le palais en retentit. Son habileté égalait sa vigueur, grandes toutes deux. La viole eut des sons de plus en plus doux. C'est ainsi qu'il

berça dans leurs lits les guerriers inquiets. Quand il remarqua qu'ils étaient endormis, il reprit son bouclier et alla se poster devant la tour, afin de garder les Burgondes contre les hommes de Kriemhilde.

Vers le milieu de la nuit, un peu plus tôt peut-être, Volker vit briller un casque au loin dans les ténèbres. « Ami Hagen, dit-il, un danger s'annonce qu'il nous faut repousser ensemble. J'aperçois des guerriers en armes debout devant le palais. Si je ne me trompe, ils se disposent à nous attaquer. — Silence, dit Hagen, laissez-les approcher. Avant qu'ils ne nous découvrent, les casques danseront sur leurs têtes, sous les coups de nos épées à nous deux. Nous les renverrons à Kriemhilde bien mal en point. »

L'un des guerriers huns remarqua bientôt que la porte était gardée. « Notre projet, dit-il tout de suite, devient irréalisable. Je vois le ménétrier posté en sentinelle. Sa tête est coiffée d'un casque brillant, dur et solide; les mailles de sa cuirasse flamboient comme du feu. Près de lui se tient Hagen. Les étrangers sont sous bonne garde. » Aussitôt les Huns s'en retournèrent. Voyant cela, Volker dit en colère à son compagnon : « Laissez-moi m'éloigner du palais pour rejoindre ces gens; j'ai des comptes à leur demander. — Non, dit Hagen, je vous en prie, ne le faites pas. Si vous vous éloigniez, les Huns pourraient nous mettre en un

KRIEMHILDE PRÉPARE LE MASSACRE

tel danger que je serais obligé de me porter à votre secours, laissant nos amis exposés au massacre. Pendant que nous serions engagés dans la lutte, deux ou quatre de nos ennemis n'auraient qu'un bond à faire pour être au palais et y causer un désastre irréparable.» Volker répliqua : « Permettez-moi du moins de leur faire savoir que je les ai vus, pour que ces misérables ne puissent nier qu'ils ont voulu agir en félons. » Aussitôt Volker cria aux Huns : « Qu'avez-vous à vous promener ainsi en armes, hommes de Kriemhilde ? Si vous voulez aller à la maraude, nous sommes prêts, mon camarade et moi, à vous venir en aide. »

Personne ne répondit. « Honte à vous, criminels et lâches, s'écria le ménétrier en colère. Vous vouliez nous assassiner pendant notre sommeil. Jamais on ne s'est conduit de la sorte envers les loyaux guerriers que nous sommes. »

La reine, en apprenant que ses émissaires avaient échoué, fut désolée, comme bien on se l'imagine. Elle recourut à d'autres moyens de satisfaire son farouche désir de vengeance.

XXVII

KRIEMHILDE PRÉPARE LE MASSACRE DES NIBELUNGEN

En présence de la grande masse de guerriers rassemblés autour de lui, Attila comprit qu'ils ne

tiendraient pas tous dans une salle. C'est pourquoi, le temps étant beau, il ordonna de dresser les tables dans un verger.

La reine Kriemhilde se rendit dans la salle où se trouvait Dietrich de Bern; elle désirait s'entretenir avec lui. Le héros lui fit bon accueil et lui demanda ce qui l'amenait. En pleurant et en gémissant, elle lui dit : « Bon ami Dietrich, je viens implorer ton aide; je veux te prier de me prêter main forte pour venger ma grande misère qui a pour cause le meurtre du valeureux Siegfried. C'est un crime que doivent expier Hagen, Gunther et ses frères. Si tu consens, je te donnerai tout l'or et tout l'argent que tu désireras et, de plus, je te soutiendrai si tu veux franchir le Rhin pour te venger d'Ermanarich. » Le roi Dietrich répondit : « Madame, en vérité, je ne puis faire ce que vous désirez et, si quelqu'un y consent, il agira contre mon conseil et contre ma volonté, car vos frères sont mes meilleurs amis; mon devoir est de ne leur rendre que de bons offices. »

Kriemhilde se retira en pleurant. Elle alla dans la salle où était le duc Bloedel, frère d'Attila, et lui dit : « Seigneur Bloedel, veux-tu m'aider à venger mon infortune? Je songe, le cœur meurtri, à la conduite des Nibelungen envers le valeureux Siegfried et je voudrais, avec ton secours, les châtier de leur crime. Si tu m'accordes ton aide, je te donnerai un grand royaume et je comblerai tous

tes désirs. » Bloedel répondit : « Madame, si je vous écoutais, je m'attirerais la violente colère d'Attila, car il a les meilleurs sentiments à l'égard des Nibelungen. »

La reine se rendit alors auprès d'Attila et lui tint ce langage : « Roi Attila, où est l'or, où est l'argent que mes frères t'ont apporté? » Le roi répondit qu'ils ne lui avaient apporté ni or, ni argent, mais que néanmoins il traiterait ses hôtes avec les honneurs qui leur étaient dus. La reine continua en ces termes : « Seigneur, qui donc vengera l'affront qui m'a été fait, si tu t'y refuses ? La plus grande douleur de ma vie a été l'assassinat de Siegfried. Sois bon pour ton épouse, seigneur et maître, et venge-moi. Ce sera en même temps le moyen de t'emparer du trésor des Nibelungen et de tout leur pays. » Le roi l'interrompit : « Femme, n'insiste pas davantage et ne répète pas tes paroles. Comment oserais-je trahir mes beaux-frères, alors qu'ils sont venus en toute confiance ? Je te défends, à toi et à qui que ce soit, de leur vouloir du mal. »

Tandis que Kriemhilde partait fort en colère, Attila se rendit au verger où devait avoir lieu le festin. Il appela ses hôtes auprès de lui. Tous entrèrent dans l'enclos, les Nibelungen avec leurs casques, leurs brillantes cuirasses et leurs épées tranchantes. Ils avaient mis leurs boucliers et leurs lances en lieu sûr, sous la garde de leurs

varlets. D'autres varlets, au nombre de vingt, étaient placés à la porte du verger, avec ordre de prévenir leurs maîtres, s'il se produisait une querelle ou une trahison. C'étaient Hagen et Gernot qui avaient eu l'idée de ces précautions.

Pendant ce temps, la reine alla trouver un chef nommé Iring et lui dit : « Iring, mon bon ami, veux-tu venger ma honte ? Ni Attila, ni Dietrich, ni personne n'y a consenti. — De quoi désirez-vous qu'on vous venge, Madame, demanda Iring, et pourquoi pleurez-vous si amèrement ? » La reine répondit : « Un souvenir obsède ma pensée : le meurtre de Siegfried. C'est lui que je voudrais venger, si quelqu'un me prêtait son appui. » Saisissant le bouclier d'Iring, revêtu de lames d'or, elle ajouta : « Iring, mon bon ami, si tu consens à servir ma vengeance, je te donnerai tout l'or que tu pourras entasser dans ce bouclier et je te serai en outre toujours dévouée. » Iring lui dit : « Ce sont de grandes richesses que vous m'offrez, Madame, mais ce qui m'est plus précieux encore, c'est votre amitié. » Il se leva, prit ses armes, appela ses guerriers et leur ordonna de s'armer également. Il en réunit cent. La reine lui prescrivit de ne laisser entrer au verger aucun des Nibelungen qui étaient encore dehors, ni de laisser sortir vivant aucun de ceux qui étaient dedans.

LE BANQUET SANGLANT

La reine se hâta d'entrer au jardin où se donnait le festin et gagna son siège. Décidée à provoquer une bataille, elle ordonna de faire venir à table le fils qu'elle avait eu d'Attila. Le désir de vengeance a-t-il pu jamais pousser une femme à un forfait plus abominable? Aussitôt quatre hommes allèrent chercher Ortlieb, le jeune prince, et le placèrent à la table des rois, où se trouvait également Hagen. L'implacable ressentiment de la mère devait amener la mort de l'enfant.

A la vue de son fils, Attila, tendrement ému, dit aux frères de sa femme : « Regardez, mes amis, voici mon fils unique et celui de votre sœur. Son existence peut avoir pour vous de grands avantages. S'il tient de race, il sera un guerrier hardi et noble, fort et de belle prestance. Si je vis encore quelque temps, je lui donnerai douze royaumes. Muni d'une telle puissance, Ortlieb vous rendra maint service. C'est pourquoi, je voudrais vous prier, chers amis, d'emmener avec vous le fils de votre sœur, lorsque vous retournerez vers le Rhin, et de traiter cet enfant avec affection. Élevez-le dans l'honneur jusqu'à l'âge d'homme. Si quelqu'un vous fait du tort dans vos pays, Ortlieb, dès qu'il sera devenu grand, vous aidera à vous

venger.» Kriemhilde écoutait, pensive, ces paroles. Hagen dit alors : « Nos chefs auraient sujet de mettre leur confiance en Ortlieb, si seulement il atteignait la taille d'homme. Mais le jeune prince n'a pas l'air destiné à une longue vie. On ne me verra pas souvent aller à son palais. » Le roi regarda Hagen avec tristesse; cependant il ne laissa point voir combien il avait l'âme accablée. Tous les chefs partagèrent le chagrin d'Attila; ils étaient gênés par les propos insolents qu'avait tenus leur compagnon.

L'enfant courut vers sa mère et l'embrassa. Elle lui dit : « Mon fils chéri, si tu veux ressembler aux hommes de ta race, si tu as du cœur, tu iras vers Hagen. Pendant que, penché sur la table, il mettra de la nourriture dans son assiette, tu lèveras ton poing et tu lui frapperas le menton de toutes tes forces. Tu seras un brave guerrier, si tu oses faire ce que je te dis. » L'enfant courut aussitôt du côté de Hagen et, pendant que celui-ci se penchait en avant, il lui porta un coup de poing au menton avec une vigueur étonnante chez un garçon si jeune.

Hagen saisit de sa main gauche l'enfant par les cheveux et dit : « Ce n'est pas de ton propre mouvement que tu as agi, ni par la volonté du roi ton père; tu as été poussé par ta mère. Cette fois, il t'en coûtera de lui avoir obéi. » De sa main droite, Hagen tira son épée du fourreau, trancha la tête

de l'enfant et la lança à Kriemhilde en pleine poitrine. « Dans ce verger, dit-il, nous buvons du bon vin qui nous coûte cher; je viens de régler un premier compte avec la reine. » Il brandit une seconde fois son épée, la fit tournoyer au-dessus de Volker et trancha la tête au précepteur du jeune prince, en disant : « La reine a été payée selon son mérite; toi, tu as reçu ton salaire pour l'éducation que tu as donnée à cet enfant. »

Attila bondit de son siège, en criant : « Levez-vous, Huns! Aux armes, tous mes guerriers! Massacrez les Nibelungen! »

Tous les convives se levèrent précipitamment. Les Nibelungen, l'épée nue, se ruèrent vers l'issue du verger. Mais Kriemhilde avait étendu devant la porte des peaux de bœufs fraîches et sanglantes. Les Nibelungen, dans leur course, glissaient sur les peaux et tombaient. Iring, placé à la porte avec sa troupe, en massacra un grand nombre. Plusieurs centaines d'étrangers jonchèrent le gazon ensanglanté.

Quand ils s'aperçurent du carnage qui les attendait à la sortie, les Nibelungen rebroussèrent chemin et se jetèrent sur les Huns qui étaient à l'intérieur du jardin. Ils ne firent trêve qu'après avoir exterminé tous ceux qui n'avaient pas réussi à s'enfuir.

Attila monta sur une tour. De là-haut, il excita ses hommes à l'attaque contre ses beaux-frères.

Quant à Dietrich de Bern, il rentra dans ses quartiers avec toute sa troupe; c'était, pensait-il, un grand malheur, de voir ses bons amis s'entretuer. La reine Kriemhilde, de son côté, passa toute la journée à se faire apporter tout ce qu'Attila possédait en fait de cuirasses, de casques, de boucliers, d'épées, et elle arma quiconque était disposé à se battre. De temps en temps elle allait dans la ville pour stimuler des gens à la lutte. Elle criait que, si l'on voulait avoir de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, il n'y avait qu'à fondre sur les Nibelungen et à les exterminer.

La bataille fit rage entre les Huns qui s'efforçaient de pénétrer dans le jardin et les Nibelungen qui s'y défendaient. Des deux côtés beaucoup d'hommes tombèrent; cependant les Huns en perdirent la moitié plus que les Nibelungen. Or, voici que de la campagne et d'autres villes accoururent de nouveaux combattants, qui portèrent au double l'armée d'Attila.

Hagen dit à Gunther : « Nous avons beau abattre de nombreux ennemis, il en vient toujours davantage des campagnes, et c'est comme si nous n'avions rien fait. C'est mon grand souci, que nous n'arrivions pas à sortir de ce jardin. Les Nibelungen auront forcément le dessous, tant que les Huns pourront les accabler à distance à coups de javelots et de flèches, au lieu de lutter corps à corps. Le combat restera inégal, si nous ne pou-

L'INCENDIE

vons nous servir contre les Huns de nos armes tranchantes. C'est pourquoi je propose que nous fassions un effort valeureux pour sortir d'ici. »

Les Nibelungen s'élançèrent alors avec une telle vigueur hors du jardin que les Huns furent foulés aux pieds ou s'enfuirent en bandes nombreuses vers leurs quartiers. Les vainqueurs reformèrent leurs rangs et se comptèrent. Ils restaient sept cents; trois cents avaient péri.

XXIX

L'INCENDIE

Les guerriers de Bloedel, au nombre de mille, étaient prêts au combat. Ils se rendirent à la salle où Dancwart était à table avec les varlets. Une terrible mêlée s'engagea. « Défendez-vous, misérables, s'écria Bloedel. Vous ne sortirez pas vivants d'ici. Votre mort doit expier le mal fait à Kriemhilde. » Dancwart bondit de sa place; il tira son épée longue et acérée et en asséna un coup si violent à Bloedel que la tête du Hun roula sur le sol.

Lorsque les guerriers de Bloedel virent leur chef tué, ils se précipitèrent, pour le venger, sur les varlets, en brandissant furieusement leurs épées. Les Burgondes, qui étaient sans armes, retirèrent de dessous les tables de longs escabeaux. Des coups pesants tombèrent sur les

casques et les bosselèrent. Avec quelle vigueur les étrangers se défendirent ! Ils chassèrent de la salle leurs ennemis armés, après en avoir abattu plus de cinq cents ; leur troupe ruisselait de sang. Mais une nouvelle armée de deux mille Huns marcha contre eux. A quoi pouvait leur servir tout leur courage ? Leur perte était inévitable. Écoutez cette chose merveilleuse et monstrueuse ! Neuf mille varlets gisaient morts sur le sol. Dancwart seul restait debout, faisant face aux assaillants. « Arrière, les Huns, cria-t-il. Laissez-moi sortir, pour que le grand air me rafraîchisse après la fatigue du combat. » Et il s'avança d'un pas intrépide. Des deux côtés les ennemis bondissaient sur lui, mais il se fraya un chemin à travers leur masse, pareil au sanglier qui dans la forêt passe au milieu des chiens.

Arrivé à la porte d'une salle où étaient rassemblés les Nibelungen, Dancwart s'écria : « Hagen, vous restez trop longtemps au repos. Les varlets sont étendus morts dans leur logis. — Qui a fait cela ? » demanda Hagen. — « C'est Bloedel avec ses gens, mais il l'a payé cher, je vous assure ; je lui ai tranché la tête de mes mains ! »

Devant le palais se tenait Attila entouré de plusieurs milliers de Huns. Volker et Hagen allèrent auprès de lui, et Hagen lui dit sans ambages : « Un chef comme toi devrait se battre au premier rang. C'est ainsi que font les maîtres qui savent

pourfendre les casques. » Attila était brave; il saisit son bouclier. « Ne vous exposez pas au danger, lui dit Kriemhilde ; offrez plutôt à vos sujets des masses d'or, car, si Hagen vous atteint, vous êtes un homme perdu. » Le roi avait trop de courage pour se dérober au combat; beaucoup de nos princes d'aujourd'hui seraient moins vaillants; il fallut le retenir par la courroie de son bouclier. Hagen l'accabla de railleries, qui mirent Kriemhilde en colère. Elle cria : « Celui qui abattra Hagen et m'apportera sa tête recevra de ma main le bouclier d'Attila rempli d'or et je lui donnerai en outre des châteaux forts et des terres. »

Le margrave de Danemark, Iring, dit d'une voix forte : « Voilà longtemps que j'ai fondé sur l'honneur tous mes actes et que je me suis signalé dans les batailles. Qu'on m'apporte mes armes ; je veux tenir tête à Hagen. » Les deux guerriers s'affrontèrent furieusement. Iring de Danemark brandit haut son javelot. Se couvrant de son bouclier, il monta les degrés et fonça sur son adversaire à l'entrée de la salle. Le choc fit un bruit tel que tout le palais, la grande salle et les tours en retentirent. Le Danois eut le dessous. Hagen, ramassant un javelot, le lança si vigoureusement que l'arme resta fixée dans la tête d'Iring. Ce coup terrible mit fin aux jours du margrave.

Le landgrave Irnfried de Thuringe et Hawart de Danemark se ruèrent vers la salle, suivis de

mille guerriers. Un fracas épouvantable s'éleva. Irnfried porta des coups si rudes à Volker que la cuirasse du ménétrier jeta des étincelles et que les mailles de son haubert se rompirent. Cependant le landgrave tomba mort aux pieds du Burgonde. Hawart s'écroula de même, terrassé par Hagen.

Les Danois et les Thuringiens, voyant que leurs chefs avaient péri, s'élançèrent avec rage pour forcer la porte de la salle. « Faites-leur place, cria Volker, laissez-les entrer, afin qu'à l'intérieur ils reçoivent ce qu'ils cherchent et que, par leur mort, ils méritent les cadeaux que leur a faits la reine. » Il y en eut mille quatre qui pénétrèrent dans le palais. Les épées lancèrent des éclairs avec un sifflement terrible. Tous les assaillants furent massacrés. Peu à peu les bruits s'éteignirent, le silence se fit, le sang coulait par les trous percés dans le mur et s'engouffrait dans les tuyaux de descente. Les Burgondes déposèrent leurs armes et s'assirent pour prendre du repos. Devant la porte, Volker resta debout, attendant que quelqu'un vînt encore se battre.

« Débarrassez-vous maintenant de vos casques, dit Hagen. Mon compagnon et moi, nous veillerons sur vous et, si les Huns veulent livrer un nouvel assaut, je donnerai l'alarme. » Beaucoup de Burgondes enlevèrent leurs casques; ils avaient pour sièges les cadavres de leurs ennemis, étendus dans des flots de sang.

L'INCENDIE

Encore avant le soir, le roi et la reine excitèrent les Huns à une nouvelle attaque. Vingt mille hommes leur obéirent. La violente bataille dura jusqu'à ce que la nuit y mit fin. Les Burgondes se défendirent en héros tout le long de ce terrible jour d'été. Dans les ténèbres, l'angoisse les saisit. Une mort rapide, pensaient-ils, ne valait-elle pas mieux que l'attente d'horribles tourments? Ces fiers lutteurs demandèrent une trêve. Leurs trois chefs, rouges de sang, souillés par la sueur, sortirent du palais. Attila et Kriemhilde vinrent à leur rencontre. Attila leur dit : « Que désirez-vous de moi? Si vous pensez obtenir la paix, ce sera difficile. Après le coup si cruel que vous m'avez porté et que je vous ferai expier si je reste en vie, après le meurtre de mon fils et de beaucoup de mes proches, trêve et pardon vous seront refusés sans pitié. — Tuez-nous loin de notre pays, dit Ger- not au roi des Huns; laissez-nous du moins sortir au grand air; cette grâce vous fera honneur. Quel que soit le sort qui nous attende, faites vite. Vous avez tant de troupes fraîches que, si vous les lancez contre nous, épuisés comme nous le sommes, elles nous extermineront. Combien de temps notre supplice doit-il durer? » Les Huns inclinaient à laisser les Burgondes sortir de la salle. Lorsque Kriemhilde s'en rendit compte, elle entra dans une violente colère et la trêve fut refusée. « Si vous acceptez de me livrer Hagen en otage, proposa-

t-elle aux trois chefs, je consentirai à vous laisser la vie; après tout, vous êtes mes frères, nous sommes les enfants d'une même mère; je déciderai les guerriers qui m'entourent à vous faire grâce. — Que le ciel nous en garde, s'écria Ger- not. Quand même nous serions ici mille de ta famille, nous péririons tous plutôt que de te livrer un seul de nos hommes. Cela, jamais! » Alors Kriemhilde dit aux Huns : « Mes amis, avancez- vous vers les degrés du perron et vengez mes souffrances; je vous en aurai une reconnaissance éternelle. Il faut que Hagen soit puni de son insolence. Ne laissez pas un seul Burgonde sortir du palais; je ferai mettre le feu aux quatre coins de la salle, et c'est ainsi que toutes mes misères seront vengées. »

En un clin d'œil les Huns furent prêts. Ceux des Burgondes qui étaient encore dehors furent refoulés dans la salle à coups d'épée et de javelots, au milieu d'un grand fracas. Loyalement les chefs et les vassaux jurèrent de ne point se séparer. Tous étant réunis à l'intérieur, Kriemhilde ordonna d'allumer l'incendie. Sous le souffle du vent, le palais fut vite un brasier. Gagnés par les flammes, les Burgondes s'écriaient : « Quel supplice épouvantable! Il vaudrait mieux mourir en nous battant. De quelle horrible façon la reine assouvit sur nous sa colère! » L'un des malheureux enfermés gémit : « Il nous faut mourir, malgré

toutes les belles paroles que le roi nous a adressées à notre arrivée. Dans cette fournaise une telle soif me torture que je vais en perdre le souffle. »

Hagen dit alors : « Braves compagnons, que celui que la soif tourmente boive du sang. Par une chaleur pareille, c'est encore meilleur que le vin. » Un des combattants s'approcha d'un mort, s'agenouilla à la hauteur de la blessure et, après avoir enlevé son casque, se mit à boire le sang qui coulait. Quoiqu'il n'en eût pas l'habitude, le breuvage lui parut excellent. « Grâce vous soient rendues, dit-il, seigneur Hagen, pour m'avoir indiqué un si bon moyen de me désaltérer. Rarement on m'a servi d'aussi fameux vin. Je vous bénirai tant que je vivrai. » Quand les autres entendirent que le breuvage avait bon goût, beaucoup se mirent à leur tour à boire du sang. Leur corps puisa des forces nouvelles. Les brandons tombaient en masse dans la salle sur la tête des Burgondes ; ceux-ci les secouaient et, avec leurs boucliers, les faisaient rouler à leurs pieds. La chaleur et la fumée leur causaient les plus cruelles souffrances. Hagen criait : « Serrez-vous contre les murs ; évitez que les brandons touchent aux courroies de vos casques ; noyez-les avec vos pieds dans le sang. Quelle triste fête nous offre la reine ! »

Le supplice dura toute la nuit. Volker et Hagen continuaient à garder la porte, appuyés sur leurs boucliers, prêts à repousser de nouvelles attaques

des Huns. Le ménétrier dit à son compagnon : « Rentrons dans la salle. Nos ennemis s'imagineront que nous avons tous succombé. Mais ils trouveront encore à qui parler. » Attila pensait que les étrangers avaient tous péri, épuisés de fatigue ou étouffés par les flammes. Cependant il y avait encore, à l'intérieur du palais, six cents rudes guerriers. Les guetteurs huns voyaient que chefs et vassaux restaient en vie malgré d'atroces souffrances. Ils firent savoir à Kriemhilde qu'un grand nombre de Burgondes étaient encore valides. La reine ne voulut pas croire qu'il y avait des survivants.

Les Burgondes, comprenant qu'il ne fallait pas espérer trouver grâce, résolurent de vendre chèrement leur vie. Au matin, de nouveaux combats les mirent en péril ; une pluie de javelots s'abattit sur eux. Ils se défendirent avec une noble bravoure contre les Huns qu'excitait le désir de gagner l'or de Kriemhilde et qui obéissaient aux ordres du roi. En voyant une bande nombreuse s'avancer vers la salle, Volker s'écria : « Nous sommes toujours là. Je n'ai jamais vu gens plus avides de se battre que ces Huns qui ont reçu de l'or de leur maître. »

Que dire de plus ? Douze cents hommes se précipitèrent à plusieurs reprises sur les Burgondes ; ceux-ci arrêtaient leur élan en taillant dans leurs chairs. Le sang coulait à flots des blessures profondes. Tous les guerriers d'Attila périrent.

LA MORT DU MARGRAVE RUDIGER

Au matin, lorsque le margrave Rudiger vint au palais et qu'il vit des deux côtés l'épouvantable carnage, il pleura de toute son âme. « Malheur à moi d'être né, gémit-il. Pourquoi faut-il que personne ne puisse empêcher ce désastre ! Si vif que soit mon désir de rétablir la paix, le roi ne l'accordera pas à cause de tous les dommages qu'il a subis. » Il fit demander à Dietrich s'il ne pensait pas qu'à tous deux, ils pourraient détourner le sort qui menaçait les rois. Le héros de Bern répondit : « Qui réussirait à écarter ce malheur ? Attila s'oppose à toute entente. »

Un guerrier hun, voyant Rudiger qui versait des larmes, dit à la reine : « Regardez comme il se tient là, lui qui cependant a le plus de puissance ici, lui qui commande à tout, hommes et pays. Combien de châteaux forts il a reçus de la munificence du roi ! Dans tous ces combats il n'a pas seulement porté un coup qui vaille. Il me semble qu'il s'inquiète peu de ce qui se passe, pourvu qu'il ait des richesses à souhait. On le prétend plus brave que qui que ce soit ; dans toutes ces alarmes, il ne l'a guère laissé paraître. » Le loyal margrave regarda tristement l'homme qui tenait ce propos. Il pensa : « Tu paieras cher ces paroles. Tu

prétends que je suis un lâche; tu aurais mieux fait de retenir ta langue. » Le poing serré, il se précipita sur le Hun et, d'un vigoureux coup, l'étendit mort à ses pieds. « Meurs, lâche et méchant! s'écria-t-il. N'ai-je pas ma part suffisante de peine et de souffrance? De quel droit me reproches-tu de m'abstenir dans le combat? Moi aussi, j'aurais des raisons d'en vouloir aux étrangers et de leur faire sentir ma colère, si j'oubliais que c'est moi qui les ai amenés en ce pays. Après que j'ai été leur guide, il m'est défendu de porter la main sur eux. — Est-ce là tout le secours que vous nous apportez? dit alors Attila au margrave. N'avons-nous pas trop de morts déjà, pour qu'il soit nécessaire d'en augmenter le nombre? En tuant un de mes guerriers, vous avez commis une grande faute. » La reine survint. Elle avait vu, elle aussi, le meurtre du Hun par le margrave irrité. Elle poussa des plaintes éperdues et accabla Rüdiger de reproches : « Qu'avons-nous fait pour que vous ajoutiez à la douleur du roi et à la mienne? Vous avez affirmé sans cesse que, pour nous servir, vous risqueriez votre honneur et votre vie. J'entendais beaucoup de gens vous décerner le prix de vaillance. Souvenez-vous des promesses que vous m'avez faites par serment, lorsque vous m'avez conseillé d'épouser Attila. Vous vouliez, disiez-vous, être à nos ordres jusqu'à notre mort. Voici le moment où votre appui me serait plus

nécessaire que jamais, dans la misère où je suis. — Je ne le nie pas, répondit le margrave; je me suis engagé à risquer pour vous mon honneur et ma vie, mais je n'ai pas juré de charger mon âme d'un crime impardonnable. Songez que c'est moi qui ai conduit les illustres princes à cette fête. »

A son tour Attila se mit à supplier. La reine et lui se jetèrent aux pieds du margrave. Celui-ci, le cœur navré, s'écria : « Malheur à moi, d'avoir vécu jusqu'à ce jour ! Il me faut renoncer à l'honneur, à la loyauté, au devoir. Hélas ! Pourquoi la mort ne me délivre-t-elle pas de cette dure nécessité ! Quelque parti que je prenne, j'aurai bassement agi. Si je ne me décide d'aucun côté, tout le monde me honnira. » Le margrave était tenté de résister aux prières du roi et de la reine, dans la crainte de l'opprobre qui tomberait sur lui, s'il tuait un Burgonde. « Roi, dit-il, reprenez tout ce que je tiens de vous, terres et châteaux forts; je n'en veux rien garder; je veux à pied m'en aller en exil. — Qui donc alors me défendrait ? demanda le roi. Je te donne tout, châteaux et terres, pour que tu me venges de mes ennemis; je partagerai ma puissance avec toi. » Rudiger répondit : « Que faire ? Je les ai invités dans mon manoir; je leur ai cordialement offert boisson et nourriture; je leur ai distribué des cadeaux. Comment pourrais-je vouloir leur mort ? J'ai donné ma fille au vaillant Giselher. Elle n'aurait pu trouver en ce

monde un époux qui eût davantage le sentiment du devoir et de l'honneur, une âme aussi loyale ; il est en même temps riche en biens. Je n'ai jamais vu de prince orné de tant de vertus à un âge si jeune. » Kriemhilde redoubla ses efforts. « Noble Rudiger, supplia-t-elle, laissez-vous émouvoir par notre malheur à tous deux. Songez que jamais personne n'a reçu des hôtes aussi haïssables. » Le margrave répondit : « Il me faut donc aujourd'hui payer les bienfaits dont vous m'avez comblé ! Mourons, puisqu'il le faut, et tout de suite. Je recommande à votre bonté ma femme et mes enfants, avec tous les malheureux de Bechelaren. »

Rudiger s'éloigna tristement et se rendit auprès de ses guerriers. « Armez-vous, tant que vous êtes, leur dit-il. Il faut, hélas ! que je combatte les hardis Burgondes. » Les varlets apportèrent les armes et bientôt le margrave conduisit à la bataille cinq cents de ses vassaux.

Giselher, à la vue de son beau-père qui s'avancait, casque en tête, s'imagina qu'il arrivait avec les intentions d'un ami. Comment aurait-il pu supposer le contraire ? « Quel bonheur pour moi, s'écria-t-il, de m'être allié au cours de ce voyage avec une telle famille ! Voilà une union qui va nous être utile et je m'en félicite vivement. — Je ne sais d'où vous vient votre confiance, dit Volker. Avez-vous jamais vu des guerriers venir en si grand nombre, casque en tête, l'épée à la main,

pour conclure amitié? Rudiger veut à nos dépens mériter ses châteaux forts et ses terres. » Le margrave cria dans la salle : « Vaillants Nibelungen, défendez-vous. Je devais vous être utile, et me voici devenu votre adversaire. Jusqu'ici nous étions amis, et voici qu'il me faut vous être infidèle. » Ce langage effraya les Nibelungen. Falloit-il, après tous les maux qu'ils avaient endurés, se battre encore avec un héros qu'ils aimaient? « Que le ciel vous garde, dit Gunther, de nous retirer votre amitié et de manquer à votre loyauté dont nous étions si sûrs! Je vous tiens en trop haute estime pour vous croire capable d'une telle conduite. — Je ne puis éviter ce malheur, répondit le margrave. Mon devoir m'oblige à me battre avec vous. Défendez-vous, si vous tenez à la vie. — Renoncez à cette lutte, Rudiger, dit Gernot. Vous nous avez accueillis avec une bonté dont nous voudrions nous montrer à jamais reconnaissants. Regardez dans ma main l'épée que vous m'avez donnée. Elle ne m'a pas quitté au milieu de toutes nos infortunes. Sous sa lame tranchante, d'un métal pur et solide, maint guerrier a succombé. Si vous persistez à marcher contre nous, si vous abattez l'un des compagnons qui me restent, c'est par votre propre épée que vous périrez; j'en serai fâché pour vous et pour votre admirable femme. — Que faites-vous, Rudiger! s'écria Giselher. Nous avons tous de l'affection pour vous, et vous y

répondez mal. Voulez-vous avant l'heure rendre veuve votre fille? — Gardez-lui votre foi, dit Rudiger, si vous sortez vivant d'ici. Ne faites pas expier à ma fille ma conduite envers vous. — Elle mérite que je lui conserve mon amour, répondit Giselher. Cependant si les hommes de ma famille qui sont dans cette salle doivent tomber sous vos coups, les liens qui m'unissent à votre fille seront rompus. — Que le ciel ait pitié de nous! » s'écria Rudiger.

Les guerriers du margrave levèrent les boucliers pour aller attaquer les étrangers. Du haut des marches, Hagen dit d'une voix forte : « Attendez un instant, Rudiger. Laissez-nous, dans le danger qui nous presse, vous adresser un dernier appel. Quel bien notre mort fera-t-elle à Attila? Je suis en grand souci. Le bouclier que m'avait donné dame Gotelinde a été mis en pièces par les Huns. C'est en ami que je l'avais emporté au royaume d'Attila. Si seulement j'en avais un autre, aussi solide que celui que vous avez au bras, je n'aurais plus besoin de cuirasse dans les batailles. — Je t'abandonnerai volontiers le mien, en dépit de Kriemhilde, répondit Rudiger. Prends-le, Hagen, mets-le à ton poing. Ah! si tu pouvais l'emporter au pays des Burgondes! » A la vue de cette offre généreuse, les yeux de beaucoup de guerriers se remplirent de larmes brûlantes. Ce fut le dernier cadeau que fit Rudiger de Bechelaren.

Hagen, tout farouche et dur qu'il était, reçut, le cœur ému, le bouclier que lui abandonnait le héros si proche de sa dernière heure. « Je vous montrerai ma reconnaissance, dit-il au margrave, en renonçant à porter ma main sur vous, quand même vous massacreriez tous les Burgondes. » Du haut des marches, Volker lança ces mots : « Puisque mon compagnon Hagen fait trêve avec vous, j'agirai comme lui. »

Sans attendre davantage, Rudiger fonça sur les Nibelungen, distribuant autour de lui des coups terribles. Volker et Hagen se tinrent à l'écart, fidèles à leur promesse. Cependant la porte de la salle était encore assez solidement gardée pour que le margrave eût à soutenir une âpre lutte. Gunther et Gernot le laissèrent entrer, afin de le tuer à l'intérieur. Giselher évita une rencontre qui lui aurait brisé le cœur; dans l'espoir de jouir encore de la vie, le jeune homme se dérobait devant le père de sa fiancée.

Les vassaux du margrave forcèrent l'entrée de la salle. Hagen et Volker bondirent sur eux, n'épargnant personne, sauf Rudiger lui-même. Celui-ci se portait de tous les côtés et faisait voir quel merveilleux lutteur il était. Gernot l'interpella : « Vous ne voulez donc faire grâce à aucun de mes hommes! Je ne puis supporter ce douloureux spectacle. Puisque vous m'enlevez tant de mes compagnons, il va falloir que l'épée que vous

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

m'avez donnée serve contre vous. A nous deux ! Je vais répondre de mon mieux au cadeau que vous m'avez fait. » Aussitôt les deux adversaires fondirent l'un sur l'autre en se couvrant de leurs boucliers. Mais rien ne pouvait résister à leurs épées tranchantes. Celle de Rudiger traversa le casque, dur comme pierre, de Gernot et fit jaillir un jet de sang. Par une prompte riposte, Gernot brandit celle qu'il avait reçue du margrave ; quoique blessé à mort, il fendit le bouclier de Rudiger et l'atteignit aux jointures du casque. Ce coup mit fin aux jours de l'époux de la belle Gotelinde. Les deux héros expirèrent en même temps, abattus l'un par la main de l'autre.

XXXI

DIETRICH DE BERN ENTRE DANS LA LUTTE

Dietrich de Bern, roi des Amelungen, ayant entendu dire que Rudiger était mort, voulut avoir des nouvelles plus sûres. Le cœur plein d'angoisse, il se tenait à une fenêtre. Il pria Hildebrand d'aller vers les étrangers pour apprendre d'eux ce qui s'était passé. Le vieux maître se mettait en route sans armes ni bouclier, lorsque le fils de sa sœur, Wolfhart, le blâma de son imprévoyance. « Si vous partez sans armes, dit ce guerrier farouche, les Nibelungen vous injurieront et vous revien-

dreux couvert de honte. Vos armes au contraire les tiendront en respect. » Le vieillard suivit le conseil de son neveu. Sans qu'il s'en fût aperçu, tous les hommes de Dietrich avaient revêtu leurs cuirasses et saisi leurs épées. Hildebrand, très contrarié, leur demanda quelles étaient leurs intentions. « Nous voulons vous accompagner, répondirent-ils. Notre présence empêchera peut-être Hagen de vous lancer de ces railleries dont il a l'habitude. » Ces paroles décidèrent le maître à donner son consentement.

Arrivé auprès des Nibelungen, Hildebrand posa son bouclier devant ses pieds et demanda ce qu'était devenu Rudiger. « Mon maître Dietrich, dit-il, m'a envoyé vers vous pour savoir si l'un des vôtres l'a tué, comme le bruit en court. Ce serait un malheur épouvantable. » Hagen répondit : « La nouvelle est exacte. Combien je souhaiterais que le messager vous eût trompés et que le margrave vécût encore ! » Entièrement certains désormais de la mort de Rudiger, les Amelungen, qui lui étaient fidèlement attachés, poussèrent des lamentations ; des larmes roulaient sur leurs mentons et leurs barbes. Étouffé par les sanglots, Hildebrand ne posa pas d'autres questions ; il dit seulement : « Faites porter le corps inanimé de Rudiger hors de la salle, de Rudiger avec qui toutes nos joies ont péri. Nous voulons honorer cet homme qui avait été si loyal envers tous. » Gun-

ther répondit : « La véritable fidélité se montre dans les hommages que nous rendons à nos amis tombés dans la lutte. Le margrave a droit aux vôtres; il vous était dévoué. » Wolfhart perdait patience. « Pendant combien de temps, dit-il, faudra-t-il que nous implorions encore? Puisque notre meilleur soutien a été tué, laissez-nous l'emporter pour que nous lui donnions la sépulture. » Volker répliqua : « Ce n'est pas nous qui vous le livrerons. Allez le prendre dans la salle où il est étendu, meurtri de blessures et baignant dans son sang. De la sorte vous vous acquitterez envers Rudiger de tous vos devoirs. » L'ardent Wolfhart reprit la parole : « Seigneur ménétrier, ne nous irritez pas davantage; vous nous avez déjà fait assez de mal. Si mon maître ne me le défendait, je vous mettrais en fâcheuse posture. Il nous faut rester tranquilles, puisque Dietrich nous interdit de nous battre. — C'est se montrer un peu trop poltron, fit le ménétrier, que de renoncer à la lutte pour ne pas enfreindre une défense. Je ne puis appeler cela un sentiment héroïque. » Hagen approuva ce langage de son compagnon.

La colère s'empara des Amelungen. Le bouillant Wolfhart brandit son bouclier et, comme un lion furieux, s'élança en avant, suivi des siens. Quelque rapide qu'il fût, le vieux Hildebrand arriva sur l'escalier avant lui et courut sus à Hagen. Des deux épées jaillit un tourbillon d'étincelles.

Mais le tumulte de la mêlée sépara les deux adversaires. Hildebrand, se tournant vers Volker, le frappa si vigoureusement que le bouclier et le casque du ménétrier volèrent en éclats. Ainsi périt le puissant Volker.

Pendant ce temps, Wolfhart courait de tous côtés, fauchant les hommes de Gunther. Giselher l'appela : « Venez vous mesurer avec moi. Il faut en finir. » Wolfhart bondit sur le jeune prince d'un mouvement si impétueux que le sang des morts étendus à ses pieds lui jaillit par-dessus la tête. Le fils de la belle Uote accabla de coups violents le vassal de Dietrich; il lui fit à travers la cuirasse une blessure mortelle. Se sentant atteint, Wolfhart lâcha son bouclier; d'un coup d'épée il fendit le casque et le haubert de Giselher. Les deux lutteurs s'étaient tués l'un l'autre.

Hagen, songeant au ménétrier abattu par Hildebrand, dit à celui-ci : « Je veux me venger sur vous de mon deuil. Vous avez massacré trop des nôtres. » L'épée qu'il avait prise à Siegfried le jour du meurtre tomba avec fracas sur l'armure du vieux maître et perça la cuirasse. Hildebrand eût peur que Hagen ne le frappât plus grièvement encore; il couvrit son dos de son bouclier et, perdant son sang, il s'enfuit devant son ennemi. Sur le lieu du combat il ne restait plus en vie que Gunther et Hagen.

Hildebrand alla porter à Dietrich les lamen-

tables nouvelles. Accablé de douleur, le chef des Amelungen s'écria : « Puisque tous mes hommes sont morts, c'est que le ciel m'abandonne. Malheureux Dietrich ! Moi qui étais autrefois un roi si puissant et si glorieux ! » Il alla chercher lui-même son armure, qu'il revêtit avec l'aide de Hildebrand. Ses gémissements remplirent tout le palais ; puis son cœur redevint celui d'un héros. Enflammé de colère, il saisit du poing son solide bouclier et se mit en route, accompagné de Hildebrand.

Quand il fut près de Hagen, celui-ci lui dit : « Notre amitié, ce me semble, va prendre fin, si grande qu'elle ait été. Je suis résolu à défendre âprement ma vie ; ou bien je périrai, ou bien je te tuerai. Engageons cette lutte avec courtoisie, sans que l'un reproche à l'autre son origine. » Dietrich répondit : « Je ne demande à personne de m'assister en ce duel ; je le veux loyal, selon les règles des combats. »

Pendant longtemps la lutte resta indécise. Les deux adversaires étaient épuisés et couverts de blessures. Dietrich à la fin s'irrita de cette ardente rencontre qui se prolongeait sans issue. « Vraiment, s'écria-t-il, c'est une grande honte que pendant une journée entière je sois obligé de me commettre avec le fils d'un elfe ! » Hagen riposta : « Pourquoi le fils d'un elfe vaudrait-il moins que le fils de diable que tu es ? » Cette

LA FIN DU MASSACRE

injure mit Dietrich dans une telle fureur que sa bouche lança des flammes. La cuirasse de Hagen s'échauffa au point de devenir rouge et de le brûler au lieu de lui être utile. Il dit : « Je suis prêt à faire la paix et à livrer mes armes. Ma cuirasse me brûle. Si, au lieu d'être un homme, j'étais un poisson, ma chair cuite à point pourrait se manger. » Dietrich lui passa les bras autour du corps et lui enleva sa cuirasse; puis il le ligota et le conduisit auprès de la reine. Il remit aux mains de Kriemhilde le plus fier guerrier qui eût jamais porté l'épée.

XXXII

LA FIN DU MASSACRE

Après ses cruelles douleurs, Kriemhilde eut un transport de joie. Dans son ravissement, elle embrassa Dietrich, en s'écriant : « Heureux soient à jamais ton corps et ton âme ! Tu m'as fait oublier toute ma misère. Je t'en serai reconnaissante jusqu'à l'heure de ma mort. » Dietrich répondit : « Accordez la vie sauve à Hagen, noble reine. Peut-être réparera-t-il un jour le mal qu'il vous a fait. Ne le punissez pas maintenant que vous le voyez enchaîné. » Sur ces mots, Kriemhilde ordonna de conduire Hagen dans un cachot, où il resta enfermé sans voir personne.

Gunther appela : « Où a passé le roi de Bern qui

m'a causé tant de dommages? » Dietrich alla au devant du Burgonde. La rage de celui-ci était si violente et si furieux son désir de vengeance, que c'est un miracle si son adversaire sortit vivant du combat. Mais il eut beau s'acharner; il fut vaincu par Dietrich, comme l'avait été Hagen, et garrotté à son tour, subissant ainsi un affront qui devrait être évité aux rois, mais Dietrich pensait que, s'il laissait les mains libres à Gunther et à son vassal, les deux redoutables guerriers continueraient les massacres. Il conduisit le captif devant Kriemhilde. La défaite de son frère soulagea la reine de mainte peine. « Soyez le bienvenu, dit-elle, Gunther, roi des Burgondes. — Je devrais vous remercier, ma noble sœur, répondit-il, si votre salut marquait un peu de bienveillance; mais je vous sais trop pleine de ressentiment pour que j'attache du prix à votre courtoisie envers moi ou envers Hagen. » Dietrich dit alors : « Noble reine, jamais on n'a livré en otage des guerriers aussi vaillants que ces deux Burgondes; je vous supplie d'être généreuse envers ces malheureux. » Kriemhilde promit de les traiter avec clémence, et Dietrich, les larmes aux yeux, prit congé d'elle.

Afin d'augmenter les souffrances des deux prisonniers, Kriemhilde les tint séparés, chacun dans son cachot, de telle sorte qu'ils ne se revirent plus jusqu'au moment où Hagen eut sous les yeux la tête coupée de Gunther.

La reine alla trouver Hagen. « Si vous vous décidez, lui dit-elle, à me restituer le trésor que vous m'avez volé, je consentirai à ce que vous rentriez sain et sauf au pays des Burgondes. » Hagen répondit : « Vos paroles sont inutiles, car j'ai juré de ne pas révéler l'endroit où est le trésor aussi longtemps qu'un de mes maîtres sera en vie. Je ne suis pas libre d'en disposer. — Cette raison ne m'arrêtera pas », dit la reine. Elle ordonna de trancher la tête à son frère. Elle saisit la tête par les cheveux et la porta devant Hagen. Brisé de douleur à cette vue sinistre, le prisonnier dit à Kriemhilde : « Tu es arrivée à tes fins ; les choses se sont passées comme je le prévoyais. Maintenant le roi des Burgondes est mort ; le jeune Giselher est mort et Gernot aussi. Personne ne sait plus où est le trésor, sauf moi. Eh bien, fille d'enfer, tu ignoreras à tout jamais où il est. » Elle répondit : « Vous me dédommangez mal des souffrances que vous m'avez causées. Du moins garderai-je l'épée de Siegfried, celle que portait mon bien-aimé le jour où je l'ai vu pour la dernière fois, le jour où par votre faute mon cœur s'est brisé. » Elle tira l'épée du fourreau sans que Hagen pût l'en empêcher, la souleva des deux mains et trancha la tête du héros.

La mort de Hagen remplit Attila de tristesse. « Hélas ! gémit-il, le voilà donc abattu par la main d'une femme, le plus intrépide des guerriers !

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

Quoique j'aie été son ennemi, je déplore sa perte.» Alors le vieux maître Hildebrand déclara : « Elle ne jouira pas de son forfait. Peu m'importe ce qui arrivera. Quoique Hagen m'ait fait courir un horrible danger, je vengerai la mort de ce brave. » Il s'élança sur Kriemhilde. Celle-ci, prise d'épouvante, poussa de grandes clameurs. Ce fut en vain ; Hildebrand la terrassa d'un violent coup d'épée.

Ils étaient donc tous tombés, tous ceux que le destin avait voués à la mort. Devant le cadavre sanglant de la reine, Attila et Dietrich fondirent en larmes, désolés jusqu'au fond du cœur d'avoir perdu parents, amis et vassaux. Elle était finie maintenant, finie dans la mort, toute cette grande splendeur. Le peuple était livré à la calamité. La fête préparée par le roi des Huns se terminait dans le deuil, tant il est vrai que de la joie finit toujours par naître la douleur.

Ici s'arrête cette histoire : elle s'appelle le *Désastre des Nibelungen*.





HISTOIRE DE LA LÉGENDE

Au massacre des Nibelungen ont succédé les massacres des théories qui ont tour à tour tenté d'expliquer l'origine et le développement de la légende. Les savants ne cessent de rompre des lances avec la véhémence belliqueuse qui entraînait les héros de l'épopée.

A la suite de la résurrection de la *Chanson des Nibelungen* au XVIII^e siècle, l'imagination des romantiques allemands se perdit en divagations sur la provenance et la signification primitive de ces fictions qui revoyaient le jour après un sommeil de plusieurs siècles. Les mythologues s'en donnèrent à cœur joie. Ils cherchèrent et découvrirent des parentés entre les personnages du poème et les héros ou les divinités de l'Inde. Dans les uns et dans les autres ils virent des personnifications des forces de la nature. Siegfried aux yeux brillants, au visage resplendissant de jeunesse vigoureuse, devenait l'hypostase des dieux de la lumière. Il était tué par les Nibelungen, les esprits des ténèbres, les fils des nuées et des brouillards, ou encore les génies qui travaillent dans les profondeurs obscures de la terre. Au héros inondé de clarté s'opposaient, dans la personne de Hagen, les puissances de l'ombre. Les trésors accumulés entre les mains des Nibelungen et que Siegfried leur arrache signifiaient les richesses du sol, les moissons que mûrit la lumière ou les métaux extraits par l'industrie humaine. Des vision-

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

naires interprétèrent les destinées des personnages par l'opposition des constellations; d'autres, plongeant encore plus profondément dans les mystères de la création, par des combinaisons de substances chimiques.

Les progrès de la philologie germanique n'arrêtèrent pas ces jeux de l'érudition et de la fantaisie; même des savants dignes d'admiration, comme les frères Grimm, succombent à l'intoxication romantique. Jacob Grimm s'obstine à rechercher dans les personnages de l'épopée des vestiges de leur divinité première. Chez un autre excellent esprit, Uhland, la recherche scientifique faisait contrepoids aux élans du poète; cependant l'équilibre est rompu au détriment de la science, lorsque Uhland fait naître la légende des impressions produites sur l'homme par le spectacle des phénomènes de la nature. Jusqu'à ces derniers temps, des savants, qui n'avaient pas l'excuse d'être des poètes, sont restés fidèles à la doctrine du mythe engendrant l'épopée.

Les bulles de savon du romantisme n'ont eu nulle part plus d'éclat et de fragilité que dans la page célèbre où Henri Heine, désespérant de faire comprendre aux Français la beauté de la *Chanson des Nibelungen*, imagina un rendez-vous nocturne de toutes les cathédrales gothiques d'Europe dans une immense plaine. Les deux tours de Notre-Dame de Paris deviennent des bras qui saisissent une épée et abattent la tête de la cathédrale la plus haute. Mais cette vision elle-même, pense le poète, ne donnerait aucune idée de ce que sont les personnages de la *Chanson*, « aucune tour n'est aussi élevée, aucune pierre n'est aussi dure que le farouche Hagen et que Kriemhilde altérée de vengeance ». Le morceau a grande allure sans doute, mais ce dont il nous donne surtout

HISTOIRE DE LA LÉGENDE

une idée, c'est de l'imprécision dans laquelle l'école romantique a laissé la genèse de la légende et du poème.

Il semblait que la philologie se fût armée d'une méthode plus rigoureuse le jour où Lachmann, guidé par l'exemple de Wolff qui avait nié l'unité des poèmes homériques, démolit le bloc de la *Chanson des Nibelungen* et prétendit n'en reconnaître la substance authentique que dans vingt chants artificiellement juxtaposés. Déchiqueter le poème en vingt lambeaux, c'était toucher à la base sur laquelle le poème reposait, c'est-à-dire à la légende. Celle-ci formait-elle un ensemble complet, un organisme cohérent, capable de se développer en absorbant et en s'assimilant d'autres matières, ou bien n'existait-elle qu'à l'état sporadique, dans des traditions dispersées, indépendantes les unes des autres ? Ce sont des problèmes que l'école de Lachmann n'a pas résolus.

Malgré l'autorité du chef et de disciples remarquables, tels que Müllenhoff et Scherer, la doctrine des chorizontes ne s'est pas maintenue. A la foule bigarrée des chanteurs qui se seraient, d'après elle, partagé le trésor des traditions, on opposa le poète unique, la personnalité déterminée qui aurait concentré dans ses mains puissantes la masse énorme des fictions léguées par le passé et façonné un chef-d'œuvre, admirable par l'enchaînement serré de toutes les parties. Quelques savants sont allés trop loin en donnant un nom à ce diascévaste de génie. Le chevalier de Kürenberg fut un des maîtres que l'on glorifia pour avoir couronné, par une réalisation suprême, le travail poétique des générations antérieures. Cette précision était trop téméraire. Plus circonspects, d'autres savants renoncèrent à percer l'anonymat du poète de la *Chanson des Nibelungen*. Con-

vaincus de l'impossibilité d'étudier à part, d'un côté la légende, de l'autre côté les poèmes où elle a pris corps, ils l'ont suivie dans les phases successives de son évolution ; ils ont cherché les formes qu'elle a prises dans les chants des divers âges, avec enrichissements de-ci, mutilations de-là, jusqu'au jour où l'ouvrier de la dernière heure, un *Spielmann*, un jongleur du XIII^e siècle, l'a fixée dans une œuvre immortelle en accommodant au goût raffiné de l'époque chevaleresque des récits dont les plus anciens étaient tout hérissés de rudesse germanique.

Cette méthode laisse encore la porte ouverte aux hypothèses. Les textes ne sont pas en quantité suffisante pour qu'on puisse porter des affirmations inattaquables. Les conclusions les plus récentes sont-elles assurées d'un avenir plus long que les théories qu'elles ont renversées ? Rappelons-nous la déclaration d'un personnage d'Ibsen, le Dr Stockmann, de *l'Ennemi du Peuple* : « Une vérité normalement bâtie vit régulièrement, mettons dix-sept, dix-huit, tout au plus vingt ans, rarement davantage... Ne parlez pas de vérités certaines ! » Et Pirandello nous glisse à l'oreille : « Chacun sa vérité. »

Il convient donc de n'accepter qu'avec prudence les derniers résultats acquis par la philologie. Il en est d'eux comme des médicaments à la mode dont il faut se hâter d'user tant qu'ils opèrent.

Eugen Mogk, l'un des premiers, quitta le sable mouvant des hypothèses aventureuses pour placer à l'origine de la légende de Siegfried ce que les naturalistes nommaient le document humain. Plutôt que d'appeler au secours les dieux de l'Inde, le soleil et la lune, la physique et la chimie, ne valait-il pas mieux chercher le

HISTOIRE DE LA LÉGENDE

germe de la fiction dans les mouvements éternels du cœur, dans l'empotement des passions élémentaires, de l'amour et de la vengeance ?

Une de ces femmes guerrières comme il s'en rencontrait beaucoup dans les tribus germaniques, s'éprend d'amour pour un guerrier incomparable. Ils échangent des serments, ils s'unissent, puis les hasards de la vie les séparent. L'homme est entraîné par les circonstances à contracter d'autres liens. La femme ne l'a pas oublié; elle épouse à contre-cœur un guerrier de beaucoup inférieur au premier. Le héros qui l'a abandonnée est un ami du mari qu'elle déteste; il a épousé la sœur de ce pâle personnage; il a même facilité le mariage odieux qu'elle subit. Elle continue d'aimer celui qui a causé son malheur, sans se douter que lui aussi a conservé pour elle un tendre sentiment. Désespérée de le voir dans les bras d'une autre, elle le fait tuer et meurt avec lui.

Des drames de ce genre se produisent à toute époque; ce sont, avec des variantes infinies, des faits-divers que les gazettes relatent chaque jour. On conçoit aisément qu'un événement semblable, de caractère éternellement humain, ait été raconté chez les Francs du v^e ou du vi^e siècle par ces poètes guerriers qui jouissaient d'une grande vogue à la cour des rois barbares et qui colportaient les nouvelles d'une résidence à l'autre. L'imagination de ces rhapsodes a amplifié la matière; ils y ont mêlé d'autres récits plus ou moins réels; ils y ont introduit des fictions populaires: combats avec des monstres, captives délivrées, conquête de trésors, nains malfaisants, breuvages magiques, corps invulnérables. L'histoire du vi^e siècle fournit des noms et peut-être plus que des noms; elle était pleine d'explosions de haine, de

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

cruelles vengeances, de carnages, dont l'écho se répercutait dans les narrations épiques. Que Sigebert, roi des Francs d'Austrasie, et sa femme Brunehaut n'aient de commun que le nom avec le Siegfried et la Brunhilde de la légende, c'est possible. Mais il serait téméraire de prétendre que ce Sigebert, adversaire de Chilpéric, mort assassiné, et que Brunehaut, l'implacable rivale de la non moins farouche Frédégonde, n'aient pas projeté leurs ombres sanglantes sur le tableau des luttes et des crimes que dominant les figures du héros sans peur, victime d'un noir complot, et de la vierge guerrière, victime de sa propre soif de vengeance.

C'est sur les bords du Rhin, chez les Francs ripuaires, que nous avons à placer l'éclosion d'un cycle de chants dont les amours tragiques de Siegfried et de Brunhilde, créatures humaines, constituent le fond.

Voici maintenant une autre histoire. Les Francs étaient en relations de voisinage, quelquefois amicales, plus souvent hostiles, avec les Burgondes. Ceux-ci, établis sur la rive gauche du Rhin, à Mayence, à Worms et à Spire, s'étaient ligués avec les Romains pour repousser l'invasion des Huns et avaient remporté une importante victoire en 430. Puis, s'étant brouillés avec leurs alliés, sous la conduite de leur roi Gundicarius, ils étaient battus par Aëtius et perdaient vingt mille hommes. En 437 une terrible nouvelle se répandit : Gundicarius et tous les siens avaient été exterminés par les Huns. L'émotion fut immense.

Seize ans après, un autre événement frappait les imaginations. Attila mourait subitement en 453. Avancé en âge, il s'était remarié avec une jeune fille nommée Ildico.

HISTOIRE DE LA LÉGENDE

Le soir du mariage il était gorgé de vin; il succomba dans la nuit à une hémorragie. Ses serviteurs, ne le voyant pas paraître le lendemain matin, pénétrèrent dans sa chambre; ils le trouvèrent baignant dans son sang; Ildico pleurait, couverte d'un voile.

Jornandès, de qui nous tenons le récit de cette mort, met hors de cause Ildico. Attila, dit-il, ne portait aucune trace de blessure. Mais un autre historien, contemporain de Jornandès, Comes Marcellinus, se fait l'écho d'un bruit d'après lequel la jeune femme aurait poignardé son époux. Il était inévitable que l'on cherchât un motif à cet acte. Une corrélation logique s'établit entre la catastrophe de 437 et la fin violente du roi barbare. On fit d'Ildico une princesse burgonde qui aurait, telle Judith, vengé les siens massacrés par les Huns.

Ainsi se forma le noyau d'un second cycle de chants, la légende de l'extermination des Burgondes, vengés par le meurtre d'Attila.

Le jour vint où la légende de Siegfried et de Brunhilde entra en contact avec celle des Burgondes et d'Attila. Par un trait de génie, un poète inconnu relia l'une à l'autre, en conduisant Siegfried à Worms, où il devint l'ami du roi Gunther, le Gundicarius de l'histoire, en lui faisant épouser la sœur du roi, Kriemhilde, dont le nom était en partie le même que celui d'Ildico, en donnant enfin pour femme à Gunther cette même Brunhilde, dont le souvenir avait été aboli par l'effet d'un breuvage magique dans l'esprit de Siegfried et que celui-ci conquérait pour son beau-frère.

Une plante magnifique déployait dès lors sur les bords du Rhin ses fleurs énormes qui par moments avaient des nuances douces et des parfums suaves, mais qui, épa-

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

nouies dans toute leur splendeur sauvage, se coloraient de la pourpre du sang.

Rien n'est resté des chants allemands qu'a suscités cette première floraison de la légende franque. Cependant nous retrouvons celle-ci très loin de son sol natal, dans l'*ultima Thule* où la portèrent d'étranges migrations, pareille au pollen qui, poussé par le vent, sert à des fécondations lointaines. L'histoire de Siegfried et de Brunhilde, liée à celle des Burgondes, franchit la mer, fut recueillie en Norvège par des oreilles charmées, inspira les chants des scaldes, et lorsque au ix^e siècle, l'aristocratie norvégienne, pour se soustraire à un régime tyrannique, alla coloniser l'Islande, elle emporta dans la terre des glaces et des geysers les trésors poétiques venus du Rhin. A la même époque un Norvégien découvrait le Groënland. Là aussi la légende franque servit à distraire les prisonniers des longs hivers. C'est du Groënland que nous est venue l'une des plus rudes relations poétiques de la mort d'Attila.

Les aventures de Siegfried et des Burgondes inspirèrent à peu près la moitié des chants de l'*Edda*. Ce recueil n'a pas l'antiquité fabuleuse que lui attribuait Victor Hugo. Ce n'est pas un monument de poésie primitive, aussi vénérable que la Bible ou les poèmes homériques. C'est une production savante où les scaldes aimaient à faire étalage d'érudition. Il y avait parmi eux des guerriers, mais aussi des grammairiens et parfois des pédants. Les chants les plus anciens, composés en Norvège, ne remontent pas au delà du ix^e siècle; les plus récents, parmi lesquels il faut ranger ceux qui virent le jour en Islande et au Groënland, datent du xiii^e siècle.

HISTOIRE DE LA LÉGENDE

Les chants de l'*Edda* ont été recueillis dans un manuscrit du XIII^e siècle, le *Codex regius*, sainte relique conservée à la Bibliothèque royale de Copenhague. Malheureusement une lacune de huit feuillets nous prive d'une partie de l'histoire de Siegfried. Le dommage est atténué en une certaine mesure par la *Vælsunga saga*, récit en prose composé en Islande dans la seconde moitié du XIII^e siècle, qui repose sur les chants eddiques, les enchaîne et laisse transparaître, quand elle ne cite pas textuellement, les vers des scaldes. A la même époque appartient le récit de *Nornagest*, également en prose, dont la plus grande partie résume l'histoire de Siegfried d'après l'*Edda*. Enfin il existe une *Edda* en prose, appelée communément *Snorra Edda*, du nom de l'Islandais Snorri Sturluson qui l'a composée dans la première moitié du XIII^e siècle. On y trouve, après un résumé de la mythologie scandinave, une sorte de poétique qui fournit à l'auteur l'occasion de présenter en un vigoureux raccourci la légende de Siegfried et des Burgondes.

La matière venue des bords du Rhin subit entre les mains des scaldes de profondes modifications. Ce sont eux qui d'une donnée purement humaine ont fait une composition fantastique où les divinités se mélangent aux mortels et où, entre l'homme et l'animal, la limite est souvent abolie. Odin, le dieu suprême du ciel scandinave, devient l'ancêtre de Siegfried, ou plutôt de Sigurd, puisque c'est cette dernière forme que les scaldes donnent au nom du héros. Les interventions nombreuses d'Odin sont la marque propre, le *made in Norway*, l'estampille à laquelle se reconnaît l'apport des scaldes. Un homme prend la forme d'une loutre, un autre celle d'un dragon; un nain se change en brochet. La guerrière qui

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

s'unit à Siegfried cesse d'être une simple mortelle. Elle est d'origine divine, une Walkyrie qui, par sa désobéissance, encourt la colère d'Odin. Le dieu la condamne au sommeil et l'entoure d'une muraille de flammes. A ce dernier signe Mogk reconnaît une invention exclusivement islando-norvégienne, suggérée par la féerie des aurores boréales.

Un chant de l'*Edda*, de celle qu'on appelle souvent l'ancienne pour la distinguer de la *Snorra Edda* en prose, nous présente en abrégé la légende de Siegfried, telle que l'ont façonnée les scaldes. La *Prophétie de Gripir*, dans le cadre d'un dialogue entre un oncle du héros et le héros lui-même, embrasse toute la destinée de Siegfried-Sigurd. Gripir lui annonce une vie glorieuse : il commencera par venger son père et son aïeul, il tuera le dragon Fafnir et le nain Regin ; il s'emparera du trésor que possède le dragon ; il sera l'hôte de Gjuki (forme norroise du nom de Gibich, roi des Burgondes) ; il éveillera sur la montagne une guerrière endormie qui lui enseignera une haute sagesse ; il la quittera pour se rendre à la cour du roi Heimir ; là il verra une jeune fille superbe, nommée Brunhilde, fille de Budli et sœur d'Attila ; il l'aimera d'un amour ardent ; il échangera des serments avec elle, mais, après son retour chez Gjuki, un sortilège lui fera oublier Brunhilde, et il épousera la blonde fille du roi des Burgondes, Gudrun, sœur de Gunnar (le Gunther de la légende franque) ; il prendra la forme de Gunnar pour conquérir Brunhilde qui, victime de cette fraude, deviendra la femme du prince burgonde ; Brunhilde se vengera en accusant Siegfried d'avoir abusé d'elle, contrairement à la promesse faite à Gunnar. Celui-ci et ses frères décréteront la mort du héros calomnié ; ils le

feront assassiner et sa veuve se consumera de désespoir.

On remarquera que dans ce morceau la guerrière réveillée par Sigurd au sommet de la montagne et Brunhilde, sœur d'Attila, élevée chez Heimir, sont deux personnages distincts. Cette dualité persiste dans la *Vælsunga saga*, mais elle gêne le narrateur et il se rallie, de façon assez confuse, à la version d'après laquelle Brunhilde ne fait qu'un avec la Walkyrie que le héros délivre d'un long sommeil, qui reçoit de lui des serments de tendresse, qui, oubliée et devenue la femme de Gunnar, fait périr l'infidèle.

Les chants de l'*Edda* consacrés au massacre des Burgondes racontent cet événement de la manière suivante :

Un philtre fait oublier à Gudrun le meurtre commis par ses frères ; elle épouse Attila. Le roi des Huns invite les princes burgondes à venir à sa cour, afin de s'emparer de leur or. En vain Gudrun cherche à les prévenir du sort qui les menace. Ils arrivent et sont exterminés. Leur sœur les venge en tuant les deux fils qu'elle a eus d'Attila et en faisant manger les cœurs de ces enfants à leur père, puis en tuant Attila lui-même. Enfin elle met le feu au palais et dans l'incendie périssent tous ceux qui, guerriers et guerrières, ont pris part au meurtre des Burgondes.

Deux traits importants sont à relever dans ce groupe de récits : 1^o Attila est représenté comme un roi cupide, traître et sanguinaire ; 2^o Gudrun ne venge pas son époux, Sigurd, tué par ses frères, elle venge ses frères tués par Attila.

C'est une erreur, commise souvent, de considérer la forme donnée à la légende par l'*Edda* et ses dérivés comme la plus ancienne et la plus authentique. Il y a

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

sans doute dans les récits eddiques quelques-uns des éléments primitifs venus des bords du Rhin, et de nombreux traits subsistent qui rappellent les mœurs brutales des temps mérovingiens. Mais la matière franque a été tellement contaminée, tellement farcie de condiments purement septentrionaux, depuis Odin jusqu'à cet ours blanc qui apparaît dans le chant groënlandais, elle a reçu si visiblement l'empreinte des scaldes, qu'on ne peut accueillir les versions scandinaves que comme des succédanés, très remarquables d'ailleurs, dont il faut se contenter à défaut de poèmes allemands plus vieux et plus purs.

La légende eut un autre réceptacle norvégien, la *Thidrekssaga*, vaste compilation rédigée vers 1250, en prose, dans laquelle un assembleur, d'esprit curieux, fit une place, parmi des récits épiques de provenance diverse, aux aventures de Siegfried et des Burgondes, depuis les origines du héros jusqu'au massacre suprême chez les Huns.

La *Thidrekssaga* diffère profondément de l'autre narration norvégienne presque contemporaine, la *Vælsunga saga*, non seulement parce que sa matière est plus étendue, mais parce que, pour ne considérer que la légende de Siegfried et des Burgondes, au lieu de la raconter d'après les adaptations scandinaves, elle s'appuie sur des versions qui continuaient à circuler aussi bien dans la Haute-Allemagne que dans la Basse-Allemagne, et particulièrement sur celles que l'auteur dit avoir recueillies dans la région de Brême et de Munster. Il a visiblement aussi connu la *Chanson des Nibelungen*, non pas dans la rédaction définitive qui nous est parvenue, mais telle

HISTOIRE DE LA LÉGENDE

qu'elle a été fixée vers 1160 dans un texte aujourd'hui perdu.

Alimentée par des sources allemandes, la *Thidrekssaga* nous donne un récit qui s'écarte sur des points essentiels de celui des chants eddiques. Une différence fondamentale consiste en ce que Kriemhilde (l'auteur substitue le nom allemand au nom norrois de Gudrun) n'oublie pas le meurtre de Siegfried; elle épouse Attila pour se procurer un moyen de venger son premier mari. C'est elle qui attire ses frères à la cour du roi des Huns et qui les fait massacrer. La fidélité conjugale l'emporte chez elle sur la solidarité entre frères et sœurs, sentiment qui domine dans l'*Edda*.

Une seconde différence apparaît dans la conception nouvelle du personnage d'Attila. Un seul trait rappelle le terrible monarque de l'*Edda*; Kriemhilde, qui le sait cupide, le décide à inviter les Burgondes en lui faisant espérer qu'il pourra s'emparer de leurs trésors. Mais une fois que ses beaux-frères sont à sa cour, Attila remplit loyalement les devoirs de l'hospitalité. Il voudrait empêcher l'attentat médité par sa femme. Quand il la voit comme une furie au milieu du carnage, il la fait pourfendre d'un coup d'épée par Dietrich.

Ce dernier héros, qui a donné son nom à la saga sous la forme norroise de Thidrek, en est le personnage central. Un vaste cycle de chants épiques s'était formé autour de Théodorich, roi des Ostrogoths, vainqueur d'Odoacre à Vérone, en altérant profondément l'histoire. Le puissant souverain, dont le nom est mué en Dietrich de Bern (altération de Vérone), est dépossédé de son royaume par Ermanarich et trouve avec ce qui lui reste de guerriers, les Amelungen, un accueil amical auprès d'Attila.

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

Le cycle de Dietrich, très populaire en Autriche et en Bavière, s'était infiltré dans le cycle des Burgondes. Déjà l'*Edda* fait apparaître Dietrich (Thjodrek) chez les Huns. La *Thidrekssaga* raconte longuement ce séjour. Elle donne à l'exilé une majesté voilée de tristesse.

De la poussière de récits, tombée soit de la branche allemande, soit de la branche scandinave, s'envola au Danemark, dans l'île de Hven, dans les îles Faer-Oer, où des ballades populaires chantèrent les exploits de Siegfried et la vengeance de Kriemhilde.

Sur le sol allemand les légendes amalgamées de Siegfried et de Brunhilde, des Burgondes, de Dietrich de Bern revêtirent des formes de plus en plus disciplinées qui, de degré en degré, aboutirent au triomphe de l'épopée germanique du moyen âge, à la *Chanson des Nibelungen*.

On a pensé que l'une des phases de cette évolution avait été marquée par un poème latin qui aurait servi de support à la rédaction dernière. Mais on a de plus fortes raisons de croire à l'existence de ce poème allemand des environs de 1160 auquel la *Thidrekssaga* aurait fait de libres emprunts. Des critiques sagaces ont relevé dans le texte établi vers 1200 des expressions qui semblent surnager d'une époque antérieure et dans la structure même de la *Chanson* certains legs assez facilement reconnaissables du précurseur.

Il est impossible de déterminer la part de mérite qui revient à chacun des deux arrangeurs. Un examen attentif permet cependant d'affirmer que le dernier a été un poète de grande valeur. Alors que Lachmann considérerait la *Chanson* comme un assemblage grossier dont il

HISTOIRE DE LA LÉGENDE

convenait de ne garder que vingt fragments, on admire aujourd'hui l'art de cet ordonnateur suprême qui a su réunir tous les épisodes en une trame serrée, préparer la vengeance de Kriemhilde, sujet de la seconde partie du poème, en montrant dans la première partie sa tendresse passionnée pour Siegfried, respecter, dans la mesure du possible, la vraisemblance et la logique, expliquer les actes des personnages, porter en un mot l'œuvre à un degré de perfection qui devait la faire accueillir avec une faveur extrême par la société chevaleresque de la brillante époque des Hohenstaufen.

Si ces qualités sont réelles, on peut en revanche déplorer aussi que le souci de satisfaire au goût d'une élite ait amené le poète à sacrifier, quand il en avait la liberté, ce que les traditions renfermaient de rudesse naïve, de pittoresque et de merveilleux. Siegfried, présenté comme le type du parfait chevalier, ne pouvait pas avoir grandi dans les bois, comme le racontait la *Vælsunga saga*; il fallait qu'il reçût à la cour de son père et de sa mère l'éducation la plus soignée. Le poète n'a pas le droit d'ignorer que Siegfried a vaincu le dragon, mais sa raison s'accommode mal de ce combat fantastique et il se contente d'y faire des allusions rapides. Un chevalier se déshonorerait s'il abandonnait sa dame après lui avoir juré fidélité; Siegfried serait impardonnable si, après avoir aimé Brunhilde, il la cédait à Gunther; le poète attaché à réduire le rôle du merveilleux, n'invoquerait pas pour son héros l'excuse du philtre qui abolit la mémoire. Par conséquent toute l'histoire de la découverte de Brunhilde par Siegfried, toute l'histoire de leurs amours est supprimée, et la mort de Siegfried n'est plus motivée par le ressentiment de l'amante délaissée, mais par la fraude concertée

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

entre Gunther et lui, dont Brunhilde a été la victime. Ainsi disparaissent de la *Chanson des Nibelungen*, bannies par les lois de la chevalerie et par les exigences d'auditoires qui raisonnent, quelques-unes des plus belles fictions de la légende primitive.

Le dernier vers de la *Chanson* dit : « Ici s'arrête cette histoire : c'est le *Désastre des Nibelungen*. » Le poète entendait par ces mots le désastre des Burgondes massacrés jusqu'au dernier chez les Huns. Dans la seconde partie de l'œuvre, les termes de Nibelungen et de Burgondes désignent indistinctement les mêmes guerriers.

Il n'en est pas de même dans la première partie. Là, Siegfried, avant d'arriver à Worms, a passé un jour dans un royaume vaguement situé où deux princes, Schilbung et Nibelung, se disputent l'immense héritage de leur père, le roi Nibelung. Les deux compétiteurs prennent l'étranger pour arbitre, mais peu satisfaits sans doute de sa sentence, ils l'attaquent soudain ; Siegfried se défend contre eux et contre douze géants ; il les abat tous et triomphe en outre de sept cents guerriers. Ensuite il s'empare du fabuleux trésor laissé par le roi défunt, malgré la résistance du nain Alberich ; celui-ci, vaincu, s'engage par serment à veiller fidèlement sur les richesses déposées dans un souterrain.

Plus tard, lorsque Siegfried a conquis en Islande Brunhilde pour Gunther, il va chercher au pays des Nibelungen, où il règne en maître, mille guerriers qu'il conduit à Worms. La *Chanson* nous laisse, ici encore, dans l'ignorance au sujet de la situation géographique du royaume.

Cependant, malgré le vague dont elle entoure le pays

HISTOIRE DE LA LÉGENDE

habité par les Nibelungen, elle nous les représente eux-mêmes comme des êtres humains qui n'ont rien de mystérieux. Sans doute leurs rois possèdent des richesses extraordinaires, cachées dans les entrailles du sol; ils ont à leur service des géants et des nains. Mais il ne s'ensuit pas que les Nibelungen aient aux yeux du poète cette origine mythique que leur ont attribuée beaucoup d'interprètes modernes, trompés par une fausse ressemblance de leur nom avec les mots de *Nifheim* et de *Nifhel* dont le sens est séjour des ténèbres.

Le nom de « Nibelungen » embarrasse visiblement le poète. Ses précurseurs le lui imposent, sans qu'il sache toujours où il doit le placer. C'est une inconséquence de sa part, lorsque, après l'avoir donné au peuple soumis par Siegfried, il l'applique aux Burgondes qui tuent ce roi des Nibelungen.

L'explication de ces contradictions paraît devoir être cherchée dans la fable du trésor qui change de mains. Pour avoir acquis l'héritage du roi Nibelung, Siegfried devient le chef des Nibelungen. Lorsque, après sa mort, les Burgondes s'approprient ces richesses, ce sont eux qui prennent le nom des premiers possesseurs. Le nom devient signe de propriété.

D'autres œuvres ignorent ces complications. Dans le poème latin de *Waltharius*, les Nibelungen sont des Francs, *Franci Nebulones*. L'*Edda* nomme nettement *Niflungar* les princes burgondes et la *Thidrekssaga* établit Nibelungen et Burgondes dans la même capitale, à Worms.

En somme, une appellation commune couvre des êtres très divers, et la formule de « Légende des Nibelungen » ne repose sur aucune définition nette.

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN

Des tentatives plus ou moins heureuses ont été faites au XIX^e siècle pour reconstituer en une création vivante la matière qu'avaient travaillée les chanteurs de l'époque féodale et de celle des Hohenstaufen. Wilhelm Jordan, qui se croyait le plus grand génie poétique de son temps, a obtenu, avec une épopée prétentieuse où la légende de Siegfried devient un prétexte à célébrer les progrès de la science et la gloire de l'Allemagne, un succès qui, même éphémère, nous paraît aujourd'hui incompréhensible. Hebbel, s'appuyant sur la *Chanson des Nibelungen*, a campé, dans les onze actes d'une trilogie, de magnifiques personnages, écrit des scènes émouvantes, mais son œuvre s'embrume d'abstractions, lorsqu'il veut nous y montrer l'évolution de l'humanité passant du paganisme au christianisme.

Pareil à Siegfried qui a réveillé la Walkyrie, Richard Wagner a su animer d'une vie nouvelle la légende. Il est allé la chercher plus haut que dans la *Chanson des Nibelungen* ; il l'a extraite des récits scandinaves, attiré par le monde primitif qu'ils ouvraient à son imagination, par les dieux du Walhall, par des êtres humains qui sont encore les vrais enfants de la nature. Il a voulu écrire à sa façon un *Cantique des cantiques* en glorifiant, par l'exemple de Siegfried et de Brunhilde, la souveraineté de l'amour. Dès lors la *Chanson des Nibelungen* ne lui était que d'un faible secours, et toute la seconde partie du poème autrichien, la vengeance de Kriemhilde, restait en dehors de son dessein. Les dieux et les nains, aveuglés par un rêve de domination dont l'or est le symbole, sont vaincus par l'homme au cœur pur qui ne connaît que tendresse et dévouement. La philosophie gâterait peut-être l'*Anneau du Nibelung*, comme elle a gâté les *Nibe-*

HISTOIRE DE LA LÉGENDE

lungen de Hebbel, si Wagner ne possédait l'art de vivifier par la musique jusqu'à ses rêveries humanitaires et si son génie n'entraînait tout dans un torrent de lave. Il a remis en circulation des trésors de poésie qui, franchissant les frontières de l'Allemagne, s'ajoutent au patrimoine de tout homme épris de beauté.





TABLE

INTRODUCTION V

SIEGFRIED

I. Les ancêtres de Siegfried.	3
II. L'enfance de Siegfried.	10
III. Le rapt de l'or.	12
IV. L'épée Gram.	14
V. Siegfried vainqueur du dragon	16
VI. Le réveil de Brunhilde.	20
VII. Le rêve de Kriemhilde	24
VIII. Siegfried à Worms épouse Kriemhilde.	25
IX. Siegfried conquiert Brunhilde.	28
X. La nuit de noces du roi Gunther	31
XI. La dispute des deux reines.	38
XII. Le désespoir de Brunhilde.	42
XIII. Comment Siegfried fut trahi	46
XIV. La mort de Siegfried	51
XV. Les lamentations de Kriemhilde	58
XVI. Les funérailles de Siegfried et de Brun- hilde	61

TABLE

XVII. Le trésor de Siegfried amené à Worms. 63

LA VENGEANCE DE KRIEMHILDE

XVIII. La mort d'Erka, femme d'Attila . . . 69
 XIX. Attila demande Kriemhilde en mariage. 71
 XX. Kriemhilde épouse Attila. 79
 XXI. Kriemhilde fait inviter les Nibelungen
 à venir à la cour d'Attila 83
 XXII. Le passage du Danube. 88
 XXIII. Chez le margrave Rudiger 94
 XXIV. Les Nibelungen arrivent chez les Huns. 101
 XXV. Hagen refuse de se lever devant Kriem-
 hilde 105
 XXVI. Hagen et Volker montent la garde. . 111
 XXVII. Kriemhilde prépare le massacre des
 Nibelungen 115
 XXVIII. Le banquet sanglant 119
 XXIX. L'incendie. 123
 XXX. La mort du margrave Rudiger. . . . 131
 XXXI. Dietrich de Bern entre dans la lutte. . 138
 XXXII. La fin du massacre. 143
 HISTOIRE DE LA LÉGENDE 147

OUVRAGES DÉJÀ PARUS DANS
LA COLLECTION
"ÉPOPÉES ET LÉGENDES"

- LE ROMAN DE TRISTAN ET ISEUT
LA LÉGENDE DE GUILLAUME D'ORANGE
LA CHANSON DE ROLAND
LA VIE DU BOUDDHA
LA LÉGENDE DU CID CAMPEADOR
LA LÉGENDE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
(Vélin épuisé)
LES LAIS DE MARIE DE FRANCE
LE ROMAN D'ANTAR
LE LIVRE DES VIKINGS
LA PASSION DE YANG KWÉ-FEI
LA LÉGENDE DE DON JUAN
LE LIVRE DE FERIDOUN ET DE MINOUTCHEHR
LA LÉGENDE DE SAINTE CLAIRE D'ASSISE

LE ROMAN DE LA KAHENA
CONTES MAGIQUES
LE ROMAN DE L'ÉMIR SÉIF
LA ROUE DES FORTUNES ROYALES
LA LÉGENDE DE SOCRATE
LA LÉGENDE DE LA VILLE D'YS
LE DERNIER DES PALADINS
LA LÉGENDE DU DOCTEUR FAUST
LE KALEVALA
LA LÉGENDE DE LALLAH MAGHNIA
LA GESTE DE CUCHULAINN
LE TRÉSOR DES LOYAUX SAMOURAIS
LE CHANT DE HIAWATHA
LA LÉGENDE DE BARBEROUSSE, ROI D'ALGER
(*Vélin épuisé*)
LA LÉGENDE DE FLORINDA LA BYZANTINE
LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN
LE LIVRE DES NÔ
LA LÉGENDE DE FLORE ET BLANCHEFLEUR
LE ROMAN DE LA VIOLETTE
CONTES DU JONGLEUR



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 31 JANVIER 1936
SUR LES PRESSES
DE JACOB & C^{ie}
A PARIS

IMPRIMERIE
JACOB & C^{ie}
10, rue de Valenciennes
PARIS

VERIFICAT
2017